

Le magicien de l'amour

Barbara Cartland

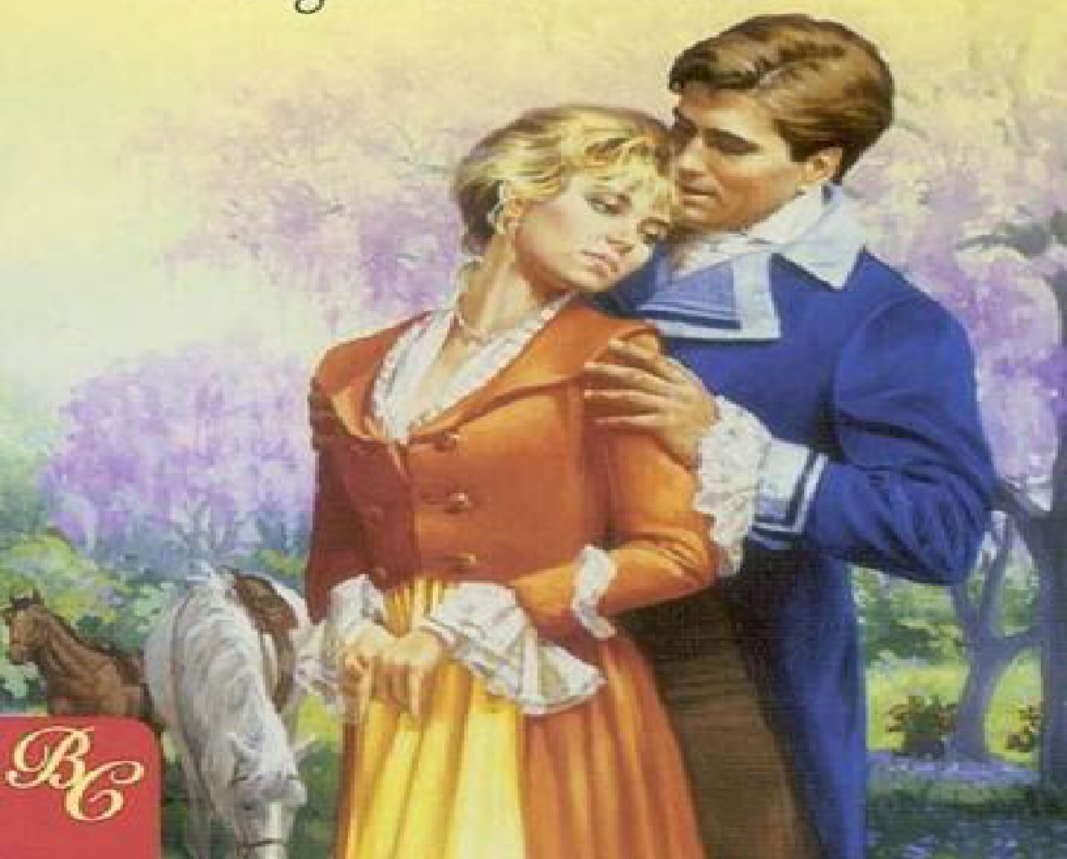
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le magicien de l'amour



Résumé :

- Je ne vais pas m'encombrer d'une bouche de plus à nourrir. Tenez-vous-le pour dit, Julia!

Horriifiée, Julia regarde celui qui vient d'hériter du titre et du domaine familial. Son cousin Ewen n'a visiblement pas l'intention d'assumer les responsabilités qui incombent à son rang. Et la jeune femme qui a toujours vécu au château est reléguée dans la maison des douairières, qui menace de s'écrouler. Que va-t-elle devenir? Heureusement, il lui reste la compagnie des chevaux. Et c'est lors d'une promenade en solitaire qu'elle fait la connaissance d'un mystérieux cavalier. Il est beau, raffiné, d'une prestance folle. Qui peut-il bien être?

NOTE DE L'AUTEUR

Il est bien difficile d'établir une comparaison entre les livres sterling que l'on utilisait au XIX^e siècle et celles que l'on emploie de nos jours.

Je suis née en 1901. Au début du XX^e siècle, la valeur de l'argent était à peu près la même qu'en 1889, date à laquelle j'ai situé ce roman.

En 1902, alors que j'avais un an, il y eut une grave récession. Mon grand-père, qui était un riche homme d'affaires, venait tout juste de financer la construction du chemin de fer de Fishguard.

La banque a réclamé le remboursement immédiat des emprunts, et comme il n'existait pas, à cette époque, de sociétés à responsabilité limitée, tout ce que possédait mon grand-père a été vendu.

Mes parents se retrouvèrent avec trois cents livres sterling par an pour vivre !

Ils durent quitter la vaste propriété qu'ils possédaient dans le Worcestershire pour aller s'installer dans une maison proche de Pershore. Celle-ci leur avait été louée par l'un de leurs amis, le comte de Coventry, pour seulement quarante livres par an.

Ils trouvaient leur nouvelle demeure bien petite. Et pourtant, elle ne comptait pas moins de six chambres, plus un salon, un fumoir et une salle à manger. Sans compter une grande cuisine et un office. Pour

ne pas parler d'un jardin plein de fleurs, d'un verger, d'un court de tennis et d'une écurie pour mon âne et les chevaux de mon père !

Ma mère était si bonne cavalière que le responsable de la meute de chiens de chasse à courre, qui à l'époque n'était autre que lord Charles Cavendish-Bentinck, frère du duc de Portland, lui prêtait toujours des chevaux.

Les Cavendish-Bentinck habitaient à environ trois kilomètres de notre maison. Ils avaient deux filles de mon âge et proposèrent que j'apprenne à lire et à écrire en même temps qu'elles.

Les cours étaient dispensés par la préceptrice engagée par les Cavendish-Bentinck. Comme mes parents ne pouvaient pas se permettre d'avoir une voiture, ils m'emmenaient là-bas à bicyclette, ce que je trouvais ma foi très agréable.

Je me souviens fort bien que, même si mes parents étaient persuadés de vivre pauvrement, ils pouvaient malgré tout employer deux domestiques — et j'avais une Nanny. Les gages de chacun des membres du personnel de notre maison ne dépassaient pas quinze livres sterling par an !

Pour mes parents, tous les prétextes étaient bons pour recevoir. L'ouverture de la chasse, la saison des courses de chevaux, la fête des fleurs, etc. L'élection d'un membre du Parlement fut l'occasion de nouvelles réceptions en 1910. Mon père, qui était membre de la *Primrose League*, s'occupa de cette élection personnellement. Ce fut le vicomte Monsell — qui devint plus tard premier lord de l'Amirauté — qui fut élu.

Lorsque l'on pense à tout ce que l'on pouvait s'offrir avec si peu d'argent au début du XX^e siècle, il est bien déprimant de constater combien la moindre petite babiole coûte cher aujourd'hui.

Vous découvrirez, en lisant ce roman, que l'on pouvait acheter énormément de choses avec seulement quelques *pence*.

1889

Après avoir rentré son cheval à l'écurie, Julia de Clayton regagna le château.

« Je me demande quand le nouveau baronnet arrivera ! » pensa-t-elle.

Son père, sir Stephen de Clayton, était mort trois semaines auparavant. Il était enterré dans la petite église du village où la jeune fille avait été baptisée et confirmée.

« Il a enfin retrouvé ma mère, s'était dit Julia quand on avait placé la dalle de granit sur le caveau. Et moi je reste toute seule... »

Après les obsèques, en regagnant la demeure ancienne ombragée par de grands chênes, elle avait soudain pensé que tout cela n'était qu'un mauvais rêve et qu'elle allait retrouver sir Stephen assis dans son bureau.

Hélas, sir Stephen de Clayton était parti pour toujours ! Et ce serait à un parfait inconnu qu'allait revenir le domaine — comme le titre de baronnet.

A cette pensée, la jeune fille avait pâli.

« Mon Dieu ! J'ai prévenu la famille de mon père du décès, mais j'ai complètement oublié mon cousin Ewen ! Il faut que je lui écrive immédiatement. Le notaire devrait pouvoir lui transmettre ma lettre... »

Dès son retour de l'église, Julia s'était donc empressée d'écrire à ce cousin qu'elle n'avait jamais vu de sa vie.

Le père de sir Stephen s'était remarié alors qu'il avait déjà plus de soixante ans. Sa seconde femme lui avait donné un autre fils. Devenue veuve presque tout de suite après la naissance, elle avait emmené le bébé vivre à l'étranger.

A vingt ans, Ewen avait défrayé la chronique en s'enfuyant avec une femme de mauvaise vie beaucoup plus âgée que lui. Mais la famille Clayton n'avait guère attaché d'importance à cette histoire, pour la bonne raison que nul ne connaissait Ewen.

Et c'était lui qui, à plus de trente ans maintenant, devenait l'héritier de sir Stephen !

« Je trouve très injuste qu'un homme qui n'a pratiquement jamais

vécu en Angleterre prenne la place de mon père ! » pensa Julia.

Mais les lois étaient ainsi faites, hélas !

Julia avait été très heureuse au domaine. Son père n'avait pas voulu l'envoyer en pension. Il s'était lui-même chargé de son éducation et lui avait appris tout ce qu'il savait. Le seul revers de la médaille était celui-ci : la jeune fille n'avait presque pas de relations.

Certes, elle avait l'occasion de voir de temps en temps les jeunes gens et les jeunes filles de son âge lorsque ses voisins organisaient une petite sauterie. Et son père recevait souvent des amis. Ces derniers n'étaient plus très jeunes, mais il s'agissait de gens cultivés et c'était toujours avec beaucoup d'intérêt que Julia les écoutait discuter. Elle avait ainsi appris énormément de choses et, encouragée par son père, n'hésitait pas à donner son opinion.

« Que vais-je devenir ? » se demanda-t-elle avec anxiété.

Sir Stephen de Clayton avait été le neuvième baronnet. Ewen serait le dixième et deviendrait propriétaire de ce superbe château construit au XVI^e siècle, que chacun des Clayton avait tenu à embellir. L'un d'eux, un grand voyageur, avait rapporté toute une collection de tableaux signés des plus grands noms français, hollandais, italiens et allemands.

« Ah, si seulement mes parents avaient pu avoir un garçon pour reprendre le domaine ! » se redit la jeune fille pour la centième fois, peut-être.

Un peu déçu de ne pas avoir de fils, sir Stephen avait élevé sa fille unique comme un garçon. Julia était capable de tirer à la carabine comme de débourrer les poulains que son père achetait à la foire annuelle du bourg voisin. Peu à peu, sir Stephen s'était déchargé sur elle de la direction du domaine et de la tenue des comptes.

Les Clayton ne possédaient pas de fortune mais réussissaient à vivre dans une certaine aisance. Les récoltes de ces dernières années avaient été exceptionnelles, ce qui leur avait permis de se croire presque riches...

Julia avait pu renouveler le matériel agricole qui commençait à dater et acheter deux superbes chevaux à la foire. Tout cela avait coûté très cher et il ne restait plus grand-chose à la banque.

« J'espère que mon cousin Ewen a de l'argent et ne s'attend pas à vivre de son héritage... Car dans ce cas, il se trouvera contraint à une existence fort modeste ! »

En quittant les écuries, la jeune fille fit un détour par le lac avant de regagner le château. Elle esquissa un sourire en voyant une dizaine de canetons jaunes, tout juste éclos, barboter maladroitement derrière leur mère.

Si son père avait été toujours vivant, elle se serait empressée d'aller lui décrire ce spectacle. Hélas, elle n'avait plus personne à qui se

confier!

« Nous aurons beaucoup de canards à l'automne. Pourvu que le nouveau baronnet n'ait pas l'idée de tirer dessus ! »

Julia s'apprêtait à remonter vers le château quand elle aperçut une voiture de louage dans l'allée. Elle se figea sur place.

« Qui est-ce ? Je ne reconnais pas cette chaise de poste. Il ne peut donc pas s'agir de l'un de nos voisins... »

La voiture s'arrêta devant le perron et un inconnu en descendit. La jeune fille demeurait toujours transformée en statue...

Elle ne l'avait encore jamais vu, mais elle avait cependant l'intuition que ce visiteur n'était autre que son cousin Ewen.

De plus en plus anxieuse, elle se décida enfin à se diriger vers le château à pas lents.

« Je n'ai pas besoin de me dépêcher... Benson va le recevoir et lui offrira à boire ou de quoi se restaurer. Laissons-le avoir un premier aperçu de la maison tranquillement », se dit Julia en ralentissant encore le pas.

Elle se demandait avec angoisse comment le nouveau venu allait la traiter.

« Le notaire m'a appris qu'il n'était pas encore marié. Il n'aura probablement aucune envie de s'encombrer d'une jeune cousine ! Comme si un célibataire endurci souhaitait avoir la responsabilité d'une personne de mon âge ! »

D'un autre côté, si son cousin décidait de se marier, maintenant qu'il possédait un joli domaine, il était probable que sa femme ne voudrait pas que Julia reste au château.

« Et où irai-je, alors ? »

Cette question, qui l'avait hantée depuis la mort de son père, demeurait toujours sans réponse.

La jeune fille arriva enfin en bas des marches du perron. Elle les gravit aussi lentement que si elle avait été très âgée... Arrivée dans le hall, elle entendit la voix grave à l'accent campagnard de Benson, le majordome.

— Je vais chercher cela tout de suite, sir Ewen.

Julia n'eut qu'à pousser la porte du bureau, qui était restée entrouverte.

— Ah, voilà Mlle Julia ! s'exclama Benson avec un visible soulagement.

La jeune fille s'approcha de la cheminée devant laquelle se tenait son cousin.

« Je l'aurais imaginé plus grand et plus... pensa-t-elle. Plus jeune, aussi... »

D'une voix forte, sir Ewen lança :

— Alors vous êtes ma cousine Julia ? Et vous viviez ici avec votre

père ?

— C'est cela, cousin Ewen. Je suis navrée que vous n'ayez pas pu être prévenu à temps pour assister aux obsèques de mon père.

— J'étais en Espagne. J'ai été étonné d'apprendre la mort de votre père. Il n'était pas si âgé que cela !

— Non, en effet. Sa disparition soudaine a été un grand choc...

Benson s'était empressé de profiter de l'arrivée de la jeune fille pour s'éclipser.

— Je voudrais voir la maison et les terres, dit sir Ewen d'un ton brusque.

— Je vais vous montrer tout cela. Benson vous a-t-il offert quelque chose à boire ?

— Qui est ce Benson ? Que fait-il ici ?

— C'est notre majordome, notre valet... notre homme de confiance

— notre homme à tout faire, en quelque sorte. Il travaille au château depuis près de quarante ans et fait pratiquement partie de la famille.

— Hum ! Combien le payez-vous ?

Blessée par le ton brutal avec lequel sir Ewen lui avait posé cette question, Julia se raidit.

— Combien le payez-vous? répéta le nouveau baronnet avec impatience.

— Mon cousin, comme je m'attendais à votre arrivée, j'ai établi la liste de toutes les personnes qui travaillent au château et sur le domaine, répondit enfin Julia en s'exhortant au calme. En regard de leur nom, j'ai indiqué le montant exact de leurs gages.

— Bien. Je veux savoir aussi combien il y a d'argent à la banque.

Avec froideur, la jeune fille répondit :

— Pas grand-chose en ce moment. Il a fallu acheter du matériel agricole, réparer certains cottages... sans compter l'entretien du château qui coûte assez cher.

— Pourquoi?

— C'est une demeure très ancienne qui a besoin d'être constamment restaurée.

— Quand on n'a pas beaucoup d'argent, on ne le gaspille pas à des fariboles de ce genre.

Même si cette remarque avait profondément choqué Julia, elle préféra ne pas faire de commentaire.

— Quelle est votre position ici? demanda sir l'-wen, toujours du même ton abrupt.

— Ma... ma position?

La jeune fille eut envie de hausser les épaules tant cette question lui paraissait stupide. Au lieu de cela, elle s'entendit déclarer d'un ton neutre :

— Je suis la fille de sir Stephen, mon cousin. Vous le savez

parfaitement.

— Oui, mais cela vous donne droit à quoi ?

— En tant que fille, je ne puis prétendre à un quelconque héritage.

Sir Ewen hocha la tête d'un air satisfait.

— C'est bien ce que je pensais ! Et qu'allez-vous faire, maintenant que votre père est mort ?

— Je... j'espérais que... que vous me permettriez de rester ici...

Il la toisa sans aménité.

— Vous voulez rester au château ? Sûrement pas. Je n'ai aucune intention d'héberger *chez moi* une cousine pauvre... Je préfère rester seul ou avec des amis.

Ce *chez moi* avait fait très mal à la jeune fille. Quoi, cette demeure qu'elle avait toujours considérée comme étant la sienne était désormais devenue celle d'un homme qui lui avait été antipathique d'emblée ?

Ce qu'elle avait redouté le plus au monde était en train de se produire : le nouveau baronnet avait l'intention de la chasser !

— Si vous ne souhaitez pas que je vous aide à mener la maison et le domaine comme je l'ai toujours fait, peut-être me permettez-vous d'avoir un logement aux alentours ? demanda-t-elle presque timidement. La petite maison où se retiraient les douairières me suffirait... Ma grand-mère maternelle aurait pu l'habiter quand elle est devenue veuve, mais mes parents ont préféré qu'elle vive au château avec eux.

— Ce serait plus intéressant pour moi de louer cette maison plutôt que de vous laisser l'occuper gratuitement, grommela sir Ewen.

— A condition de la remettre en état. Jamais un locataire ne voudra s'installer dans une demeure laissée pratiquement à l'abandon depuis des années.

— J'irai y jeter un coup d'œil.

De nouveau, sir Ewen toisa la jeune fille avec hostilité.

— Je suppose que vous n'avez pas d'argent ?

Julia retint sa respiration, de plus en plus choquée par la brutalité des questions et des réactions de son cousin.

— Je sais que mon père avait l'intention de me laisser une petite pension. Mais il n'a pas eu le temps de s'occuper de cela... Il faut dire aussi qu'il était en parfaite santé et ne s'attendait pas à ce que la mort le frappe subitement à cinquante-deux ans !

— De quoi est-il mort ?

Julia réussit à retenir ses larmes.

— D'une... d'une crise cardiaque, répondit-elle d'un ton neutre.

— Et vous vous attendez, mademoiselle, à ce que je vous entretienne ?

— Je... j'avoue n'avoir jamais envisagé la question de cette

manière...

— Tiens donc! Et de quelle manière l'avez-vous envisagée, s'il vous plaît ?

— Je... j'avais pensé que... que j'aurais pu vous aider.

— Je me demande bien comment !

— Étant donné que je menais le domaine avec mon père, je suis au courant de tout. Je peux même débourrer les chevaux et les faire travailler. Nous n'employons qu'un palefrenier et il n'a pas le temps de leur donner de l'exercice.

— Quoi d'autre ?

— Je connais les fermiers...

— Et puis ?

— Je fais un peu de jardinage et j'aide à la cuisine Mme Benson, la femme du majordome.

— Qui est cuisinière, je suppose ?

— Oui. Nous avons aussi une femme de chambre, Eileen.

— Trois domestiques à payer! D'où vient l'argent?

— Mon père possède un portefeuille d'actions qui rapportent de minces dividendes.

— Il faut les vendre et réinvestir.

— Mon père était persuadé que leur rendement allait s'améliorer au cours des années.

— Je vais étudier tout cela. Mais il me semble difficile de m'établir dans ce trou perdu sans trouver le moyen de gagner davantage d'argent!

Julia était horrifiée de l'entendre parler ainsi.

«Il devrait être heureux d'avoir hérité d'une aussi belle demeure! Au lieu de cela, il ne cesse de se plaindre depuis son arrivée ! »

— Nous avons toujours réussi à vivre sans trop de soucis, déclara-t-elle tout haut. Certes, il y a eu parfois des moments difficiles...

En fixant son cousin d'un air de défi, elle ajouta :

— Les moments heureux les compensaient largement.

— Je ne suis pas un sentimental, mademoiselle, mais un homme d'affaires. J'ai toujours travaillé très dur, ce qui m'a permis d'avoir de quoi vivre assez largement. Mais je n'ai aucune intention, maintenant que j'ai hérité du château familial, d'y investir tout l'argent que j'ai gagné! Ce domaine va devoir devenir rentable !

— Il l'est.

— Pas suffisamment à mon gré.

Julia le regarda sans chercher à cacher sa stupeur.

— Je ne vous comprends pas... Vous n'êtes pas fier et heureux d'avoir hérité d'un superbe château datant du XVI^e siècle ?

— Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il rapporte. Les vieilles pierres sont improductives.

La jeune fille était tellement sidérée qu'elle ne sut que répondre.

— Si vous êtes vraiment préparée à m'aider, reprit-il, il faut que vous trouviez un moyen de faire de l'argent avec ce vieux monument. Pour l'instant, j'avoue n'avoir aucune idée...

La stupeur de Julia était sans bornes.

«Ce vieux monument! Comment un Clayton peut-il parler avec autant de mépris du berceau de la famille ? »

Son père était si fier du château ! Dès que Julia avait été en âge de comprendre, il lui avait fait lire des documents très anciens dans lesquels il était déjà question de cette demeure historique.

Sir Ewen regarda autour de lui d'un air calculateur.

— Il y a ici de beaux meubles et des tableaux de valeur...

Comprenant où il voulait en venir, la jeune fille s'écria avec indignation :

— Vous n'avez pas le droit de vendre quoi que ce soit! Tout figure sur l'inventaire...

Sir Ewen jura entre ses dents.

— Ces stupides lois britanniques !

— Vous n'avez pas non plus le droit de vendre le moindre lopin de terre.

Sir Ewen jura de nouveau.

— Il va falloir que j'examine tout cela, marmonna-t-il. Je me demande si les fermes rapportent suffisamment...

— Nous avons eu d'excellentes récoltes au cours de ces dernières années.

— C'est ce que m'a dit le vieux majordome. J'en conclus qu'avant cela les récoltes étaient mauvaises.

La jeune fille le fixa droit dans les yeux.

— Cela pouvait arriver... mais nous étions heureux quand même, car nous habitions une maison que nous aimions.

Sir Ewen haussa les épaules.

— Toujours du sentiment! On ne vous a jamais appris que les sentiments ne payaient pas ?

« Mon Dieu ! Quel homme dur et sans cœur ! » pensa Julia.

—Venons-en au fait, reprit le nouveau baron-net. Vous voulez rester ici ? Eh bien, figurez-vous que je ne vois aucune raison pour vous héberger et vous entretenir. Les bouches inutiles, merci !

Julia se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Jamais personne ne lui avait parlé sur ce ton ! Jamais on ne l'avait humiliée ainsi !

Sir Ewen la toisa d'un air méprisant.

— J'irai voir la maison dont vous m'avez parlé tout à l'heure. Si elle est vraiment en mauvais état, vous pourrez l'habiter — tout au moins jusqu'à ce que je décide de la restaurer pour la louer et en tirer

de l'argent.

Au prix d'un réel effort, la jeune fille réussit à balbutier :

— Mer... merci, mon cousin. Merci infiniment.

— Si vous aviez de quoi payer un loyer, ce serait préférable. Mais vous n'avez pas un *penny* en poche, si j'ai bien compris ?

Julia baissa la tête sans répondre tandis que sir Ewen ricanait.

— Ne vous attendez pas à ce que je devienne le chef de famille généreux et compatissant qui distribue des liasses de billets sans compter.

— Mais vous êtes désormais le responsable de la famille Clayton, mon cousin ! Ceux qui sont en difficulté viendront vous trouver...

— Eh bien, je ne les recevrai pas. Ces traditions idiotes et sentimentales devraient avoir disparu depuis longtemps.

— Mon père aidait les siens dans la mesure de ses possibilités.

— S'il n'avait pas été si bête, il y aurait plus d'argent en banque.

— L'argent ! s'écria la jeune fille. Vous n'avez donc que ce mot à la bouche ?

Il ricana de nouveau.

— C'est l'argent qui mène le monde ! Et aussi...

Sans achever sa phrase, il considéra Julia d'un air sarcastique tandis qu'une lueur déplaisante s'allumait dans ses prunelles.

Gênée sans trop savoir pourquoi, la jeune fille se détourna.

— Oui, mon père aidait les siens dans la mesure de ses possibilités, répéta-t-elle. Il lui est arrivé de leur prêter de l'argent, et je sais qu'ils l'ont toujours remboursé.

— Dorénavant, ils auront intérêt à se débrouiller seuls. Qu'ils ne comptent pas sur moi ! Je ne suis pas homme à m'encombrer d'une bande de bons à rien toujours prêts à pleurer misère !

La jeune fille laissa échapper un profond soupir.

— Je suppose que vous me trouvez déjà bien encombrante... Mais je vous promets que je ferai tout ce que je pourrai, dans la mesure de mes possibilités, pour vous dédommager.

— Comment cela ?

— Je vous ai déjà dit que je pouvais faire travailler les chevaux.

— Hum !

— Nous avons fermé de nombreuses pièces du château dont nous n'avions pas l'usage. Mais il faut, au moins une fois par mois, les aérer et faire un peu de ménage pour empêcher les souris et les insectes de s'y installer.

Sir Ewen fit la grimace.

— Des souris ? Des insectes ?

— Dans ces vieilles demeures, cela peut arriver.

— Quelle horreur !

— De plus, il faut surveiller les plafonds menacés par l'humidité.

Certains sont ornés de fresques de grande valeur.

— Si l'on ne peut pas tirer d'argent de ces fameuses fresques, où est l'intérêt?

Jugeant inutile de répondre à cette question, Julia poursuivit :

— Je m'occupe aussi des fleurs. Le jardinier n'a pas assez de temps pour cela. Et puis il est trop âgé... Il se charge seulement de l'entretien du potager. C'est bien grâce à lui que nous avons des légumes frais ! Il en fournit également aux villageois trop âgés pour bêcher leur petit jardin.

— Paient-ils ces légumes ?

— Non, bien entendu. Ce sont d'anciens domestiques ou d'anciens fermiers à la retraite. Mon père leur versait une pension.

— Serais-je censé continuer à leur donner de l'argent?

— Si vous ne le faites pas, ils mourront de faim. J'établirai la liste de toutes les personnes qui reçoivent une pension, ainsi que celle des œuvres charitables auxquelles mon père faisait régulièrement des dons.

— Des œuvres charitables, maintenant !

Estimant qu'il valait mieux mettre au courant sir Ewen de toutes les responsabilités qui l'attendaient, Julia ajouta :

— Et c'est à vous désormais qu'incombe le soin de payer le pasteur du village.

— Pour quelqu'un qui ne va jamais à l'église, c'est du plus haut ridicule! s'exclama sir Ewen.

Il croisa les bras.

— Alors je dois distribuer de l'argent à tort et à travers ! Et quel est mon avantage, dans tout cela ?

— Vous avez un titre que tout le monde respecte.

— Certes, je ne suis pas fâché d'être devenu baronnet et de posséder un domaine... J'ai bien de la chance que votre père n'ait pas eu de fils !

— Si le château se trouvait en Ecosse, c'est à moi que tout serait revenu.

— Heureusement que ce n'est pas le cas ! Une femme n'est pas capable de mener un domaine.

Julia préféra ne pas répondre à cette remarque qui était presque une insulte. Elle se contenta de demander :

— Je suppose que vous n'avez jamais eu l'occasion de vous intéresser à la famille Clayton ?

— J'avoue que non.

— Vous trouverez dans la bibliothèque plusieurs ouvrages consacrés à vos ancêtres. Il y a eu des Clayton hommes d'État, diplomates, militaires... Vous vous rendrez très vite compte, en lisant ces ouvrages, que vous avez de nombreuses raisons d'être fier d'être

devenu sir Ewen de Clayton.

A sa grande surprise, ce dernier éclata de rire.

— Je savais bien ce qui se passerait si une drame tentait un jour de s'immiscer dans mon existence ! Elle me ferait la leçon, elle chercherait à me rendre meilleur... Ah, j'ai bien fait de rester célibataire ! Jamais de ma vie je ne me marierai !

— Vous vous trouverez bien seul quand vous serez vieux. Mais si vous aimez la solitude, libre à vous... Quant à moi, je vais aller m'installer dans la petite maison des douairières le plus vite possible.

Sir Ewen fronça les sourcils.

— Vous attendez-vous à ce que je finance la remise en état de cette demeure ?

Julia aurait bien voulu lui répondre qu'elle n'accepterait pas un sou de sa part... Que n'aurait-elle donné pour pouvoir être indépendante financièrement et ne rien avoir à demander à cet homme antipathique !

Malheureusement elle ne pouvait pas se permettre cette réaction de fierté !

— Je... j'aurai besoin d'une certaine aide matérielle, mais je vous promets que j'essaierai de trouver un emploi et que je vous rembourserai. De toute manière, il ne me faudra qu'une toute petite somme.

— Hum !

— Par ailleurs, ma mère m'a donné certains meubles ainsi que des bibelots. Je les emporterai avec moi... Je préfère vous prévenir dès maintenant car je ne voudrais pas que vous pensiez que je prends ce qui ne m'appartient pas. Ma mère avait écrit une sorte de testament dans lequel elle avait noté tout ce qu'elle aimerait me voir emporter si je me mariais.

Sir Ewen eut un geste indifférent.

— Étant donné que je n'ai rien le droit de vendre, cela m'est bien égal.

D'un ton quelque peu radouci, il demanda :

— Maintenant, voulez-vous me montrer le château ? A moins que vous ne préféreriez que ce soit le majordome qui s'en charge ?

— Je vais vous le faire visiter moi-même.

— Très bien. Je vous suis...

La jeune fille l'emmena d'une pièce à l'autre. Comme elle adorait cette demeure, elle ne put s'empêcher de raconter dans quelles conditions elle avait été construite et à quelle époque on avait ajouté ici une pièce, là une tour ou une aile. Elle connaissait également de nombreuses anecdotes au sujet des meubles, des tableaux ou des tapisseries...

Sir Ewen l'écoutait la plupart du temps en silence. Julia aurait été

incapable de dire s'il appréciait ou non la maison qui était devenue la sienne. Lorsque par hasard il posait une question, c'était pour s'enquérir de la valeur de l'objet d'art qu'elle était en train de lui montrer.

Ce fut seulement quand Benson vint demander à sir Ewen à quelle heure il voulait que le dîner soit servi que Julia s'aperçut avec confusion qu'elle avait parlé pendant une bonne partie de l'après-midi.

— Je dînerai à sept heures, déclara le nouveau baronnet.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Je suppose que vous allez dîner avec moi?

Elle hésita.

— Comme il est déjà tard, je crains de ne pas pouvoir m'installer ce soir dans une maison qui n'a pas été habitée depuis des années.

Julia surprit l'expression stupéfaite de Benson. Il était évident que le majordome se demandait pourquoi elle devait déménager, et où elle allait aller.

«Pauvre Benson... pensa la jeune fille. Et pauvre Mme Benson, aussi ! Ils seront bouleversés quand je leur annoncerai mon départ. »

Elle pourrait s'arranger pour vivre tant bien que mal dans la petite maison des douairières. En revanche, la perspective de devoir dépendre financièrement de son cousin la mettait très mal à l'aise.

«Mais je peux disposer des bijoux de ma mère et de ceux que m'a légués ma marraine ! » pensa-t-elle soudain, quelque peu rassérénée.

Jamais son père n'avait songé à les monnayer, même dans les moments les plus difficiles.

«Cela me désolera de devoir m'en séparer... Cependant je suis sûre que ma mère elle-même m'encouragerait à les vendre, si cela peut me permettre de ne rien avoir à demander à mon horrible cousin. »

Après le dîner — au cours duquel sir Ewen n'ouvrit pratiquement pas la bouche —, Julia se retira dans sa chambre.

« C'est certainement la dernière fois que je dors ici », se dit-elle en luttant contre ses larmes.

Le nouveau baronnet allait probablement congédier Benson, sa femme et Eileen, tout comme le vieux jardinier et le palefrenier.

— Je le déteste! murmura la jeune fille en cachant son visage dans son oreiller. Oh, comme je le déteste !

— Je le déteste...

Ces trois mots furent les premiers qu'elle prononça en s'éveillant.

Elle se leva de très bonne heure, mais sir Ewen avait été encore plus matinal qu'elle.

— J'ai réfléchi pendant une bonne partie de la nuit, déclara-t-il quand elle arriva dans la salle à manger. Je vais aller voir la maison des douairières avec vous...

« Tant mieux ! pensa Julia. Ainsi, il pourra se rendre compte qu'elle n'est pas habitable — à moins d'entreprendre de gros travaux... »

— Je me suis dit que si je pouvais la louer, j'en tirerais certainement une bonne somme, poursuivit sir Ewen.

La jeune fille demeura silencieuse. Mais elle se demandait où elle pourrait bien aller vivre si son cousin décidait de mettre en location la demeure sur laquelle elle comptait...

L'appétit coupé, elle fut incapable de manger quoi que ce soit et se contenta d'une seule tasse de thé. Puis elle se leva.

— Si vous voulez voir maintenant cette maison...

— Allons-y.

— Je vais en chercher la clé.

Cinq minutes plus tard, ils descendirent le perron et empruntèrent l'allée bordée de chênes séculaires. Avant d'arriver à la grille, Julia désigna une autre allée.

— C'est par ici.

Ils ne tardèrent pas à arriver en vue d'une ravissante demeure construite sous le règne de la reine Anne. Avec ses briques roses pâlies par le temps et ses fenêtres à meneaux, elle avait énormément de charme. Mais dès qu'ils s'en approchèrent, ils purent constater que le temps avait fait des ravages...

Les briques avaient besoin d'être rejointoyées et la toiture paraissait en bien triste état... Julia gravit les marches descellées et couvertes de mousse avant d'introduire sa clé dans la serrure. Lorsqu'elle poussa la porte qui s'ouvrit en grinçant, une terrible odeur de moisi et de renfermé lui monta aux narines.

Sir Ewen parcourut les quatre pièces du rez-de-chaussée en faisant la grimace. Les meubles vermoulus étaient couverts de poussière, les tapisseries pendaient en lambeaux et de profondes fissures lézardaient les plafonds.

— J'en ai vu assez ! déclara-t-il en s'arrêtant devant une cheminée brisée. Si vous voulez habiter ici, libre à vous. Mais je vous préviens : je ne dépenserai pas un *penny* pour les travaux !

Julia, qui s'attendait pourtant à une telle réaction, réussit à ne pas montrer combien elle était choquée.

— Je vous remercie de me permettre de vivre ici, réussit-elle à dire d'une voix unie. Cela m'aurait brisé le cœur de devoir quitter le domaine.

En haussant les épaules, sir Ewen partit sans même la saluer.

« Il est horrible ! Je le hais... » pensa une fois de plus la jeune fille.

Mais elle était bien décidée à ne pas se laisser accabler.

Après avoir attendu que sir Ewen se soit éloigné, elle sortit de la maison en mauvais état qui allait désormais être sa demeure et descendit au village de Little Medwell.

« Tout le monde doit maintenant savoir que le nouveau baronnet est arrivé... Les nouvelles vont vite, surtout les mauvaises. Chacun doit déjà avoir entendu dire combien il est déplaisant ! »

Julia se rendit tout de suite chez le charpentier du village, M. Clow. Ce dernier, qui s'attendait à ce qu'elle vienne lui commander des travaux pour le château, fut un peu déçu quand elle lui dit qu'il n'en était rien.

C'est autre chose qui m'amène, monsieur Clow. Je vais désormais habiter la petite maison des douairières, au fond du parc, et il y a quelques réparations urgentes à faire...

Le charpentier la regarda avec stupeur.

— Quoi ? Ai-je bien entendu ? Vous allez quitter le château, mademoiselle Julia ? Seigneur, comment est-ce possible ? Le nouveau baronnet ne peut pas vous mettre à la porte de la demeure où vous avez toujours vécu !

— Malheureusement c'est ainsi, monsieur Clow. Mon cousin a la loi pour lui. Entre nous, je ne suis pas fâchée de vivre seule plutôt qu'avec... ce monsieur. Mais je dois vous dire que j'ai très peu d'argent pour entreprendre des travaux. Je devrai me contenter du minimum.

— Sir Ewen ne veut même pas payer la remise en état de votre maison ?

— Non. C'est à moi de m'arranger pour la rendre à peu près habitable.

— Vous pouvez compter sur moi, mademoiselle Julia !

— Merci, monsieur Clow.

Après avoir hésité pendant quelques instants, la jeune fille demanda :

— Savez-vous si une ou deux femmes du village accepteraient de m'aider à faire un peu de ménage dans cette maison ? Elle est pleine de toiles d'araignées et de poussière...

— Ma femme se chargera de chasser les araignées, assura M. Clow. Elle sera contente de vous rendre service... et moi aussi ! Et cela nous fera plaisir de voir la petite maison des douairières revivre. Nous nous sommes souvent dit que c'était bien dommage de la laisser s'abîmer.

— Mon père aurait voulu la restaurer, mais il y avait toujours des dépenses plus urgentes...

— Tout le monde aimait et respectait sir Stephen au village... Je crains fort qu'il n'en aille pas de même pour ce sir Ewen !

Le charpentier pinça les lèvres.

— Personne ne l'a encore vu, cependant je peux vous dire qu'il court déjà de drôles d'histoires sur son compte !

La jeune fille s'efforça de sourire.

— Je parie que Benson a dû venir ce matin de bonne heure !

— Dès hier soir, il était au pub pour raconter ce qui se passait au

château. Il craint d'être renvoyé par sir Ewen... C'est terrible, mademoiselle Julia !

— Oui, c'est terrible. Mais qu'y pouvons-nous ?

M. Clow soupira.

— Rien, hélas ! Bon, mademoiselle Julia, quand voulez-vous que je commence les travaux ?

— Dès maintenant, si vous le pouvez. Je voudrais m'installer dans cette maison aujourd'hui - demain au plus tard.

— Ce n'est pas possible ! Cette demeure n'a pas été habitée depuis au moins cinquante ans !

— Mais sir Ewen n'a aucune envie de me voir m'éterniser au château. Quant à moi, je ne veux pas m'imposer là où ma présence n'est pas souhaitée.

— Vous ne pouvez pas dormir dans la poussière ! Ni préparer vos repas dans une cuisine sale !

Julia avait pensé exactement la même chose en visitant la maison avec sir Ewen.

« Ai-je le choix ? » se demanda-t-elle avec découragement.

— Monsieur Clow, si vous pouviez remettre en état la cuisine et une chambre, je me débrouillerai.

— Comptez sur moi, mademoiselle Julia !

— Vous êtes trop gentil, monsieur Clow, murmura la jeune fille.

Un peu plus tard, en regagnant le château, elle se demanda avec anxiété ce que lui réservait l'avenir. Elle redoutait l'arrivée du nouveau baronnet... et ses pires craintes s'étaient confirmées: sir Ewen était le plus antipathique, le plus avare et le plus désagréable des hommes.

M. Clow fit de son mieux, mais il aurait fallu toute une armée d'artisans pour restaurer la petite maison des douairières et Julia ne put s'y installer qu'une semaine après l'arrivée de sir Ewen au château.

L'une des chambres avait été complètement remise en état, tout comme le salon et la cuisine. Mêlée à celle de la poussière et du mois, il régnait une forte odeur de peinture dans les pièces. Odeur dont il était impossible de se débarrasser même en ouvrant les fenêtres en grand.

La jeune fille fit son déménagement avec l'aide de trois villageois. Elle avait évité de demander une quelconque autorisation à sir Ewen et, quand elle le vit regarder d'un air réprobateur la pile de meubles et d'objets divers qu'elle emportait, elle s'apprêta à lutter avec âpreté pour conserver tout ce qu'elle estimait devoir lui revenir.

Mais, à son grand soulagement, sir Ewen ne lui demanda aucune explication.

Ce fut un bien triste convoi qui s'ébranla vers la petite maison des douairières. En suivant Benson et les trois déménageurs improvisés qui avaient chargé tout ce qui lui appartenait sur des brouettes, Julia avait peine à retenir ses larmes.

« Je suis sûre que je ne pourrai jamais retourner au château. Sir Ewen m'interdira d'aller admirer la galerie de tableaux ou de rêver dans les pièces où j'ai été si heureuse. »

Une fois arrivée dans la maison qui serait désormais la sienne, la jeune fille demanda à Benson combien elle devait donner aux villageois pour les récompenser de leur peine.

— Oh, je peux vous dire qu'ils sont prêts à travailler pour rien, mademoiselle Julia! Mais si vous pouvez vous permettre de leur remettre à chacun un *shilling* ou deux, ils seront contents.

— C'est ce que je vais faire.

D'un air soucieux, la jeune fille ajouta :

— J'espère, Benson, que sir Ewen va vous payer régulièrement vos gages ainsi qu'à Mme Benson.

— Il nous a déjà prévenus que nous n'aurons droit qu'à la moitié de ce que nous touchions avant, fit le majordome avec résignation.

— Est-ce possible? s'écria Julia. Mon père était déjà très gêné de

vous donner si peu, il disait toujours que vous méritiez beaucoup plus. Mais vous demander de vous contenter de la moitié de cette somme... c'est ridicule!

Il y eut un silence, puis, avec un visible effort, Benson déclara :

— Nous sommes trop vieux, ma femme et moi, pour chercher une autre place. Et au moins nous continuons à vivre là où nous avons nos habitudes depuis de longues années.

— Je suis navrée, Benson.

— Moi aussi, je suis navré en voyant tout ce qui se passe à Clayton, mademoiselle Julia.

Il fallut plusieurs jours à la jeune fille pour décorer le salon et sa chambre et s'y sentir un tant soit peu chez elle. Elle ourla des rideaux tout neufs en plumetis qu'elle avait trouvés dans les tiroirs de sa mère et les suspendit aux fenêtres. Puis elle mit un peu partout des bouquets de fleurs qu'elle était allée cueillir dans le parc.

« Et je ne vais sûrement pas demander son avis à mon cousin! N'est-ce pas moi, en effet, qui ai planté ou semé toutes ces fleurs ? »

Malheureusement les ronces et les mauvaises herbes ne tarderaient pas à envahir le parc, faute d'entretien. Le vieux jardinier qui s'occupait du potager n'aurait ni le temps ni les forces de donner des soins aux massifs de rosiers, de phlox, de pois de senteur ou de dahlias. Et il était certain, maintenant, que le nouveau baronnet n'engagerait pas de personnel supplémentaire !

« Il faudra que j'aille faire un peu de jardinage si je ne veux pas voir le parc devenir une forêt vierge... » se dit la jeune fille.

Elle faisait travailler les chevaux chaque matin, ce qui, estimait-elle, payait largement son loyer. De plus, selon ce qu'elle remarquait au cours de ses promenades, elle envoyait à sir Ewen, par l'entremise de Benson, des rapports détaillés concernant l'état du domaine.

Son cousin tenait-il seulement compte de ces rapports ? Ou bien se contentait-il de les jeter dans la corbeille à papiers ? Cette seconde hypothèse était fort probable, car aucune suite n'avait encore été donnée aux remarques de Julia.

Personne ne venait entretenir les bois. Personne n'était venu remettre les ardoises qui étaient tombées du toit de l'église. Personne non plus n'avait comblé les trous qui s'étaient creusés dans la route allant du château au village...

« Je fais ce que je peux, se disait la jeune fille. Le reste dépend de sir Ewen. »

Mais ce dernier — hélas ! — ne semblait pas s'intéresser à la bonne tenue du domaine.

Quelques jours après son déménagement, Julia demanda à Benson de venir la voir après avoir terminé son service au château.

Le majordome arriva peu de temps après avoir servi le dîner et regarda le petit salon d'un air approbateur.

— Cela devient très joli ici, mademoiselle Julia.

— Merci, Benson. Asseyez-vous, je vous prie.

— J'aurais bien amené ma femme avec moi, mais j'avais peur que vous ne soyez toujours au milieu des toiles d'araignées et de la poussière... La pauvre aurait été horrifiée !

Il hocha la tête.

— J'aurais dû me douter, vous connaissant, que vous alliez réaliser des merveilles !

La jeune fille esquissa un sourire.

— Grâce à M. Clow, en grande partie. Dès demain, il va s'attaquer au toit avec M. Selby, le couvreur.

— Il y aura sûrement beaucoup à faire. Ah, quel dommage que sir Stephen n'ait pas eu la possibilité d'entretenir cette maison !

— Il y avait toujours plus urgent à faire.

— Je le sais bien, mademoiselle Julia...

— Et si cette demeure avait été en bon état, je n'aurais pas pu l'occuper pour la bonne raison que mon cousin se serait empressé de la louer.

Songeuse, la jeune fille murmura :

— Pour mon père, le château passait avant tout. Mais je crains qu'il ne se détériore très vite si mon cousin refuse de s'occuper de son entretien.

— Il faut repeindre les fenêtres de la façade ouest...

Julia hocha la tête.

— J'avais remarqué, en effet, que la peinture commençait à s'écailler.

— Quand j'ai montré cela à sir Ewen, il m'a dit qu'il ne dépenserait pas un *penny* pour de pareilles bêtises.

— C'est terrible ! Si l'on ne fait rien, le château va peu à peu tomber en ruine...

Benson soupira.

— Vraiment, on a peine à croire que le nouveau baronnet est du même sang que votre père et vous, mademoiselle Julia !

— Je me souviens avoir entendu dire que sa mère était une personne fort déplaisante.

— Il doit tenir d'elle ! fit Benson avec ressentiment. Était-elle avare aussi ?

De nouveau, Julia sourit.

— Je l'ignore... En revanche, je sais que sir Ewen a toujours dû travailler pour vivre. Il connaît la valeur de l'argent.

— Dans ce cas, il devrait comprendre que les hommes ne vont pas se contenter d'un salaire de misère !

— C'est justement pour vous parler de cela que je vous ai fait venir, Benson. Il faut que je paie M. Clow et ses hommes !

— Ma foi, ce serait une bonne chose, si du moins vous en avez la possibilité, mademoiselle Julia...

— Je me disais que je devrais leur donner quelque chose toutes les semaines.

— Ce serait très bien. D'autant plus que, pendant qu'ils sont ici, ils ne peuvent pas travailler ailleurs !

— Évidemment!

— Mais où trouverez-vous l'argent?

— Nous y venons, Benson ! Vous savez que j'ai en ma possession les bijoux de ma mère ?

Le majordome sursauta.

— Vous ne pouvez pas les vendre, mademoiselle Julia! Je me souviens que Mme votre mère disait que vous les porteriez plus tard, quand vous seriez mariée...

— Je le sais, Benson... Mais nécessité fait loi. Ma mère serait la première à comprendre que je ne peux pas faire travailler des gens sans les payer.

— C'est vrai...

— Je voudrais que vous vendiez l'une des broches de ma mère sans que sir Ewen s'en aperçoive.

Le majordome leva les bras au ciel.

— Mademoiselle Julia, faut-il vraiment en arriver là? N'avez-vous donc pas un peu d'argent à vous ?

— Je n'ai rien, Benson! Absolument rien... Lorsque mon père vivait encore, je n'avais qu'à m'adresser à lui : il me donnait tout ce que je voulais... Ces temps-là sont finis, hélas! Jamais sir Ewen ne m'aidera matériellement. Je peux encore m'estimer heureuse: il ne me réclame pas de loyer et me laisse prendre des légumes dans le potager !

Benson pâlit.

— Mon Dieu ! Je n'avais pas compris, l'autre jour, quand vous aviez demandé à ma femme si vous pouviez emporter le reste de lapin...

— Je ne mange que des fruits et des légumes depuis que je suis ici.

— Vous auriez dû me dire cela plus tôt, mademoiselle Julia. Dorénavant, je vous assure que vous ne manquerez plus jamais de rien !

— Je ne peux pas accepter cela, Benson! Méfiez-vous! Si mon cousin s'aperçoit que vous m'aidez, il en fera toute une histoire. Il serait capable de réduire encore vos gages !

— Vous ne pouvez pas imaginer combien il est avare, mademoiselle Julia !

— Oh, j'ai déjà eu l'occasion de m'en apercevoir!

— Il ne nous donne presque pas d'argent pour faire les courses. Ma femme doit accomplir des miracles pour lui préparer des repas convenables.

— Et je suis sûre qu'il juge que vous mangez trop, et que si par hasard quelques tranches de rôti disparaissaient il s'en apercevrait aussitôt.

— C'est bien probable...

— Quoi qu'il en soit, il ne faut à aucun prix qu'il se doute que j'ai des bijoux à vendre. Je vais vous confier la broche et vous pourrez la porter à un bijoutier quand vous irez en ville.

Elle soupira.

— Cela me désole de devoir m'en séparer, mais il n'y a pas d'autre solution.

— Je comprends votre situation, mademoiselle Julia. Cependant, au lieu de la vendre, pourquoi ne mettriez-vous pas cette broche en gage ?

— Je n'y ai pas pensé !

— Évidemment, vous n'en obtiendrez pas la même somme, mais un jour, si les choses s'arrangent...

— Je me demande comment ! coupa la jeune fille avec découragement.

Sans tenir compte de l'interruption, Benson poursuivit :

— ... vous pourrez peut-être la récupérer ?

— Faites pour le mieux, Benson, dit la jeune fille en allant ouvrir le tiroir d'un secrétaire.

Elle en sortit une broche ornée de diamants et de perles. Tout en la glissant dans sa poche, le majordome soupira :

— Oui, je tâcherai de faire pour le mieux, vous pouvez compter sur moi, mademoiselle Julia. D'autant plus que je connais la valeur de cette broche !

— Comment est-ce possible ?

— Votre père avait assuré tous les bijoux de famille et, à ce moment-là, l'assureur avait évalué chacun d'entre eux. Puis, après quelques années, sir Stephen avait décidé que cela ne servait à rien de payer toutes ces primes d'assurance. « Vous avez un revolver, Benson ? m'a-t-il dit. J'en ai un aussi ! Dorénavant, nos armes nous tiendront lieu d'assurance ! »

— Que ferais-je sans vous, Benson ! s'exclama la jeune fille.

— Comme cela, vous ne vous ferez pas voler par un expert sans scrupules, mademoiselle Julia.

— Merci, Benson. Voici un souci de moins... Mais il m'en reste tant ! Dites-moi... comment vous entendez-vous avec sir Ewen ?

Le visage du majordome se ferma.

— Mieux vaut ne pas parler de cela, mademoiselle Julia.

— Combien je regrette de ne pas avoir demandé à mon père de mettre quelques actions à mon nom, pour le cas où...

— Qui aurait pu penser que sir Stephen allait disparaître aussi brusquement, mademoiselle Julia ?

— Si j'avais de quoi vivre, les choses seraient tellement plus simples ! Par exemple, vous pourriez venir habiter avec moi, vous et Mme Benson. !

— Nous serions beaucoup plus heureux avec vous qu'avec le nouveau baronnet, c'est certain, mademoiselle Julia ! assura le majordome d'un ton pénétré. Mais comme vous avez à peine de quoi manger vous-même, je me demande ce que nous deviendrions tous les trois !

La jeune fille soupira.

— Oui, qu'allons-nous devenir ?

— Ah ! Si un monsieur très riche et très séduisant pouvait descendre par le tuyau de la cheminée pour vous demander de devenir sa femme... ! Alors vous n'auriez plus jamais de soucis !

Julia ne put s'empêcher de rire.

— La seule chose qui puisse tomber de la cheminée, en ce moment, c'est le nid de corneilles qui empêche la fumée de monter.

— On peut toujours rêver, fit Benson en se levant. Mademoiselle Julia, je reviendrai vous voir dès que j'aurai réussi à mettre votre broche en gage.

La jeune fille l'accompagna jusqu'à la porte.

— Merci, Benson. Merci infiniment !

— Je vais prier pour que le riche monsieur dont nous parlions arrive vite.

— Il n'y en a pas beaucoup dans la région...

— Vous êtes si jolie que ma femme et moi disions souvent qu'il était bien bizarre de ne pas trouver une douzaine de prétendants tous les matins à la porte du château.

— D'où seraient-ils venus, grand Dieu ?

— Si vous habitiez Londres, mademoiselle Julia, vous n'auriez que l'embarras du choix. Tous les jeunes gens viendraient mettre à vos pieds leur fortune et leur titre !

— Benson, vous racontez beaucoup de sottises ce soir, fit la jeune fille d'un ton faussement grondeur.

— Quand on dit des bêtises, mademoiselle Julia, on ne pense pas à ses misères.

— C'est vrai... murmura-t-elle, tandis que son visage s'assombrissait.

Après le départ du fidèle domestique, elle monta au premier étage en s'efforçant de ne pas voir l'état déplorable de la cage d'escalier et du couloir.

Sa chambre était la première pièce que M. Clow avait refaite, aidé par son apprenti. Julia y avait mis tous les objets chers à sa mère. Elle avait même apporté le dessus-de-lit en dentelle de la défunte.

La jeune fille soupira en allant s'accouder à la fenêtre.

Elle se sentait très seule depuis la mort de son père. Les passionnantes discussions qu'ils avaient chaque jour lui manquaient. Ils parlaient pendant des heures d'art, de politique, d'histoire ou de littérature.

«Maintenant, je n'ai plus personne avec qui avoir une conversation intéressante, pensa Julia avec nostalgie. Et je n'ai rien à lire non plus ! »

Il n'y avait pas un seul livre dans la petite maison des douairières. La vaste bibliothèque du château manquait terriblement à Julia, mais elle n'avait pas encore osé demander à sir Ewen l'autorisation d'y emprunter quelques ouvrages.

« Il faudra que je prenne mon courage à deux mains et que j'aille le trouver... », se dit-elle avant de se mettre au lit.

Le silence qui régnait dans cette demeure était presque oppressant. Il était seulement troublé par des bruits tous plus sinistres les uns que les autres : souffle du vent dans les feuillages, craquements de lattes de parquet ou ululements d'oiseaux de nuit.

Un rayon de lune, filtrant à travers les doubles rideaux mal joints, éclairait la pièce d'une lueur argentée un peu fantasmagorique.

« Je ne devrais pas me plaindre, pensa Julia. Au moins j'ai un toit ! Et mieux vaut être seule ici qu'au château en compagnie d'un homme que je déteste. »

Benson revint le lendemain soir.

— Déjà ! s'exclama la jeune fille.

— J'ai eu de la chance, mademoiselle Julia. Sir Ewen avait terminé le cognac et en a demandé d'autre. On n'en trouve pas à l'épicerie du village, comme vous vous en doutez ! J'ai donc dû aller en ville pour en acheter — ce qui m'a permis du même coup de passer chez un prêteur sur gages sans éveiller les soupçons du nouveau baronnet !

— Bravo, Benson ! Mon cousin aurait en effet trouvé fort bizarre que vous éprouviez soudain le besoin de vous rendre en ville.

— Je suis allé là-bas avec un fermier qui voulait vendre des poulets au marché. Puis après avoir commandé plusieurs caisses de cognac — sir Ewen en est grand amateur —, je suis allé trouver un ami pour lui demander de m'indiquer un prêteur sur gages honnête.

— Vous avez bien fait de vous renseigner avant !

— Mon ami m'a donné l'adresse de celui qu'il jugeait le plus sérieux. Je suis aussitôt allé le trouver... et devinez combien il m'a donné pour votre broche !

Julia hésita.

— J'avoue n'en avoir aucune idée... Je me disais que s'il acceptait de prêter vingt livres sterling dessus, ce serait très bien.

— Mademoiselle Julia, il m'a remis cinquante livres ! annonça fièrement le majordome.

La jeune fille joignit les mains.

— Cinquante livres ! Mais c'est inespéré ! Jamais je ne pensais obtenir autant !

— Il m'a dit que la broche valait cinq fois plus. Voici votre argent, mademoiselle Julia.

Cette dernière prit le sac rempli de pièces d'or et d'argent qu'il lui tendait.

— Vérifiez si le compte y est, mademoiselle Julia.

— Je vous fais entièrement confiance, Benson.

— Vérifiez quand même, j'y tiens.

Tout en s'exécutant, elle mit à part quelques pièces.

— Prenez! Ces dix livres sont pour vous et pour Mme Benson.

— Nous ne pouvons pas accepter cela, mademoiselle Julia! protesta le majordome.

— J'y tiens. Si vous refusiez, je serais très froissée.

— Mais...

— Je sais que vos gages du mois dernier n'ont pas été payés. J'avais noté cela sur la liste des obligations qui revenaient à sir Ewen. Vous a-t-il versé ce qu'il vous devait, à vous et à votre femme ?

— Non, mademoiselle Julia, mais...

— Ne discutez pas, Benson.

— Mais...

— J'ai dit: pas de discussion! coupa la jeune fille d'un ton autoritaire qu'elle était parfois capable d'adopter.

— Merci, mademoiselle Julia, dit le majordome en se décidant enfin à glisser les pièces dans sa poche. Merci infiniment !

— Le reste de cet argent me servira à payer M. Clow et ses hommes.

— Ils seraient prêts à travailler pour rien parce qu'ils vous aiment bien et sont choqués de la manière dont sir Ewen vous traite.

— Maintenant que je peux les dédommager, je ne vais pas m'en priver !

— Vous savez, ils ne s'attendent pas à recevoir des fortunes, mademoiselle Julia ! En général, ils ne gagnent pas plus d'une livre par semaine. Quant aux hommes qui travaillent dans les champs, ils reçoivent encore moins. Le fermier des Trois-Bornes ne leur donne que dix *shillings* et les oblige à venir tous les jours, même le dimanche !

— Les pauvres ! Ils doivent avoir du mal à vivre avec si peu d'argent.

— Il faut bien qu'ils se débrouillent...

Benson pinça les lèvres.

— Entre nous, je parie que sir Ewen serait encore moins généreux !

La jeune fille se dit que c'était bien probable mais évita de faire part de ses réflexions au majordome.

— Je vais faire très attention à l'argent que vous m'avez apporté, Benson. J'espère que je n'aurai pas à vous demander trop souvent de porter des bijoux chez le prêteur sur gages.

— Mademoiselle Julia, il ne faut surtout pas que sir Ewen sache que vous n'êtes pas complètement démunie, car il vous réclamerait immédiatement le versement d'un loyer. Il serait même capable de dire que vous devez payer pour pouvoir monter à cheval !

La jeune fille réussit à rire.

— Tout de même pas ! s'exclama-t-elle en s'efforçant de cacher son anxiété.

Mais elle se rendait compte que tout était possible avec sir Ewen...

Le lendemain matin, la jeune fille se rendit au château. Elle savait pouvoir trouver sir Ewen dans la salle à manger en rotonde où l'on servait les petits déjeuners et elle ne s'était pas trompée.

C'était dans cette jolie pièce donnant sur le lac qu'elle avait pris la plupart de ses repas... avant d'être exilée dans la petite maison du fond du parc. Son père ne jugeait pas utile, en effet, d'ouvrir pour eux deux la vaste salle à manger d'apparat où l'on pouvait recevoir jusqu'à quarante convives.

Une bonne odeur de café flottait dans la pièce. Le nouveau baronnet mangeait des œufs brouillés tout en lisant son journal.

« Des œufs brouillés crémeux à souhait ! » pensa Julia avec gourmandise.

Elle aurait été capable d'en préparer elle-même, mais les travaux de rénovation pour la cuisine de la petite maison étaient à peine commencés. Aussi, au lieu de se confectionner un solide *breakfast*, la jeune fille se contentait d'un peu de pain dur et de miel.

Sir Ewen leva les yeux et la regarda avec étonnement.

— Bonjour ! lança-t-il d'un ton sec. Que voulez-vous ?

— Bonjour, mon cousin. Je suis venue vous demander une faveur.

Il la toisa sans aménité. Et elle eut alors l'intuition qu'il la détestait autant qu'elle-même le haïssait.

— Je voudrais simplement que vous me permettiez d'emprunter quelques-uns des livres de la bibliothèque. Je les rendrai, naturellement !

— Des livres ! Que voulez-vous faire avec des livres ?

— Les lire, bien évidemment, mon...

Il lui coupa la parole.

— Je suis sûr que vous avez de quoi vous occuper dans cette demeure qui, d'après ce que l'on m'a dit, est toujours en piètre état, même si plusieurs hommes s'activent à sa restauration.

— Ils font cela pour me rendre service.

— Hum!

— Ils savent bien que je ne pourrai jamais les payer ! prétendit la jeune fille.

— Hum!

— Je fais de mon mieux pour les aider à restaurer la petite maison des douairières, mais je ne peux pas travailler jour et nuit. J'ai besoin de me détendre un peu... et je vous serais très reconnaissante de bien vouloir me prêter quelques ouvrages.

— Je n'aime pas les femmes savantes. Ces mijaurées en arrivent à se croire plus intelligentes que les hommes !

— Je voudrais seulement lire quelques romans pour me distraire.

— La lecture est une perte de temps.

Après un silence, Julia demanda :

— Vous refusez ma requête ?

— J'y penserai.

Il l'examina des pieds à la tête d'un air dédaigneux.

— En ce moment, vous perdez votre temps, mademoiselle !

— Co... comment cela?

— Vous devriez être en train de faire travailler *mes* chevaux. N'oubliez pas que c'est ainsi que vous payez votre loyer !

Julia retint sa respiration en se demandant si elle avait bien entendu. Comment son cousin osait-il lui parler ainsi? Comment osait-il lui interdire d'emprunter des livres dans une bibliothèque qui avait été à sa disposition depuis toujours? L'espace d'un instant, elle fut tentée de dire sans ambages à cet homme incroyablement mesquin ce qu'elle pensait de lui...

Elle réussit à se taire, comprenant qu'un éclat lui nuirait plus qu'autre chose: sir Ewen était capable de la jeter hors de la petite maison des douairières.

« Et où irais-je, alors ? »

— Très bien, mon cousin, déclara-t-elle enfin. Je vous laisse réfléchir à ma demande. Je vous prierai seulement de vous souvenir que depuis la mort de mon père je n'ai personne à qui parler... J'ai besoin d'un livre pour m'aider à oublier que vous avez pris sa place, sa maison et tout ce qu'il possédait.

Là-dessus, sans même lui laisser le temps de répondre, elle quitta la pièce.

Julia ne rentra chez elle qu'en fin d'après-midi. Elle avait sorti les chevaux et était allée avec celui qui avait le plus besoin d'exercice

jusqu'à une ferme éloignée. Elle avait appris que la fermière venait de mettre au monde son premier bébé et voulait la féliciter.

Elle trouva les fermiers à table.

— J'arrive à un mauvais moment, excusez-moi. J'aurais seulement voulu admirer le nouveau-né.

— Entrez donc, mademoiselle Julia! dit le fermier. Vous êtes gentille d'avoir pris le temps de penser à nous... Je sais qu'il se passe des drôles de choses au château et que vous avez bien des ennuis !

La jeune fille lui adressa un sourire forcé.

— Les nouvelles vont vite !

— Venez voir ma femme et mon fils. Ils seront heureux de vous saluer.

Le sourire de Julia s'agrandit.

— Même votre fils ?

Elle admira comme il convenait le nouveau-né et le berceau en vannerie dans lequel il dormait.

— Ce berceau a été le mien et celui de mes six frères et sœurs ! lui apprit le fermier avec fierté.

— Vraiment?

— Oui. C'était mon grand-père qui l'avait confectionné de ses mains. Pour travailler l'osier ou le rotin, il n'avait pas son pareil !

— Votre grand-père était fort habile. Je dirais même que c'était un artiste.

— Ma foi... J'ai bien essayé de l'imiter, mais je n'ai jamais réussi à réaliser d'aussi beaux paniers que lui !

Après avoir toussoté, le fermier déclara :

— Si j'osais, je vous inviterais bien à déjeuner, mademoiselle Julia. Ma sœur, qui est venue aider ma femme à accoucher, a préparé un bon poulet rôti.

Julia n'hésita pas.

— Je partagerai très volontiers votre repas.

La jeune fille s'assit à la longue table de cette cuisine d'une propreté scrupuleuse pour faire honneur à un morceau de poulet rôti accompagné de petits pois et de carottes nouvelles. On versa dans son verre un excellent cidre fait avec les pommes du verger. Puis le repas se termina par du fromage de chèvre fabriqué par la femme du fermier et des framboises du jardin.

— C'était vraiment très bon ! assura Julia.

Elle n'ajouta pas, même si elle le pensait, que les fermiers mangeaient beaucoup mieux qu'elle en ce moment...

Après avoir chaleureusement remercié ses hôtes pour leur hospitalité et embrassé la fermière, dont le bébé, maintenant réveillé, criait de toutes ses forces, la jeune fille reprit le chemin du château.

Le palefrenier n'était pas aux écuries, mais cela ne la gênait en rien

de desseller elle-même son cheval et de le bouchonner. Elle vérifia s'il avait assez de foin, de paille et d'avoine.

« C'est que je ne fais pas du tout confiance à mon cousin. Il serait bien capable de priver les chevaux de nourriture pour économiser un peu de son cher argent ! »

Lorsqu'elle regagna la petite maison des douairières, elle trouva une pile de livres devant la cheminée du salon. Une petite note était posée dessus.

Cachez-les dans un placard, mademoiselle Julia. Sir Ewen ne s'apercevra pas qu'ils manquent dans la bibliothèque pour la bonne raison qu'il n'y va jamais. Et puis il y en a tant que même s'il s'avisait de les compter, il ne saurait pas que quelques-uns ont disparu.

Benson

La jeune fille s'empressa d'examiner les livres et s'aperçut qu'il y en avait deux qu'elle serait enchantée de relire et plusieurs qu'elle n'avait pas encore lus.

« Benson est vraiment trop gentil ! Heureusement qu'il est là... » pensa-t-elle avec émotion.

3

Au bout de quinze jours, M. Clow et ses hommes avaient réalisé des merveilles. Julia leur offrit un peu d'argent tout en les remerciant chaleureusement.

Le charpentier contempla les pièces en secouant la tête d'un air soucieux.

— Pouvez-vous vraiment vous permettre de nous donner tout ceci, mademoiselle Julia ?

— Mais oui !

Cela ne suffit pas à rassurer M. Clow.

— Vous savez que nous sommes prêts à travailler pour rien... en attendant des temps meilleurs.

— Viendront-ils un jour ? demanda la jeune fille avec découragement.

— Il ne faut jamais désespérer, vous dirait le pasteur.

— Je le sais. Mais cette situation me navre...

Le charpentier soupira.

— Il paraît que sir Ewen a diminué de moitié les gages des Benson et qu'il menace de les baisser encore.

— C'est terrible ! Comment peut-il traiter ainsi les plus fidèles, les plus dévoués des serviteurs ?

A mi-voix, comme pour elle-même, Julia ajouta :

— Il faudrait que je trouve du travail...

— Les demoiselles comme vous ne sont pas faites pour cela.

— Pourquoi pas ? J'ai des mains comme tout le monde, du courage à revendre... et une bonne raison pour vouloir gagner ma vie.

— Il faut être réaliste, mademoiselle Julia. Trouver un emploi, c'est bien joli, mais si vous croyez que l'on en propose à Little Medwell !

— Cela doit bien arriver.

— Le mois dernier, les épiciers cherchaient une jeunesse pour les aider... Honnêtement, je ne vous vois pas travaillant comme petite apprentie chez les épiciers !

— Moi non plus, admit la jeune fille.

Il y avait en effet peu de chances pour qu'on lui offre une situation dans la région ! Et pourtant, elle était capable de s'occuper de chevaux, de mener une maison, de diriger un domaine ou d'éduquer

des enfants...

«Je pourrais devenir gouvernante ou institutrice... Si j'étais à Londres, je n'hésiterais pas à poser ma candidature à un emploi de secrétaire. Ou même à un poste intéressant dans une librairie ou un musée. Mais à la campagne, que me proposera-t-on? Rien, à moins d'un miracle! Et en attendant qu'il s'en produise un, j'ai intérêt à ne pas dépenser un *penny* avant de bien réfléchir. Je veux voir mon petit pécule durer le plus longtemps possible ! »

La voix de M. Clow interrompit ses réflexions.

— Mademoiselle Julia, nous nous attaquerons demain à l'entrée et à l'escalier.

— Je pourrais peut-être vous aider.

— Ce serait bien trop dur pour vous !

— Oh, je suis solide !

— De toute manière, ce n'est pas la peine que vous vous salissiez, mademoiselle Julia. Vous avez déjà confectionné des rideaux, des housses et des coussins. Et vous avez les chevaux à faire travailler... Si vous n'étiez pas là, ils ne sortiraient jamais, les pauvres !

— Moi qui avais pensé que sir Ewen allait les monter tous les matins !

Julia ne comprenait pas comment un homme pouvait vivre dans une aussi jolie région sans avoir envie d'en parcourir les bois et les vallons à cheval.

— Le nouveau baronnet ne connaît rien à la campagne, déclara M. Clow.

— C'est vrai, admit la jeune fille.

— Sait-il seulement monter à cheval ?

— Je commence à en douter.

Lorsque, au hasard de ses promenades, Julia s'arrêtait dans une ferme, elle devait de plus en plus souvent écouter les doléances des fermiers.

— La moisson sera belle, mais nous aurons besoin de journaliers pour nous aider à la faire... Pouvez-vous en parler à sir Ewen, s'il vous plaît, mademoiselle Julia ?

— Le toit de la porcherie s'est écroulé, rongé par les termites. Il faudrait faire venir le couvreur. Pouvez-vous en parler à sir Ewen, s'il vous plaît, mademoiselle Julia?

— Notre bélier est mort de vieillesse. Il faudrait acheter un jeune animal à la foire... Pouvez-vous en parler à sir Ewen, s'il vous plaît, mademoiselle Julia?

— Il ne m'écoute pas, répondait la jeune fille avec découragement.

Elle avait depuis longtemps cessé de faire des rapports écrits, comme dans les premiers jours de l'arrivée de sir Ewen. Elle avait en effet très vite compris que son cousin ne ferait jamais rien pour la

bonne raison qu'il ne voulait pas dépenser un sou.

« Petit à petit, les fermes vont se dégrader, faute d'entretien. Il suffira d'une mauvaise année pour que les paysans n'aient pas assez de graines à ensemer, ils n'auront pas de quoi nourrir le bétail l'hiver... et ce sera le début de la famine. Tout cela parce que sir Ewen n'aura pas su donner le coup de pouce nécessaire au moment où il le fallait! Que puis-je faire? Rien, hélas! C'est désolant... »

Quelques jours plus tard, en se rendant aux écuries, Julia vit un homme descendre à pied l'allée du château. Elle le reconnut aussitôt.

— Monsieur Hooper !

Il s'avança vers elle.

— Mademoiselle Julia! M. Benson vient de m'apprendre la mort de votre père. Comme c'est triste !

La jeune fille essuya une larme.

— Oui, c'est bien triste.

Elle s'efforça de sourire.

— Alors vous voilà de retour à Little Medwell avec votre cirque, comme chaque année ?

— Nous étions tous si heureux de revenir au village... soupira M. Hooper.

C'est toujours la fête quand le cirque Hooper vient donner une représentation.

En voyant M. Hooper hocher la tête d'un air sombre, la jeune fille devina immédiatement que son cousin l'avait mal reçu.

— Que se passe-t-il? Mon cousin, le nouveau baronnet, vous aurait-il ordonné de partir ?

— Non, mademoiselle Julia. Mais c'est tout comme ! Il a dit que nous devrions le payer si nous voulions donner une représentation.

— Le payer ! Pour un emplacement sur lequel vous avez toujours planté votre tente ?

— Votre père nous permettait de nous y installer pour rien. Mais l'homme qui a pris sa place dit que nous devons lui donner dix livres sterling si nous voulons rester là une semaine, comme nous l'avons fait les années précédentes.

— Dix livres ! Mais c'est honteux !

— C'est bien mon avis, mademoiselle Julia. Et comme je sais déjà que nous ne parviendrons jamais à gagner de quoi payer un pareil loyer à Little Medwell, même en nous produisant tous les soirs, il ne nous reste plus qu'à aller voir ailleurs, dans un endroit où nous serons mieux reçus.

— Quoi? Il n'y aura pas de cirque au village cette année ? Les enfants vont être très déçus !

— Je le sais. Mais étant donné que je n'ai pas dix livres à offrir à ce

monsieur...

— Je vais aller lui parler, décida la jeune fille. J'essaierai de lui faire comprendre que vous n'avez qu'un petit cirque et que les maigres bénéfices que vous ferez au village ne vous permettront jamais de payer un loyer aussi élevé pour un simple terrain vague !

Elle secoua la tête.

— Il ne faut pas que vous partiez sans donner au moins une représentation ! Imaginez la déception des enfants !

— Et celle des grands !

— Je vais immédiatement aller parler à mon cousin.

La jeune fille pinça les lèvres.

— Ce n'est pas que j'y tiennne... mais je dois accomplir cette démarche pour les villageois.

— Merci, mademoiselle Julia.

La jeune fille trouva le majordome dans le hall.

— Benson, je viens de voir M. Hooper.

— Alors vous savez déjà comment il a été reçu !

— Où est sir Ewen ?

— Dans son bureau, mademoiselle Julia.

Avec dégoût, le majordome ajouta :

— Il doit être en train de compter son argent.

— Pouvez-vous m'annoncer, s'il vous plaît, Benson ?

Le majordome alla ouvrir la porte du bureau et clama d'une voix de stentor :

— Mademoiselle Julia !

La jeune fille entra dans la pièce et cela lui fit mal de voir sir Ewen assis à la place où son père avait l'habitude de se tenir.

Il referma un tiroir en hâte et la regarda sans chercher à dissimuler son hostilité.

— Que voulez-vous, cette fois ?

— Ne l'avez-vous pas déjà deviné ? Je suis venue vous parler de M. Hooper, le directeur du cirque.

— Il connaît ma position. Ou il me paie un loyer et je lui permets de donner quelques représentations. Ou il ne veut rien entendre, et il n'a plus qu'à s'en aller.

— Si vous croyez qu'un petit cirque comme celui de M. Hooper, qui vient chaque année au village, va vous payer dix livres pour s'installer dans un champ qui ne vous appartient même pas !

Cet argument était venu tout naturellement aux lèvres de la jeune fille — un peu comme si son père le lui avait dicté.

— Comment cela ? grommela sir Ewen. Ce terrain ne m'appartiendrait pas ?

— Mon père l'avait donné à la municipalité du village.

— En quelle année ?

— Je serais incapable de vous le dire. Cela s'est passé il y a si longtemps !

Tout cela était pure invention de sa part... Mais elle se rendait compte que ses affirmations avaient! quelque peu ébranlé sir Ewen.

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit ? Vous auriez pu me mettre au courant !

— Il s'agit d'un fait sans grande importance et je n'ai pas pensé un seul instant à vous en parler. Il faudrait que vous cherchiez dans les papiers de mon père pour trouver l'acte de donation.

Sir Ewen fronça les sourcils.

— Ah, c'est facile à dire ! Ces papiers sont dans un tel désordre !

— Mon père n'avait pas de secrétaire et, je le reconnais, était assez négligent lorsqu'il s'agissait de faire du classement. Cela l'ennuyait tant! Bah, vous n'avez qu'à chercher dans les archives, au grenier.

Julia savait que tous les documents étaient rangés sans beaucoup d'ordre dans des boîtes qui s'empilaient les unes sur les autres au fond du grenier.

«S'il arrive à retrouver quelque chose là-dedans, je lui souhaite bien du courage ! » se dit-elle, ravie de sa feinte.

— Cela prendra des mois, pour ne pas dire des années ! s'exclama sir Ewen.

— Vous pouvez demander au notaire de faire des recherches dans ses propres archives, mais il vous fera payer le temps qu'y passeront ses employés.

— Hum! Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à m'en tenir à votre parole. J'espère que vous dites la vérité !

— Pourquoi voulez-vous que je vous raconte des mensonges, mon cousin? lança la jeune fille d'un ton léger. Depuis le temps que je vis sur ce domaine, je sais quand même ce qui s'y passe.

Après un silence, elle ajouta :

— Si le cirque avait dû partir sans donner de représentations, les villageois ne vous l'auraient jamais pardonné.

Sir Ewen haussa les épaules.

— Ces saltimbanques peuvent donner autant de représentations qu'ils veulent! Même si je trouve exagéré qu'ils puissent camper sur *mon* domaine sans me verser un dédommagement !

— Mais étant donné que ce terrain vague ne fait plus partie du domaine, mon cousin...

— J'ai compris ! fit-il avec agacement.

Là-dessus, il prit sa plume pour montrer que l'entretien était terminé. Il n'avait même pas eu l'idée de proposer un siège à sa visiteuse...

« Dieu, qu'il est mal élevé ! » pensa la jeune fille.

Avant de sortir, elle déclara :

— Je vais dire à M. Hooper que vous ne lui réclamez plus d'argent et qu'il peut planter son chapiteau comme il le fait chaque année sur le terrain communal.

Sans attendre la réponse de sir Ewen, elle sortit.

Une fois dans le couloir, elle marqua un temps d'arrêt et prit une profonde inspiration.

«J'ai gagné!» se dit-elle, ravie.

Elle se sentait aussi fière d'elle que le duc de Wellington avait dû l'être à la bataille de Waterloo !

Le majordome l'attendait dans le hall.

— Tout est arrangé, Benson! lui annonça-t-elle triomphalement.

—Pour réussir à le faire changer d'avis, il faut que vous soyez une magicienne, mademoiselle Julia !

— Les vrais magiciens, nous les verrons la semaine prochaine au cirque, Benson !

La jeune fille alla retrouver M. Hooper, qui l'attendait près de la grille. Dès qu'il vit son sourire, il comprit qu'elle avait de bonnes nouvelles pour lui.

— Vous pourrez installer le cirque à l'endroit habituel, monsieur Hooper.

—Quelle chance, mademoiselle Julia. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance...!

— Je vous en prie !

— Si l'homme qui a pris la place de votre père avait maintenu ses exigences, nous aurions été obligés de partir. Ce n'est pas facile de gagner dix livres sterling de nos jours! Et j'ai beaucoup investi depuis l'année dernière. Vous verrez de nouvelles attractions et, parmi celles-ci, il y en a j une qui vous plaira sûrement beaucoup.

— Laquelle?

— Je ne vais pas vous le dire maintenant ! C'est que je tiens à ce que vous ayez une surprise!

Julia sourit.

— Savez-vous que vous avez réussi à piquer ma curiosité? J'ai hâte d'aller applaudir la première représentation du grand cirque Hooper!

Le visage du directeur du cirque s'assombrit.

— Ah, quel dommage que vos parents ne soient plus là! Ils étaient toujours si gentils avec nous... Je me souviens qu'ils demandaient au jardinier de nous faire porter de pleins paniers de fruits et de légumes.

— N'y comptez pas trop avec le nouveau baronnet !

— Je crains qu'il se montre beaucoup moins généreux !

— Autre chose, monsieur Hooper. Si par hasard vous prenez des lapins au collet, arrangez-vous pour que sir Ewen ne vous voie pas.

— On ne peut même plus braconner un peu ?

— Non. Mon cousin serait capable de vous faire payer vos prises.

— Mais que se passe-t-il donc ici, mademoiselle Julia ?

La jeune fille se contenta de soupirer.

« Je ne vais tout de même pas faire de confidences à un homme que je connais relativement peu... » pensa-t-elle.

Voyant que M. Hooper attendait une réponse, elle se contenta de déclarer d'un ton neutre :

— Les choses changent...

Avec un sourire, elle ajouta :

— Je vais dire à Grant, le jardinier du château, que vous êtes là. Il vous préparera des sacs de fruits et de légumes.

— Merci beaucoup, mademoiselle Julia.

— Vous n'aurez qu'à envoyer deux ou trois enfants chercher tout cela. Mais arrangez-vous pour qu'ils passent le soir à la nuit tombée — ou alors le matin très tôt.

M. Hooper hocha la tête.

— Je comprends, mademoiselle Julia. Tout doit être fait en cachette du nouveau baronnet. Si ce n'est pas un malheur, quand même !

La jeune fille se rendit ensuite au jardin potager où elle trouva Grant en train de désherber une plate-bande de fraisiers. Le vieux jardinier se releva péniblement en se tenant les reins à deux mains.

— Bonjour, mademoiselle Julia !

— Bonjour Grant ! Connaissez-vous la nouvelle ?

— Le cirque est arrivé ! Je vais préparer quelques paniers de fruits et de légumes pour M. Hooper. Mais il vaut mieux que ce soit fait en cachette de sir Ewen : il réclamerait le paiement de chaque salade !

— Probablement. Savez-vous, Grant, que sir Ewen a bien failli empêcher les représentations d'avoir lieu ?

Le jardinier parut très choqué.

— Comment est-ce possible, mademoiselle Julia ? Le cirque vient ici depuis des années ! Imaginez un peu la déception des enfants — et des plus grands —, si M. Hooper repartait sans même avoir planté son chapiteau !

— Sir Ewen lui demandait un loyer excessivement élevé.

— Un loyer ? Pour que le cirque puisse s'installer sur le terrain habituel ?

— Mais oui.

— C'est incroyable !

— Je ne vous le fais pas dire. Heureusement, j'ai réussi à persuader sir Ewen que ce terrain avait été donné au village par mon père. Remarquez, c'est bien possible, mais je n'en sais rien... J'ai trouvé ce prétexte pour l'empêcher de réclamer de l'argent à M. Hooper.

— C'est incroyable ! répéta Grant, choqué.

— Si par hasard sir Ewen venait vous poser des questions — à vous qui travaillez au château depuis si longtemps —, confirmez-lui mes dires !

La jeune fille avait l'intuition que son cousin ne s'adresserait pas à Benson, sachant que ce dernier prendrait automatiquement le parti de la fille du défunt baronnet. En revanche, il était tout à fait capable d'aller demander des éclaircissements au vieux jardinier...

— Très bien, mademoiselle Julia. Si par hasard sir Ewen me demande à qui appartient ce terrain, je lui répondrai que sir Stephen l'avait offert au village.

— Quand ?

Grant plissa les yeux d'un air malicieux.

— Oh, il y a bien longtemps de cela, mademoiselle Julia ! Si longtemps que nul ne se souvient exactement de la date...

La jeune fille éclata de rire.

— Je crois que si vous lui parlez ainsi, il sera découragé à jamais d'effectuer des recherches !

— Je l'espère. Aimeriez-vous un petit panier de fraises, mademoiselle Julia ?

— Volontiers, Grant.

— Je viens de cueillir les plus grosses et les plus mûres. Elles seront pour vous.

— Merci, Grant.

— Les toutes petites, celles qui restent bien dures et n'atteindront jamais vraiment leur maturité iront sur la table de sir Ewen.

La jeune fille se remit à rire.

« Il semblerait que je ne sois pas la seule à détester mon cousin ! Mais je ne vais pas le plaindre : il a bien cherché ce qui lui arrive. S'il avait fait preuve d'un minimum de tact et de générosité dès son arrivée, personne ne songerait à se dresser maintenant contre lui. »

Un peu plus tard, en regagnant la petite maison des douairières, Julia se souvint que son père lui avait appris que l'une des premières représentations de cirque avait eu lieu en 421 avant J.-C., au cours d'un dîner offert par un riche Athénien, un certain Callias.

Il y avait autour de la table toute la fine fleur de l'époque — dont Socrate. Les discussions atteignaient des sommets philosophiques quand la porte s'était soudain ouverte sur une troupe de jongleurs et d'acrobates.

Les Romains étaient eux aussi très amateurs de tels spectacles.

— Ils aimaient par-dessus tout voir les acrobates sauter au travers de cerceaux enflammés, avait dit sir Stephen.

— Mais c'était horriblement dangereux !

Le père et la fille avaient ensuite eu une longue discussion au cours de laquelle ils se demandaient s'il était vraiment intéressant de voir

des gens risquer leur vie.

«Ces conversations étaient tellement stimulantes ! pensa la jeune fille en soupirant. Comme tout cela me manque ! »

Elle envisageait son avenir avec angoisse.

«Passerai-je le reste de mon existence seule? En luttant contre les exigences démesurées de mon cousin? Et une fois que j'aurai mis en gage ou vendu tous les bijoux de ma mère, de quoi vivrai-je ? »

Elle s'efforça de ne pas penser au lendemain.

«Ce soir, j'irai au cirque! Tant que durera la représentation, j'oublierai mes soucis.»

Les spectacles du cirque Hooper, année après année, ne se renouvelaient guère. Il y avait des clowns, deux jongleurs, quelques trapézistes, des acrobates, un magicien peu habile, des écuyères et des dresseurs d'animaux.

«J'oublie que M. Hooper a annoncé une nouvelle attraction. Je me demande bien laquelle !»

En fin d'après-midi, lorsque la jeune fille arriva sur le fameux terrain où se dressait maintenant la tente rapiécée du cirque Hooper, il y avait déjà beaucoup de monde pour admirer la parade conduite par un vieil éléphant, tandis que la fanfare jouait à tue-tête.

Les roulottes des saltimbanques, peintes en couleurs vives, étaient disposées en cercle un peu plus loin. Entre les roulottes et la tente s'alignaient les cages des animaux sauvages, dont celle d'un vieux tigre à l'air blasé que M. Hooper n'avait pas dû acheter bien cher.

Julia était en train de le regarder s'étirer paresseusement quand le directeur du cirque la rejoignit.

— Que pensez-vous de mon nouvel acteur ?

— Il est très beau. Que fait-il ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. Il est si vieux! Mais la dompteuse réussit quand même à le faire sauter d'un tabouret à l'autre...

— J'ai vu que vous aviez toujours votre éléphant.

M. Hooper soupira.

— Oui, Kalika est encore là. Mais il n'est plus tout jeune, malheureusement.

— Il semblait très content de parader dans les rues du village.

— Il adore cela! Au fond, Kalika n'est qu'un vieux comédien...

— Et quel est votre nouveau numéro ?

M. Hooper se frotta les mains avec satisfaction.

— Vous le verrez demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Pour la bonne raison que nous ne donnerons pas de représentation ce soir.

— Quel dommage ! Pourquoi ?

— A cause de toutes les difficultés que nous a faites l'homme qui a pris la place de votre père, nous avons pris du retard pour la mise en place. ! Les gradins ne sont pas encore montés.

M. Hooper haussa les épaules.

— Bah, ce sera pour demain ! Il est encore heureux que nous ayons pu nous produire ici ! J'ai bien cru que ce ne serait pas possible.

— Et quelle est cette nouvelle attraction ?

Incapable de garder le secret plus longtemps, M. Hooper chuchota :

— Un magicien. Un magicien extraordinaire ! C'est un Grec dont j'ai fait la connaissance dans le Devon. Il venait d'arriver avec un numéro fantastique et, quand il m'a dit qu'il avait envie de voir l'Angleterre, je lui ai répondu : « Pourquoi ne pas suivre le grand cirque Hooper ? » Et voilà !

— Quel est son nom ?

— Il est si compliqué que nous l'appelons le Magicien, tout simplement.

— J'aimerais bien faire sa connaissance. Je n'ai jamais vu de Grec de ma vie !

— Il vous faudra attendre demain, mademoiselle Julia. Soyez patiente, je vous assure que vous ne le regretterez pas.

— J'étais déjà curieuse, mais cette fois je ne vais pas dormir de la nuit !

M. Hooper se mit à rire.

— Après avoir vu le magicien, vous dormirez encore moins.

— Il est donc si extraordinaire ?

— Ma foi, pour moi qui connais bien le monde du cirque, oui !

Pensive, la jeune fille murmura :

— Pourtant, il est bien difficile de renouveler les attractions d'un cirque. On retombe forcément sur du déjà vu...

— Je vous l'accorde, tout a été fait ! Si votre père était encore parmi nous, il nous parlerait du cirque à l'époque des Grecs ou des Romains... et nous serions bien obligés d'admettre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

La jeune fille se demandait pourquoi M. Hooper faisait tant de mystères au sujet de son magicien. Était-il vraiment si extraordinaire que cela ? A vrai dire, elle avait peine à le croire...

« Si c'était vraiment un artiste exceptionnel, il se produirait dans un grand cirque. Il ne ferait pas partie d'une petite troupe qui va de village en village... »

Mais elle n'allait pas communiquer ses réserves au directeur du *grand* cirque Hooper !

— Je vais attendre demain avec impatience.

— Vous ne serez pas déçue, mademoiselle Julia.

— Votre magicien fait-il partie de la parade ?

— Oui, mais il s'est habillé en clown.

Étant donné qu'il y avait au moins une demi-douzaine de clowns soigneusement grimés dans le char qui suivait l'éléphant, Julia pensa qu'elle ne pourrait jamais deviner lequel était ce fameux magicien...

— Avez-vous d'autres attractions ?

— Oui; j'ai de nouveaux chevaux et deux écuyères de plus. Remarquez, elles pourraient être meilleures... Je les oblige à s'entraîner chaque jour, mais leurs progrès ne sont pas très rapides.!

La fanfare se fit entendre plus fort. L'éléphant revenait d'un pas traînant, guidé par son cornac.

— J'ai toujours été fascinée par votre éléphant. Lorsque j'étais enfant, je serais restée des heures à le contempler !

— Nous disons toujours l'éléphant, mais en réalité, Kalika est une éléphante. Elle vient des Indes et est très douce... Les mâles sont beaucoup moins commodes !

— Je me souviens que mon père m'avait dit cela. Il m'avait également appris qu'à Ceylan et! au Siam les éléphants étaient employés depuis des siècles pour traîner de lourdes charges.

— C'est exact.

Le visage de M. Hooper s'assombrit.

— J'espère que Kalika pourra nous accompagner encore pendant quelques années... Cela m'ennuierait beaucoup de la perdre. Sans compter que cela me coûterait une fortune d'acheter un autre éléphant !

Il s'efforça de sourire.

— Mais grâce à vous, mademoiselle Julia, j'ai pu économiser dix livres sterling ! Pour la peine, je vous réserverai le meilleur siège au premier rang.

La jeune fille sourit.

— Vous êtes très gentil.

— C'est bien le moins que je puisse faire !

— Merci beaucoup, monsieur Hooper. Vivement demain, que je puisse voir vos nouvelles attractions... et ce fameux magicien!

Le lendemain, en sortant de l'écurie, Julia entendit les enfants crier de joie, tandis que résonnaient dans l'air frais du matin les trompettes et les tambours de la fanfare. Elle esquissa un sourire.

«M. Hooper tient à ce que tout le monde sache que le cirque est là! C'est la fête au village...»

Elle mit son cheval au grand trot pour gagner les bois tout proches. Étant donné qu'elle ne rencontrait jamais d'autres cavaliers aux alentours de Little Medwell, elle jugeait inutile de porter un chapeau et laissait le vent jouer dans ses boucles blondes.

Ce matin-là, elle montait Thunderbolt, le cheval que son père avait acheté alors qu'il n'était encore qu'un poulain à peine débourré.

Sir Stephen avait un sixième sens lorsqu'il s'agissait de choisir un cheval. Cette fois encore, il ne s'était pas trompé... Thunderbolt était devenu un magnifique anglo-arabe que Julia avait dressé elle-même.

La jeune fille s'arrangeait pour sortir les chevaux à tour de rôle, si bien qu'il y avait maintenant deux jours qu'elle n'avait pas eu l'occasion de monter celui-ci. Dès qu'elle lui effleura les flancs de ses éperons, il partit comme une flèche. Comprenant qu'il avait besoin de se détendre, Julia ne chercha pas à le retenir.

Arrivé sous le couvert des bois, elle le laissa encore galoper dans les larges allées.

« Si personne ne les entretient, elles ne tarderont pas à être envahies de broussailles, pensa-t-elle avec découragement. Mais à quoi bon parler de cela à mon cousin ? Comme cela ne peut pas rapporter un *penny* de nettoyer les allées des bois, il s'en moque... »

Julia arriva dans une clairière où elle savait pouvoir trouver un chêne abattu par une tempête.

«J'aimerais voir ce que donne Thunderbolt à l'obstacle. Il n'a encore jamais sauté, mais il faut bien essayer ! »

Jugeant ce cheval trop puissant et trop rapide pour une femme, sir Stephen avait déclaré :

— Je le monterai moi-même !

Mais quand il avait vu combien sa fille s'entendait bien avec ce pur-sang plein de fougue, il le lui avait laissé.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre! Il vaut mieux que tu le gardes.

La jeune cavalière dirigea Thunderbolt droit sur le tronc d'arbre. En s'en approchant, elle s'aperçut qu'il était beaucoup plus haut qu'elle ne le pensait.

« Je ne suis pas raisonnable ! Si Thunderbolt refuse l'obstacle et si je fais une chute, je risque de rester là pendant des jours avant que l'on s'aperçoive de ma disparition et que l'on se mette à mal rechercher... »

Mais le cheval s'éleva littéralement dans les airs et plana très haut au-dessus du tronc avant de retomber de l'autre côté avec souplesse.

Julia le caressa.

— Bravo, Thunderbolt !

— Bravo, oui ! fit en écho une voix profonde.

La jeune fille se retourna et sa stupeur ne connut plus de bornes quand elle vit un cavalier se diriger à son tour vers l'obstacle.

Le grand étalon gris qu'il montait franchit le tronc avec aisance, mais il se reçut avec moins d'élégance que Thunderbolt — ce qui causa un absurde plaisir à Julia.

Le cavalier s'approcha d'elle et ôta son chapeau pour la saluer.

— Me permettez-vous de vous féliciter ? Vous avez sauté avec beaucoup de style.

— Merci. Mais ce n'est pas moi qu'il faut féliciter, c'est mon cheval ! C'était la première fois que je le mettais à l'obstacle et je dois dire qu'il n'a pas hésité une seule fraction de seconde.

— Il a été excellent.

La jeune fille prit le temps d'examiner l'inconnu. Son cœur fit alors un petit saut dans sa poitrine, tandis qu'elle se disait que jamais de sa vie elle n'avait eu l'occasion de rencontrer un homme aussi élégant.

« Ni aussi beau, ni aussi bon cavalier ! » pensa-t-elle, tandis que les battements de son cœur s'accéléraient.

Elle se souvenait des prédictions de Benson. Et si cet élégant cavalier était le monsieur riche et séduisant qui allait demander sa main ?

« Je suis folle ! se dit-elle, furieuse de laisser son esprit s'égarer ainsi. Comme si un homme du monde pouvait s'intéresser à la cousine pauvre de sir Ewen ! Une jeune fille sans le sou, sans dot et qui, de plus, a été mise à la porte de chez elle ! »

Lorsque le cavalier la salua de nouveau, elle remarqua qu'il portait, sous sa veste d'équitation, un gilet jaune dont les boutons dorés étaient ornés d'une couronne.

— J'ai moi-même hésité avant de sauter ce tronc, reprit-il en vérifiant machinalement le nœud de sa cravate en soie blanche. Mon cheval a dû sentir mon hésitation car il ne s'est pas reçu aussi bien que je l'aurais désiré.

— Il a passé l'obstacle sans le toucher, n'est-ce pas le principal ?

— Vous avez raison.

Après une pause, il ajouta :

— J'avoue que je ne m'attendais pas à ce qu'une jeune fille ose aborder un obstacle pareil.

— Ce n'était pas très sage, je l'admets. D'autant plus que Thunderbolt n'a encore jamais sauté ! Si j'avais fait une mauvaise chute, il serait rentré seul à l'écurie... et j'aurais pu rester là pendant des jours et des jours avant que l'on s'avise de ma disparition.

L'inconnu esquissa un sourire, ce qui le fit paraître encore plus jeune et encore plus séduisant.

— On vous aurait fait tout de suite rechercher, j'en suis persuadé. En effet, qui voudrait perdre une aussi ravissante cavalière ?

Julia laissa échapper un rire cristallin.

— Merci pour le compliment, monsieur. J'en reçois si peu que, lorsque l'on m'en fait un, je sais l'apprécier.

— Vous recevez peu de compliments ? fit le cavalier d'un ton badin. Mademoiselle, je n'en crois pas un mot ! A moins, bien sûr, que toutes les jeunes personnes de cette région ne soient aussi jolies que vous.

— Pour parler ainsi, j'en déduis que vous ne connaissez pas la région.

— Pas du tout.

Il prit un air faussement gêné.

— Et j'ai bien peur de m'être aventuré sans le vouloir sur une propriété privée...

— En effet.

— Vous m'en voyez navré !

— C'est sans la moindre importance pour la bonne raison qu'une partie du domaine n'est pas exploitée.

Faute d'argent, sir Stephen avait été en effet obligé de mettre certaines de ses terres en jachère.

— Il faudrait que j'engage des ouvriers agricoles pour s'en occuper, avait-il dit à sa fille. Cette année, je crains que cela ne me soit encore difficile... L'an prochain, peut-être ?

La voix du cavalier inconnu ramena Julia à l'instant présent.

— Je n'ai pas à craindre de me voir cribler de petits plombs par un garde-chasse trop zélé ? demanda-t-il en riant.

— Il n'y a pas un seul garde-chasse par ici.

Lorsque Thunderbolt, qui commençait à s'impatienter, hennit longuement, l'autre cheval l'imita.

— Nos montures ont envie de repartir, remarqua le cavalier. J'ai une idée ! Si nous faisons la course jusqu'au bout de cette allée ?

— Oh, oui ! s'exclama Julia, ravie.

Elle n'avait pas eu l'occasion de se mesurer à un autre cavalier depuis la mort de son père. Et elle savait déjà qu'il ne fallait pas compter sur sir Ewen pour faire de grandes cavalcades à travers bois !

La jeune fille le soupçonnait même d'avoir peur des chevaux...

« Pour un Clayton, quelle honte ! Mais de toute manière, j'aurais détesté me promener avec lui ! » pensa-t-elle.

— Alors nous faisons la course ? demanda l'inconnu.

— Bien sûr, répondit-elle avec enthousiasme. Mais comme je suis une femme, vous devez me laisser au moins deux longueurs d'avance.

— Certainement pas ! protesta-t-il. Vous montez à merveille et vous avez un très bon cheval. Nous nous mesurerons en égaux !

— Bien...

— Quel sera l'itinéraire ? Je vous laisse le soin de le définir.

La jeune fille désigna une large allée ombragée.

— Tout droit par ici... Puis nous poursuivrons la course à travers champs.

— Jusqu'où ? Il faut quand même fixer un but !

— Jusqu'à la première intersection des chemins.

Elle lui adressa un petit sourire — sans se douter le moins du monde qu'il s'agissait d'un sourire charmeur —, avant d'enchaîner d'un ton plein de défi :

— J'espère bien arriver la première !

— Moi aussi !

Ils se mesurèrent du regard avant d'éclater de rire ensemble.

— Bon ! Je suggère que nous prenions le départ devant le tronc, dit l'inconnu.

— Parfait.

Tout en revenant vers l'arbre tombé, Julia caressa l'encolure de Thunderbolt.

« Pourvu que je gagne... »

Sans comprendre pourquoi, elle avait l'intuition qu'il était très important pour elle de démontrer à cet inconnu de quoi elle était capable.

— Je vous laisse donner le signal du départ, dit-il galamment.

La menaçant du doigt, il ajouta :

— N'en profitez pas pour partir avant !

— Oh ! Sachez, monsieur, que je ne triche jamais ! protesta-t-elle avec indignation.

Elle leva la main et les deux chevaux s'élancèrent en même temps. Ils appréciaient la course, eux aussi — autant et peut-être même plus que les cavaliers.

Tous deux arrivèrent à l'intersection des chemins exactement en même temps, sans même la longueur d'une encolure pour les séparer.

— Nous sommes ex aequo ! s'exclama l'inconnu.

— Ma foi oui ! Honnêtement, je ne peux pas vous contredire.

Les yeux étincelants, les joues rosies, ses boucles dorées en désordre, Julia semblait pleine de vie et de vitalité. L'inconnu la

contemplant avec une telle admiration qu'elle se sentit soudain troublée.

— C'était très amusant! murmura-t-elle. Merci pour la course... Et maintenant je dois rentrer à la maison.

Il parut très déçu.

— Déjà?

— Il le faut.

— Où habitez-vous ?

Julia hésita avant de balbutier :

— A... euh, à Little Medwell.

Elle ne voulait pas que ce trop séduisant cavalier sache qui elle était ni dans quelles conditions elle vivait.

« Il doit être l'hôte d'un châtelain des environs... Je parie que l'on doit faire des gorges chaudes au sujet de la fille de sir Stephen... Quelle lamentable histoire ! Cette pauvre fille qui s'est fait jeter à la porte du château où elle est née par son cousin, le nouveau baronnet...»

Certes, Julia n'était en rien responsable de l'attitude de son cousin... et pourtant, comme elle avait honte de ce qui s'était passé !

— J'ai été heureuse de faire votre connaissance et j'ai beaucoup apprécié cette course, s'entendit-elle déclarer poliment.

— Moi aussi !

— Mais maintenant je dois rentrer: je suis déjà en retard, prétendit-elle.

Sans laisser le temps à l'inconnu de se présenter, ce qui l'aurait obligée à se nommer à son tour, elle mit son cheval au galop.

Arrivée à l'orée des bois, elle se retourna. Le cavalier était resté à l'endroit où elle l'avait laissé. Il la regardait... Quand elle agita la main, il ôta son chapeau pour la saluer.

— Adieu, fit-elle à mi-voix.

Au cours de la journée, Julia évoqua souvent le séduisant étranger que le hasard lui avait fait rencontrer dans les bois.

«Étant donné que je ne le reverrai jamais, je ferais mieux de l'oublier», se dit-elle.

Mais le visage du bel inconnu ne cessait de s'imposer à elle. Et c'était encore à lui qu'elle pensait en se préparant pour aller au cirque, en fin de journée.

Tout en revêtant une robe noire de coupe très simple, elle pensa que, si sa mère pouvait la voir, elle trouverait sa tenue très correcte.

« Comme je suis en grand deuil, je ne suis pas censée aller au cirque... Mais il ne faut pas suivre toutes les convenances à la lettre! M. Hooper serait fort déçu si je ne me montrais pas. Et je serais moi aussi bien désolée de ne pas avoir droit à une distraction aussi

innocente ! »

Un peu plus tard, en allant dans la cuisine se préparer une tasse de thé, elle se souvint qu'elle n'avait pas déjeuné.

« Ce cavalier m'a fait perdre la tête ! Il faut que je mange quelque chose sinon je vais périr d'inanition... »

Benson lui avait apporté des œufs, une demi-miche de pain et du beurre. Elle put donc se confectionner une petite omelette.

« C'est mon cousin Ewen qui a dû donner un peu de son précieux argent pour acheter tout cela... mais je ne me sens absolument pas coupable d'en profiter ! Il pressure tellement ceux qui l'entourent ! »

Sir Ewen avait déjà réduit les gages de ceux qui travaillaient pour lui. Il avait aussi refusé sèchement de se charger de l'entretien courant des cottages du village, si bien que ceux-ci allaient très vite s'abîmer. Accepterait-il de payer les pensions des vieilles personnes qui habitaient à Little Medwell ?

« Connaissant son avarice, cela m'étonnerait ! se dit la jeune fille. Que vont faire ces pauvres gens s'ils ne reçoivent plus rien ? Ils seront obligés d'aller à l'hospice avec les indigents ! Si je vendais tous les bijoux de ma mère, je pourrais les aider pendant une année ou deux... Et après ? Que deviendront-ils ? »

A mi-voix, elle ajouta :

— Et moi, que vais-je devenir ?

Dès que M. Hooper vit Julia s'approcher de l'entrée du chapiteau, il accourut.

— Tous les gradins sont pleins ! s'exclama-t-il en ôtant son chapeau haut de forme en satin rouge pour saluer la jeune fille.

Comme il devait présenter le spectacle, il avait déjà revêtu sa redingote — en satin rouge, elle aussi — de Monsieur Loyal.

— Il y a énormément de monde... dit-il avec satisfaction.

— Je crois que les gens des villages voisins sont venus aussi.

— Ils viennent toujours !

— C'est que nous n'avons pas tant de distractions à la campagne !

— Il me semble que le nombre des spectateurs est plus important encore que l'année dernière.

— Tant mieux, monsieur Hooper ! Cela prouve que la réputation de votre cirque s'étend.

— Les gens ont dû savoir que j'avais un tigre !

— Et un magicien.

Le directeur du cirque fit la grimace.

— Oui, un magicien...

— Vous semblez soudain beaucoup moins content de votre nouvelle recrue, remarqua la jeune fille.

M. Hooper haussa les épaules.

— Il ne veut jamais me dire à quel moment du spectacle il se produira, ce qui m'agace ! s'exclama-t-il avec irritation. Soit, c'est un bon artiste, mais pas un génie ! Pourquoi faut-il qu'il prenne des airs ?

Comprenant que les choses n'allaient pas pour le mieux ce soir-là entre le directeur du cirque et le magicien, Julia jugea préférable de changer de sujet.

— Comment va votre fille ?

— Venez donc la voir dans ma roulotte, mademoiselle Julia.

— Le spectacle ne devrait pas tarder à commencer et je voudrais avoir une bonne place...

— Ne vous inquiétez pas pour cela : je vous en ai réservé une d'où vous verrez la représentation mieux que tout le monde. Ne vous l'avais-je pas dit ?

— Si, je vous en remercie.

Julia alla saluer la fille de M. Hooper. Helen, qui était trapéziste, portait un collant bleu vif couvert de paillettes dorées.

— Mademoiselle Julia ! s'exclama-t-elle. Je suis si contente de vous voir !

— Moi aussi, Helen. Il me semble que vous avez encore grandi...

L'adolescente se rengorgea.

— J'aurai bientôt dix-sept ans !

Un grand sourire lui vint aux lèvres tandis qu'elle enchaînait :

— Et je me marierai l'année prochaine avec... devinez !

— Le magicien ?

M. Hooper leva les yeux au ciel.

— Pfff !

Helen éclata de rire.

— Non, certainement pas avec le magicien qui est déjà marié, mais avec Tommy, l'acrobate !

— Un brave garçon, assura M. Hooper. Un jour, quand je me sentirai trop vieux pour arpenter les routes, je laisserai à mon gendre et à ma fille le grand cirque Hooper !

Julia se dit que le *grand* cirque Hooper était pour l'instant encore bien petit...

« Mais M. Hooper est courageux et ambitieux. Si son futur gendre l'est aussi... tout est possible ! »

La représentation n'allait pas tarder à commencer et M. Hooper tint à conduire lui-même son invitée à la place d'honneur.

Lorsque Julia voulut acheter un billet à la guérite constellée de croissants de lune qui était placée à l'entrée de la tente, il poussa de hauts cris.

— Vous plaisantez, mademoiselle Julia ? Grâce à vous, j'ai pu économiser dix livres sterling, et vous voudriez payer votre place ? Certainement pas !

Après avoir fait asseoir la jeune fille, il disparut. Quelques minutes plus tard, la fanfare se mit à jouer et M. Hooper s'avança vers le milieu de la piste.

— Mesdames, mesdemoiselles et messieurs, j'ai le *grand* plaisir de vous présenter le *grand* spectacle du *grand* cirque Hooper ! déclama-t-il en roulant les «r». Tout d'abord... les clowns!

Aussitôt il en déboula quatre au milieu de la piste. Leurs maladresses et leurs plaisanteries ; firent se tordre de rire les enfants et beaucoup d'adultes.

Le spectacle se déroula comme les autres années. Aux clowns succédèrent les écuyères, | puis les trapézistes, les acrobates, les jongleurs... La dompteuse vint faire faire quelques numéros à son vieux tigre, puis l'éléphant déambula paresseusement autour de la piste, conduit par la fille de M. Hooper, qui s'était cette fois déguisée en princesse des Mille et Une Nuits.

Du bout de sa trompe, Kalika prit poliment les morceaux de pomme qu'un clown lui tendait, puis il but dans un seau et aspergea d'eau les spectateurs des derniers gradins, ce qui fit beaucoup rire ceux qui n'étaient pas mouillés.

M. Hooper revint sur la piste où l'on venait d'installer une petite tente dorée. L'entrée en était fermée par un rideau, doré lui aussi, si bien qu'il était impossible de voir s'il y avait ou non quelqu'un à l'intérieur.

— Et maintenant, mesdames, mesdemoiselles et messieurs, vous allez pouvoir assister à un spectacle de magie qu'aucun autre cirque du monde — pas même à Londres, à Paris ou à New York — n'a encore eu le privilège de présenter! Mesdames, mesdemoiselles et messieurs... voici *le Magicien* !

Un homme à la longue barbe grise apparut. Vêtu d'une redingote noire, coiffé d'un haut-de-forme tout scintillant d'étoiles, il agita une fine baguette au bout de laquelle on voyait étinceler une autre étoile.

Il était si bizarre que le silence se fit immédiatement...

— Abracadabra ! Je suis magicien, déclama-t-il avec un accent prononcé et d'une voix sépulcrale. Abracadabra! Grâce à ma baguette magique et à mes formules secrètes, j'ai le pouvoir de transformer les êtres et les choses à ma guise. Abracadabra !

Il souleva alors le rideau de la tente et l'on vit une très vieille femme assise sur un tabouret, toute recroquevillée sur elle-même. Avec ses cheveux blancs et son visage profondément ridé, elle semblait avoir au moins cent ans.

D'une voix cassée, elle récita :

*Je suis si vieille que je n'y vois plus,
Si vieille que je n'entends plus.*

*Mes mains ne cessent de trembler Et je n'arrive plus à marcher.
Autrefois je chantais,
Autrefois je dansais,
Et tous les messieurs voulaient m'épouser. Maintenant je n'ai plus que
mes yeux pour pleurer. Ma jeunesse enfuie que je rêve de retrouver.*

Le magicien leva sa baguette.

— Votre rêve va devenir réalité.

Il ferma le rideau et se mit à marmonner des incantations, vraisemblablement en grec moderne — une langue inconnue de tous les spectateurs, à part Julia, qui avait étudié le grec ancien. Mais la jeune fille avait beau tendre l'oreille, elle ne parvint pas à comprendre un seul mot de ce qu'il disait.

« Il parle trop vite, aussi ! » pensa-t-elle.

Soudain, comme balayées par un grand souffle, toutes les lumières se mirent à vaciller avant de se rallumer. Le magicien tira le rideau et une exclamation de stupeur monta sous le chapiteau quand on vit, à la place de la vieille femme qui se tenait là cinq minutes auparavant, une ravissante jeune fille en robe du soir.

La tente était trop petite pour que deux personnes aient pu y prendre place.

« Et même si la jeune fille s'était déguisée en vieille femme, où seraient les hardes de cette dernière ? » se demanda Julia, qui était aussi intriguée que les autres.

Le magicien tendit la main à la jeune fille qui sortit gracieusement de la tente et se mit à chanter un air populaire d'une très jolie voix. Puis l'orchestre attaqua une valse et elle se mit à tourner autour de la piste. Elle dansait à merveille et, comme sa robe était fendue sur le côté, cela lui permettait de faire des pirouettes et de lancer ses jambes très haut au-dessus de sa tête.

Un tonnerre d'applaudissements retentit. Puis il y eut un son de cloche et, comme un automate, la jeune fille regagna la tente. Le magicien prononça à mi-voix quelques mots incompréhensibles, puis il agita sa baguette, referma le rideau et s'inclina, tandis que les applaudissements se faisaient de nouveau entendre.

Le magicien sortit et l'on emporta la tente, sans que les spectateurs puissent savoir si celle qui se trouvait à l'intérieur était toujours jeune, ou bien si elle était redevenue vieille.

Le spectacle se termina par une parade à laquelle participaient tous les artistes ainsi que les animaux — sauf le tigre qui avait dû retourner dans sa cage.

Puis, peu à peu, visiblement à regret, les spectateurs sortirent.

M. Hooper rejoignit Julia.

— Alors ? demanda-t-il seulement.

— Je ne peux que vous féliciter.
— Cela vous a plu ?
— Les numéros étaient tous excellents, monsieur Hooper! Comme d'habitude, d'ailleurs...
— Merci, mademoiselle Julia.
— Quant à votre magicien, je l'ai trouvé absolument extraordinaire !

M. Hooper se frotta les mains d'un air triomphant.
— Je savais bien que vous alliez être impressionnée !
— Oh, je l'ai été ! Où donc avez-vous découvert ce magicien ?
— Dans le Devon. Ne vous l'ai-je pas déjà dit?
— En effet. Étant donné son talent, il aurait pu s'adresser à l'un des plus grands cirques !

Le visage de M. Hooper se rembrunit.
— Il venait d'arriver de Grèce et ignorait qu'il pourrait gagner beaucoup plus d'argent en travaillant ailleurs. Lorsqu'il le comprendra, je crains qu'il ne reste pas longtemps avec nous...
— Est-ce lui qui a monté son numéro ?
— Oui. Il m'a dit l'avoir expérimenté à Athènes.
— Je suppose que si je vous demandais comment ce tour est réalisé vous refuseriez de me le dire...

— Mademoiselle Julia, un artiste ne dévoile jamais ses secrets !
Julia sourit.
— Un magicien encore moins, je suppose?
— Encore moins... Et j'ai l'impression que les Grecs sont encore plus mystérieux que les autres !
— Eh bien, il ne me reste plus qu'à vous dire bonsoir, monsieur Hooper.

— J'espère que vous reviendrez nous voir, mademoiselle Julia. Cela ferait plaisir à Helen qui aimerait vous présenter son fiancé.
— Je reviendrai, promet la jeune fille.
— Merci encore d'avoir plaidé notre cause auprès du nouveau baronnet, ce qui nous a permis de donner cette représentation.
— Je vous en prie ! N'importe qui en aurait fait autant à ma place... Les habitants de Little Medwell auraient été tellement désolés de manquer un aussi bon spectacle !

Tout en regagnant à pied la petite maison des douairières, Julia pensa au cavalier inconnu avec lequel elle avait fait la course.
« Je me demande qui il est... et si je le rencontrerai de nouveau dans les bois. »

Elle aurait beaucoup aimé le revoir... Cependant, d'un autre côté, elle se doutait bien qu'il avait dû se renseigner sur son compte.
« C'est très humiliant de ne plus être que la cousine pauvre qu'on a mise à la porte... Oh, pourquoi a-t-il fallu que ce soit sir Ewen qui

hérite de tout ce que possédait mon père ? Il faudrait que ce magicien grec aille au château et, d'un coup de baguette magique, le fasse disparaître pour le remplacer par un homme sympathique et généreux... »

Au cours des deux ou trois jours qui suivirent, Julia fut tellement occupée qu'elle n'eut pas le temps de se rendre au village.

« Je dois être prudente. Si mon cousin estimait que je néglige mes obligations, il se mettrait en colère. Et ce n'est pas le moment de le fâcher... »

Il est déjà furieux parce que le cirque a eu un énorme succès et que M. Hooper a gagné beaucoup d'argent... sans verser le moindre loyer. L'an prochain, il est probable qu'il trouvera le moyen de lui interdire de planter son chapiteau. »

La jeune fille s'occupait tous les jours des chevaux ainsi que du jardin.

Un soir, Benson était venu lui apprendre que sir Ewen avait décidé qu'il ne paierait plus Grant sous prétexte qu'il était devenu trop âgé.

— C'est terrible, mademoiselle Julia ! Que va-t-il devenir ? Sir Ewen a même parlé de l'expulser de son cottage.

— Un cottage où il vit depuis toujours avec sa femme ! Ce n'est pas possible !

— Hélas !

— Je hais cet homme !

— Moi aussi, fit le majordome d'un ton bien senti.

— Oh, Benson, pourquoi est-ce un individu pareil qui est venu remplacer mon père au château ? Dieu nous aurait donc oubliés ?

— C'est ce je me demande, mademoiselle Julia. Sir Stephen était le meilleur des hommes — un saint ! —, tandis que sir Ewen est juste le contraire. Un... un vrai démon !

Après la visite du majordome, Julia alla se mettre au lit.

— Ce qui se passe au château est terrible, père ! murmura-t-elle. Et je crains que les choses n'empirent encore. Que pouvons-nous faire ? Aidez-nous, je vous en prie... Aidez-moi ! Car je crains qu'une fois la petite maison des douairières remise en état par les bons soins de M. Clow mon cousin ne décide de la louer. Où irais-je alors ? i

Hélas, nul ne lui répondit.

La jeune fille ne tarda pas à s'endormir. Elle rêva que ses parents étaient près d'elle. Et qu'ils riaient à gorge déployée comme des gens qui viennent de faire une bonne farce.

Espérant secrètement rencontrer une seconde fois le bel inconnu dans les bois, Julia y fit de plus longues promenades à cheval. Mais elle ne vit; qu'un chat sauvage, deux renards, quelques biches et des lapins...

«Je ne le reverrai jamais », se dit-elle, très déçue. Elle soupira.

«N'était-ce pas à prévoir?»

Le cirque Hooper, après avoir donné deux représentations supplémentaires, s'apprêtait à plier bagage.

«J'irai faire mes adieux aux membres de la troupe ce soir», se promit la jeune fille en dessellant son cheval.

Elle lui apportait un seau d'eau quand, à sa grande surprise, M. Hooper entra dans la cour des écuries.

— Ah, vous êtes là, mademoiselle Julia ! Je me disais que j'avais une chance de vous trouver avec les chevaux, puisque vous n'étiez pas chez vous.

— Vous me cherchiez? J'étais justement en train de me dire que j'irais vous dire au revoir en fin d'après-midi.

M. Hooper paraissait très agité.

— Mademoiselle Julia, je me trouve dans une situation bien difficile ! Si quelqu'un peut m'aider, c'est bien vous ! Je ne vois personne d'autre...

La jeune fille ferma le box de Thunderbolt avant de se tourner vers le directeur du cirque.

— Que se passe-t-il donc? Mon cousin aurait-il trouvé le moyen de vous causer de nouveaux ennuis?

— Non, grâce au ciel, mademoiselle Julia. Depuis que je suis allé trouver sir Ewen au château et que vous avez eu ensuite la gentillesse d'arranger les choses, je n'ai pas eu l'occasion de le revoir. Il n'a assisté à aucune de nos représentations...

— Ce qui ne m'étonne pas ! s'exclama la jeune fille.

Tout en se dirigeant vers l'allée qui conduisait à la petite maison des douairières, elle demanda :

— Alors? Qu'y a-t-il donc?

— Vous êtes la seule à pouvoir me sauver! dit M. Hooper en lui emboitant le pas.

— Est-ce donc si grave ?

— Et comment! C'est bien simple, mademoiselle Julia: si vous ne trouvez pas le moyen de m'aider, je vais perdre trente livres sterling !

— Trente livres ? Quelle grosse somme !

— N'est-ce pas ?

— Expliquez-moi pourquoi vous avez besoin de moi pour gagner cet argent.

— Figurez-vous, mademoiselle Julia, que j'ai reçu hier soir la visite d'un majordome. «Mon maître a entendu raconter que vous présentiez un spectacle de magie spectaculaire», m'a-t-il dit. «En effet, lui ai-je répondu. Je connais bien le monde du cirque et je peux vous assurer que c'est la première fois que je vois un tour de magie de ce genre ! »

Julia hocha la tête.

— Je comprends que tout le monde en parle dans la région ! Qui a jamais vu une vieille femme devenir une ravissante jeune fille en un tournemain?

— Ce monsieur m'a demandé si j'avais terminé de donner des représentations à Little Medwell, et sur ma réponse affirmative, il a déclaré: «Dans ce cas, milord est prêt à engager votre magicien pour ce soir. Il aura quelques amis à dîner et aimerait les distraire. Ce tour leur plaira d'autant plus que la jeune artiste est très jolie! Si votre magicien accepte de se produire chez mon maître, il vous donnera trente livres. »

— Il s'agit d'une offre très généreuse !

— Pensez!

— La femme du magicien est fort jolie, c'est la vérité. Et comme elle danse bien !

— C'est justement là le problème !

— Comment cela ?

— Il n'est plus question pour elle de danser en ce moment. Ah, quelle déveine !

— Comment cela ?

— Je n'ai vraiment pas de chance ! se lamenta M. Hooper. C'est toujours à moi que cela arrive... J'ai dû naître sous une mauvaise étoile !

— Mais que s'est-il passé?

— Olympe, la jolie danseuse grecque, s'est tordu le pied ! Elle s'est fait très mal et sa jambe a triplé de volume...

— La pauvre !

— On a fait venir un médecin qui a dit qu'il n'y avait rien à faire, sinon lui appliquer des compresses froides.

— S'il s'agit seulement d'une entorse, ce n'est pas trop grave.

— Mais c'est très grave, mademoiselle Julia! Olympe doit rester allongée pendant au moins une semaine. Interdiction de poser le pied

par terre — et encore plus de danser, vous pensez bien!

— Le magicien ne pourra donc pas aller présenter son spectacle ce soir? Et vous perdrez trente livres?

— N'est-ce pas terrible, mademoiselle Julia? Je dirais même plus : c'est dramatique !

— Avoir la possibilité de gagner trente livres et devoir y renoncer, quel dommage, en effet !

— Si je suis venu vous trouver, mademoiselle Julia, c'est parce que j'ai pensé que vous connaîtriez peut-être quelqu'un susceptible de prendre la place d'Olympe.

La jeune fille se mit à réfléchir.

— Il faudrait une personne avenante, capable non seulement de danser, mais aussi de chanter !

— Oh, nous pourrions éventuellement raccourcir son numéro ! Il doit bien y avoir une jolie fille à Little Medwell à qui cela ferait plaisir de gagner quelques *shillings* !

« Quelques *shillings* pour la danseuse, quelques autres pour le magicien... et la plus grosse partie des trente livres pour M. Hooper, je suppose! » pensa Julia avec une pointe de cynisme.

Ils atteignirent la petite maison des douairières, La jeune fille, qui avait laissé une bouilloire sur le côté de la cuisinière, vérifia si l'eau était assez chaude.

— Je vais faire un peu de café. Puis-je vous en offrir une tasse, monsieur Hooper ?

— Avec plaisir, mademoiselle.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Pendant que Julia prenait la boîte de café que Benson lui avait apportée, le directeur du cirque s'assit sur l'une des chaises bancales de la cuisine,

— A vrai dire, je ne vois pas de solution, murmura-t-il en baissant la tête. Trouver une jolie fille assez intelligente pour comprendre le tour en dix minutes et l'exécuter sans trop d'erreurs..! ce serait un miracle ! Et quand je pense que je n'ai pas dormi de la nuit en me demandant comment j'allais employer tout cet argent qui allait me tomber du ciel !

— Trente livres... C'est beaucoup pour un seul tour de magie! Qui vous a proposé une somme pareille? Le majordome vous a-t-il donné le nom de son maître ?

— C'est un certain lord Kenwick. Il habite à une dizaine de kilomètres d'ici. Le connaîtriez-vous, par hasard ?

— Son père était un ami du mien et j'ai eu l'occasion de le rencontrer autrefois à une ou deux reprises. Il est mort il y a déjà longtemps et le monsieur dont vous avez vu le majordome doit être son fils. Mais je n'ai jamais eu l'occasion de le voir...

Elle fronça les sourcils en tentant de se souvenir de ce qu'elle avait entendu son père dire au sujet de l'actuel lord Kenwick.

— Il songe surtout à s'amuser, comme beaucoup de jeunes gens !

Les Kenwick, qui étaient très riches, possédaient un superbe château à deux ou trois lieues de Little Medwell. Julia en avait aperçu les tourelles de loin mais n'y avait jamais été invitée.

Tout en versant l'eau dans la vieille cafetière en étain qu'elle avait trouvée au fond d'un placard, la jeune fille réfléchissait.

— J'ai beau chercher, dit-elle enfin, je ne vois pas qui, à Little Medwell, pourrait remplacer la femme du magicien le temps d'une soirée.

M. Hooper soupira.

— C'était bien ce que je craignais ! Cela me désole de perdre autant d'argent !

— Ne voyez pas tout en noir, monsieur Hooper ! Vous n'avez pas été obligé de payer un loyer à mon cousin... et les gradins ont été noirs de inonde à chacune des représentations que vous avez données au village.

— Il faut en louer des places à deux ou trois *pence* pour faire une livre ! Et j'ai beaucoup de frais... Je vais bientôt devoir racheter des harnachements neufs pour les chevaux et de nouvelles tenues pour les écuyères. Il y a toujours de nouvelles dépenses !

Le directeur du cirque regarda la jeune fille avec espoir.

— Il doit bien y avoir quelqu'un au village !

— J'ai beau chercher... répéta Julia.

— Le principal, c'est qu'elle soit jolie. Tenez. Aussi jolie que vous, mademoiselle Julia !

— Merci ! fit la jeune fille en souriant.

Son visage s'illumina.

— J'ai une idée !

— Vraiment ?

— Et si je remplaçais Olympe ?

— Vous, mademoiselle Julia ? demanda M. Hooper avec stupeur.

— Puisque la représentation doit avoir lieu au château de Kenwick, pourquoi pas ? Personne ne risque de me reconnaître là-bas !

M. Hooper joignit les mains.

— Vous feriez cela ?

— Pour vous, oui. Ayant moi-même beaucoup de soucis d'argent, je peux comprendre que vous soyez désolé à la perspective de perdre une somme pareille.

— Désolé ? Le mot est faible, mademoiselle Julia !

— Je vous préviens : je n'arriverai jamais à danser comme Olympe, mais je danserai... d'une autre manière. Et je peux chanter !

« Probablement mieux », ajouta-t-elle intérieurement.

— Vous feriez cela? demanda M. Hooper qui n'osait encore croire à sa chance. Vous feriez vraiment cela pour moi ? Mademoiselle Julia, je ne sais comment vous remercier...

Il joignit les mains.

— Quand vous apparaîtrez devant les spectateurs, après avoir jeté la perruque et le masque, vous serez cent fois plus jolie qu'Olympe !

La jeune fille se sentit soudain effrayée par la tache qui l'attendait.

— Je crains d'avoir parlé sans réfléchir. Il faut que vous sachiez, monsieur Hooper, que je n'ai jamais dansé ni chanté que devant mon père... Peut-être aurai-je l'air ridicule en tentant de me faire passer pour une véritable artiste !

— Vous ne pourrez jamais avoir l'air ridicule, mademoiselle Julia. Écoutez, voilà ce que nous allons faire ! Nous aurons une répétition cet après-midi. Le magicien vous expliquera comment vous habiller en vieille femme, et comment, ensuite, vous transformer en jeune fille resplendissante !

Julia était de plus en plus anxieuse.

— J'ai peur de m'être engagée dans une tâche qui me dépasse...

— Vous serez parfaite, mademoiselle Julia !

— Si je commets des erreurs, vous ne me le pardonnerez jamais...

— N'ayez crainte ! Le magicien vous montrera ce qu'il faut faire. C'est d'une simplicité étonnante, vous verrez ! Et pourquoi ne viendriez-vous pas maintenant avec moi à Little Medwell ?

— Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner. Le matin, après avoir sorti les chevaux, je meurs de faim !

— Ma fille vous servira tout ce que vous voulez, mademoiselle Julia.

— Je devrais peut-être prendre l'une de mes robes du soir avec moi ?

— Ce serait une bonne idée, car vous êtes plus mince qu'Olympe. On pourrait en mettre deux comme vous dans la robe qu'elle porte pour exécuter son numéro !

M. Hooper but d'un trait la tasse de café que la jeune fille avait posée devant lui et se leva.

— Allons au village, mademoiselle Julia. Il y a mille choses à mettre au point pour la représentation de ce soir.

Un peu plus tard, en accompagnant M. Hooper vers le village, une robe du soir sous le bras, Julia se dit qu'elle avait perdu la tête...

« Il faut que je sois devenue folle pour avoir proposé de remplacer un artiste de cirque ! »

A voix haute, elle déclara :

— Votre fille aurait peut-être pu...

Comprenant ce qui allait suivre, M. Hooper l'interrompit d'un ton péremptoire :

— Malheureusement, ma fille n'est pas assez jolie !

Les employés étaient déjà en train de démonter les gradins lorsque Julia arriva à l'endroit où, la veille encore, s'élevait le chapiteau du *grand* cirque Hooper.

— Allons tout de suite voir le magicien ! dit le directeur du cirque.

Il entraîna Julia vers l'une de ces roulottes peintes en couleurs vives qui faisaient partie de la caravane. Après avoir frappé à la porte, il entra. Discrètement, la jeune fille attendit en bas des marches.

Quelques instants plus tard, M. Hooper réapparut, accompagné par le magicien. Ce dernier était un homme d'une quarantaine d'années, au visage ouvert. Sans sa longue barbe grise, son chapeau haut de forme et sa redingote, il avait l'air d'un homme tout à fait normal — pour ne pas dire banal.

« Personne ne le prendrait pour un magicien ! » pensa la jeune fille avec étonnement.

Il lui serra la main.

— Bonjour, mademoiselle. M. Hooper me dit que vous acceptez de remplacer Olympe ce soir, dit-il dans un anglais assez laborieux.

— Si j'y arrive ! Il faudra que vous me fassiez répéter le spectacle et vous jugerez à ce moment-là si je peux prendre la place de votre femme.

— Ce n'est pas très compliqué, vous savez ! Olympe...

— Comment va-t-elle ?

— Sa cheville est toujours très enflée et il est évident qu'elle ne pourra pas danser avant quelques jours... Nous vous sommes extrêmement reconnaissants de bien vouloir prendre sa place.

D'un air songeur, il examina la jeune fille des pieds à la tête.

— Je pense que cela devrait être assez aisé... M. Hooper me dit que vous savez chanter et danser.

— Oui, mais je ne me suis jamais produite sur scène !

— Il paraît que vous habitez le grand château, là-bas ?

— En effet, répondit Julia, jugeant inutile de lui expliquer qu'elle ne vivait plus au château.

Le magicien fronça les sourcils.

— Cela me paraît bien bizarre... Qui a jamais entendu parler d'une demoiselle de bonne famille faisant du cirque ?

Julia haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? J'aime beaucoup le monde du spectacle ! De plus, je connais M. Hooper depuis longtemps et je serais ravie de lui rendre service — si du moins j'en suis capable.

— Nous pouvons toujours faire un essai...

Il paraissait si peu convaincu que M. Hooper jugea utile d'insister.

— Vous avez tout le temps nécessaire pour répéter. Et nous pourrions donner une petite représentation pour les enfants qui

tournent autour des baraques! Cela permettrait à Mlle Julia de s'habituer à jouer devant des spectateurs.

Le magicien haussa les sourcils.

— Vous voulez donner une représentation, Hooper?

— Simplement une répétition de votre numéro. Les enfants seraient ravis...

—Sûrement! Mais je préfère que nous répétions d'abord sans spectateurs, déclara le magicien.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Si vous voulez bien me suivre, mademoiselle...

Elle l'accompagna dans l'une des roulottes où l'on rangeait des costumes.

— Voici le masque et la perruque de la vieille femme...

Le masque, réalisé en caoutchouc très fin, était saisissant de vérité. Après l'avoir appliqué sur son visage, Julia contempla son reflet dans un miroir et laissa échapper un cri de stupeur.

Mais lorsque le magicien posa la perruque blanche sur ses cheveux blonds, l'illusion fut complète: elle était devenue une très vieille femme... !

— Incroyable... murmura-t-elle en se voûtant, comme accablée par le poids des années.

Le magicien hocha la tête.

— Très bien ! La première partie du spectacle ne vous donnera aucune peine...

Sans autre préambule, il enchaîna :

— Aimeriez-vous venir en tournée avec nous ? Le temps que ma femme se remette...

— Premièrement, vous ne m'avez pas vue danser, rétorqua la jeune fille avec logique. Deuxièmement, j'ai beaucoup à faire au château. Je dois m'occuper des chevaux, des jardins...

Elle n'ajouta pas que si elle s'absentait — ne serait-ce que pour une semaine ou deux —, elle risquait de se retrouver sans toit à son retour.

— Dommage! fit le magicien. Il ne me reste plus qu'à espérer découvrir une jeune personne aussi jolie que vous.

— Ne me faites pas trop de compliments avant de m'avoir vue répéter devant les enfants !

Elle ôta le masque et fronça les sourcils.

— Pourvu qu'il n'y ait que des enfants et pas d'adultes! Cela m'ennuierait d'être reconnue...

Si son cousin apprenait qu'elle se produisait dans un cirque, il serait furieux et l'accuserait de déshonorer le nom des Clayton.

«J'ai tort de m'inquiéter... Sir Ewen se moque bien de l'honneur des Clayton! Rien d'autre ne l'intéresse en dehors de l'argent. S'il savait que M. Hooper va recevoir trente livres pour ce spectacle chez

lord Kenwick, il lui réclamerait ma part — qu'il garderait pour lui, bien évidemment ! »

Tout haut, elle répéta :

— Oui, cela m'ennuierait beaucoup d'être reconnue.

— Cela ne risquera pas d'arriver si vous portez sous la perruque blanche une autre perruque - brune ou rousse. Je vous maquillerai les yeux et je vous assure que vous serez méconnaissable!

Joignant le geste à la parole, il la coiffa d'une perruque rousse.

— Voyez!

Julia jeta un coup d'œil à la glace et n'en crut pas ses yeux.

— Il suffit donc de changer de couleur de cheveux pour ne plus être la même ?

— Ma foi... Cependant vous aurez intérêt à ôter la perruque blanche avec précaution pour ne pas enlever la rousse du même coup.

— Je m'en doute! Mais c'est seulement pendant la répétition devant les enfants que je dois faire preuve de prudence. Je ne voudrais pas que tout le monde jase au village... En revanche, comme personne ne risque de me reconnaître au château de Kenwick, je n'aurai pas besoin de mettre la perruque rousse.

— Cela vaudra mieux. Vous êtes cent fois plus jolie en blonde qu'en rousse.

Le magicien expliqua à la jeune fille comment draper autour d'elle le châle noir et la jupe de la vieille femme.

— Dès que je fermerai le rideau de la tente, vous glisserez votre déguisement sous le tabouret. Il faudra aller très vite, car de la rapidité de l'action dépend le succès du tour.

— Très bien. Pouvez-vous me donner le texte du petit poème que je dois réciter?

— Vous n'aurez jamais le temps de l'apprendre par cœur !

Julia le regarda avec étonnement.

— Bien sûr que si : il est si court !

Le magicien alla chercher un papier jauni plié en quatre.

— Vous n'êtes pas obligée de retenir tout cela. Vous pouvez seulement dire d'une voix chevrotante que vous êtes très vieille et que vous aimeriez retrouver votre jeunesse.

La jeune fille lut deux ou trois fois les quelques lignes écrites en grosse ronde. Puis elle ferma les yeux et commença à réciter.

Je suis si vieille que je n'y vois plus,

Si vieille que je n'entends plus.

Mes mains ne cessent de trembler Et je n'arrive plus à marcher...

Sans faire une seule erreur, elle arriva à la fin du poème. Le magicien battit des mains.

— Bravo ! Vous avez une mémoire extraordinaire !

— Ce n'était pas bien difficile.

— Dites-moi la chanson que vous aimeriez chanter et l'air sur lequel vous souhaiteriez danser, je demanderai au pianiste s'il le connaît.

Lorsque Julia proposa une chanson à la mode et une valse entraînante, le magicien approuva son choix sans réserve.

— Parfait! conclut-il. Et maintenant que tout est arrangé, il ne nous reste plus qu'à offrir un petit spectacle aux enfants.

— Sans avoir répété avant? demanda Julia, soudain inquiète.

— Je crois que c'est inutile, vous êtes naturellement douée et cela vous stimulera d'avoir des spectateurs. Attendez ici pendant que je vais tout préparer sur un terre-plein herbeux. Quand ils comprendront qu'ils vont avoir droit à un numéro de cirque gratuit, les enfants vont aussitôt faire cercle...

Julia, déguisée en très vieille dame, s'installa dans la petite tente dorée qui était fixée sur un socle en bois. Deux hommes la transportèrent au centre d'un cercle délimité par des cordes derrière lesquelles s'étaient agglutinés plusieurs dizaines d'enfants.

Le musicien s'assit devant le vieux piano droit que l'on avait traîné à côté de la tente et plaqua quelques accords lugubres.

Le magicien, qui avait pris le temps de revêtir sa redingote et de fixer sa barbe postiche, apparut en agitant sa baguette magique.

— Abracadabra ! Grâce à ma baguette magique et à mes formules secrètes, j'ai le pouvoir de transformer les êtres et les choses à ma guise. Abracadabra !

Il souleva le rideau de la tente et Julia, toute recroquevillée sur elle-même, se mit à réciter le petit poème d'une voix cassée.

Je suis si vieille que je n'y vois plus,

Si vieille que je n'entends plus.

Mes mains ne cessent de trembler Et je n'arrive plus à marcher.

Autrefois je chantais,

Autrefois je dansais,

Et tous les messieurs voulaient m'épouser. Maintenant je n'ai plus que mes yeux pour pleurer. Ma jeunesse enfuie que je rêve de retrouver.

Le magicien leva sa baguette.

— Votre rêve va devenir réalité.

Là-dessus, il ferma le rideau et se mit à déclamer des formules incantatoires en grec moderne. Pendant ce temps, Julia s'empressait d'ôter la perruque blanche, le masque, son châle et sa jupe. Suivant les indications du magicien, elle f cacha le tout sous le tabouret qui était recouvert d'une housse en tissu doré.

— Abracadabra!

Le magicien souleva le rideau de la tente et les enfants laissèrent échapper un « oh ! » émerveillé en voyant qu'une jeune fille rousse vêtue d'une robe bleu pâle avait pris la place de la vieille femme.

Le pianiste attaqua alors un air très gai et Julia se mit à chanter. Puis elle esquissa un pas de valse, tandis que les enfants applaudissaient à qui mieux mieux.

Certes, son numéro n'avait rien à voir avec celui de la femme du magicien. Mais à sa manière, il avait énormément de charme.

La jeune fille fit une profonde révérence aux jeunes spectateurs avant de retourner dans la tente. Quelques instants plus tard, elle sentit qu'on l'emportait.

— Bravo ! s'exclama le magicien quand elle se retrouva dans la roulotte des costumes.

— Bravo ! fit M. Hooper en écho. Je n'ai pas manqué un instant de votre numéro, mademoiselle Julia. Vous avez été merveilleuse ! Et pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous demain en tournée ? Vous auriez un succès incroyable !

La jeune fille secoua la tête en souriant.

— Je ne peux pas quitter Little Medwell pour suivre un cirque, vous le savez bien, monsieur Hooper.

— Quel dommage !

— Mais au moins, je me sens beaucoup plus sûre de moi maintenant. J'espère que la représentation de ce soir se déroulera aussi aisément que celle-ci.

— Si les invités de milord ne vous applaudissent pas autant que les enfants du village, je veux bien être pendu ! Mademoiselle Julia, nous partirons pour le château à quatre heures de l'après-midi.

— Si tôt que cela ? Je croyais que le spectacle devait être donné après le dîner.

— En effet, mais il vaut mieux arriver à l'avance pour tout préparer. En attendant, vous pouvez aller vous reposer un peu chez vous. Nous passerons vous prendre là-bas à quatre heures de l'après-midi.

— Je serai prête.

Julia s'empressa de regagner la petite maison des douairières. Elle mourait de faim car M. Hooper, ne pensant qu'à la répétition, avait complètement oublié de lui offrir de quoi se restaurer comme il l'avait promis...

« Je ferais mieux de m'occuper de ma tenue de scène ! » se dit-elle.

La robe bleue qu'elle avait apportée pour répéter devant les enfants était jolie mais n'avait rien de très spécial.

« Pour apparaître devant les invités de lord Kenwick, il me faudrait

une toilette beaucoup plus élégante... Bah! Je trouverai certainement ce qu'il me faut parmi celles de ma mère ! »

Elle choisit une robe du soir blanche aux volants ornés de diamanté.

«Tout cela va si bien étinceler dans les lumières que les spectateurs ne remarqueront pas que je ne valse pas comme une danseuse de métier. »

En pliant soigneusement la robe dans un sac de voyage, où elle avait déjà mis une chemise de nuit et un négligé assorti — car le spectacle aurait lieu à une heure tardive et qu'il ne pourrait être question de rentrer pendant la nuit — elle se dit que, pour une fois, elle aurait une soirée différente des autres.

«Cela va être divertissant! Je m'ennuie tellement, toute seule ici... »

Soit, elle s'ennuyait dans la petite maison des douairières... Mais elle ne devait pas oublier que cette demeure était son seul toit. Et il était fort à craindre qu'elle ne le perde car, une fois les réparations entreprises par M. Clow terminées, son cousin pouvait très bien décider de la mettre dehors.

«S'il peut la louer un bon prix, il n'hésitera pas, c'est certain! Que deviendrai-je alors?»

Elle frémit.

— Il ne faut pas que je pense à cela, fit-elle à mi-voix. Mieux vaut vivre au jour le jour... Et aujourd'hui sera une journée faste : ne vais-je pas être la vedette d'un tour de magie ?

Elle se rendait compte qu'elle faisait quelque chose d'assez inattendu pour une jeune fille de bonne famille !

«Si cela se savait, les gens pousseraient de hauts cris. Heureusement, personne n'apprendra jamais que Julia de Clayton, la fille du défunt sir Stephen, n'a pas hésité à se produire devant des spectateurs comme... comme une vulgaire saltimbanque ! »

Dans la voiture qui les emmenait vers le château de Kenwick, M. Hooper et le magicien discutaient.

— A mon avis, vous devriez faire travailler davantage les écuyères, disait ce dernier.

— Il est certain qu'elles pourraient faire mieux !

— Et puis il faudrait trouver de nouveaux tours pour les clowns. Leurs plaisanteries un peu éculées commencent à me lasser...

— Moi aussi !

— J'ai quelques idées. Si cela vous intéresse, je vous en parlerai.

— Volontiers.

Le magicien soupira.

— Quant à mon tour de magie... Je crains que ma femme ne puisse

pas travailler avant une dizaine de jours. Il faudrait absolument lui trouver une remplaçante...

M. Hooper se tourna vers Julia avec espoir, Devinant ce qui allait suivre, elle secoua la tête en riant.

— Non, non! Ne comptez pas sur moi! Estimez-vous déjà heureux que j'aie accepté de vous aider ce soir.

Depuis la mort de son père, la jeune fille s'habillait en grand deuil. Jugeant que ce serait une erreur, pour une prétendue artiste de cirque, de se vêtir de noir, elle avait mis pour se rendre au château de Kenwick un joli ensemble en velours bleu pâle. Un petit chapeau assorti, orné de myosotis, complétait sa tenue.

Le magicien la contempla avec admiration.

— Je suis heureux qu'Olympe, ma femme, ne puisse pas vous voir en ce moment.

— Pourquoi?

— Elle serait très jalouse... Vous êtes si jolie et si élégante ! Vous avez l'air... de ce que vous êtes : une demoiselle de la bonne société.

Julia fronça les sourcils.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en prie. Personne ne doit être au courant de ce que je vais faire ce soir... Si cela se savait, les gens seraient extrêmement choqués et mon cousin, sir Ewen, se mettrait dans une terrible colère.

— N'ayez crainte, je serai discret.

— Oui, nous serons discrets, renchérit M. Hooper.

— Il faudrait que nous vous trouvions un nom de scène, dit le magicien. Imaginez que l'un des invités de lord Kenwick nous demande comment n'appelle cette jolie danseuse blonde !

Julia n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— Vous n'aurez qu'à dire que je suis Pandore.

— Pandore ?

Elle sourit.

— Oui. Si l'on soulève le couvercle de la boîte aux secrets de Pandore, Dieu seul sait ce qui va s'en échapper!

Le magicien éclata de rire.

— Très bien, va pour Pandore ! Et si quelqu'un veut connaître votre véritable nom ?

— Eh bien...

Elle réfléchit pendant quelques instants avant de déclarer d'un ton sans réplique :

— Eh bien, vous n'aurez qu'à répondre que cela ne les regarde pas !

Le magicien riait toujours.

— Vous prenez cette petite aventure comme un jeu... et je dois dire que je trouve cela très bien!

Au lieu d'emprunter la grande allée du château, le cocher passa par-derrière. Il prit l'entrée de service et arriva devant la porte des cuisines.

Le pianiste, qui s'était installé à l'avant, sauta à terre.

— J'espère que l'on va nous donner quelque chose à manger !

Julia, qui avait faim elle aussi, déclara :

— Il paraît que lord Kenwick est très riche. Cela m'étonnerait que nous soyons privés de dîner !

— Tout ce que je demande, c'est d'avoir le temps de régler les lumières, dit le magicien. Elles ont été étudiées spécialement... Dans la première partie du numéro de magie, quand vous êtes encore une vieille femme, ce sont des petits lumignons jaunâtres qui vous font paraître encore plus âgée. Dans la seconde partie, elles sont resplendissantes pour vous donner plus d'éclat. C'est très important ! Chaque détail d'un tour de magie doit être mis au point avec beaucoup de minutie, sinon...

Julia frémit.

— Ne me faites pas peur ! J'ai besoin d'avoir confiance en moi.

— Ne vous inquiétez pas, je vous donnerai un petit coup de baguette magique avant le spectacle et tout se passera bien.

Tous deux éclatèrent de rire. Puis un valet apparut et, quand il apprit qu'ils étaient, il alla chercher le majordome.

— Milord m'a prévenu de votre arrivée, dit ce dernier en les toisant avec hauteur. Je vais vous montrer la salle à manger où vous présenterez votre spectacle.

— Avant cela, j'aimerais décharger mon équipement, dit le magicien. Et puis il faudrait mettre les chevaux à l'écurie...

— Un palefrenier va s'occuper de cela.

Pendant qu'un valet emmenait le magicien voir la salle à manger, le majordome conduisit Julia et le pianiste dans un salon à l'ameublement assez, modeste situé près de l'office. La jeune fille comprit que cette pièce était destinée à recevoir les visiteurs qui n'étaient pas assez importants pour pénétrer dans les pièces d'apparat.

Le magicien les y rejoignit cinq minutes plus tard, accompagné du secrétaire de lord Kenwick.

— Au fond de la salle à manger du château se trouve une sorte de scène surélevée fermée par des rideaux en velours, expliqua-t-il. Honnêtement, je n'aurais pas pu rêver de meilleur endroit pour exécuter mon tour de magie ! Nous pourrions préparer la tente à l'avance avant d'ouvrir les rideaux — exactement comme au théâtre !

— N'oubliez pas de demander que l'on apporte un piano ! fit le musicien.

— N'ayez crainte. Il y en a déjà un...

Le majordome regarda sans aménité ceux qu'il considérait comme

de vulgaires saltimbanques.

— Je vais vous montrer où sont vos chambres, dit-il du bout des lèvres. J'en profiterai pour vous indiquer l'escalier que vous pouvez utiliser. Car il n'est pas question que vous empruntiez l'escalier d'honneur !

« Il nous méprise cordialement, pensa la jeune fille. Pour lui, nous ne sommes qu'une bande de comédiens mal dégrossis ! »

— Moi, je vais monter la tente et préparer les lumières, déclara le magicien. C'est toujours assez long...

Les chambres qui avaient été attribuées à la petite troupe se trouvaient au bout de l'aile est. Elles ne devaient pas être souvent utilisées mais étaient relativement confortables.

« Certainement pas autant que les appartements réservés aux invités de marque ! pensa Julia avec une certaine ironie. Bah ! Quand on a, comme moi, été mise à la porte d'un magnifique château pour se retrouver dans une petite maison presque en ruine, on ne fait pas la fine bouche ! »

Un valet avait déposé son sac de voyage sur une chaise. Une fois seule, elle s'empressa de suspendre la toilette blanche de sa mère dans une vieille armoire qui sentait bon la lavande. A ce moment-là, on frappa à la porte.

— Entrez !

Une femme d'un certain âge vêtue d'une robe de soie noire crissante pénétra dans la pièce.

— Bonjour, mademoiselle. Je suis Mme Shepherd, la femme de charge de milord. Vous auriez dû demander que l'on vous aide à défaire votre valise !

— Je m'en suis occupée moi-même. Mais si ce n'est pas trop demander, j'aimerais avoir une tasse de thé et peut-être quelque chose à manger, J'ai eu tant à faire aujourd'hui que je n'ai pas eu le temps de me restaurer.

— C'est facile. Venez donc avec moi dans mon bureau, je demanderai qu'on nous apporte du thé.

— Vous êtes très aimable. Merci.

La femme de charge était visiblement surprise qu'une personne ayant l'habitude de vivre dans une roulotte soit aussi bien élevée et aussi bien vêtue.

— Je n'aurais jamais pu imaginer qu'une saltim... euh, je veux dire une artiste se produisant dans un cirque, était... euh, euh...

Mme Shepherd s'interrompit en rougissant légèrement.

— Excusez-moi, j'ai parlé sans réfléchir, ce qui ne m'arrive pas souvent. Mais votre apparence m'a étonnée.

Gentiment, Julia vint à son secours.

— Vous vous attendiez à ce que je sois en tenue d'acrobate ou

d'écuyère? demanda-t-elle en souriant.

— Ma foi... oui.

— En dehors des représentations, il n'y a aucune raison pour que les artistes ne soient pas vêtus comme tout le monde.

— Je le suppose... J'aimais beaucoup le cirque étant enfant, mais il y a bien longtemps que je ne suis pas allée sous un chapiteau !

— Aurez-vous la possibilité de voir notre spectacle ce soir?

— Oui, milord a dit que tous les domestiques pourraient y assister.

Julia sourit.

— Nous aurons donc beaucoup de spectateurs !

Après avoir mangé avec appétit l'assiette de viande froide que Mme Shepherd avait commandée à son intention à une petite femme de chambre très stylée, Julia regagna sa chambre et se reposa pendant une heure ou deux. Un peu plus tard, tout en faisant sa toilette à l'aide de l'eau froide contenue dans une cruche en faïence, elle esquissa un sourire ironique.

«Évidemment, on ne monte pas d'eau chaude — et encore moins de bain ! — aux saltimbanques d'un cirque ! »

Elle était prête quand le magicien vint la chercher. De son côté, il s'était préparé et portait maintenant sa redingote et sa barbe grise. Il contempla avec émerveillement la robe en soie blanche toute scintillante de diamanté que venait de revêtir la jeune fille.

— Vous êtes très belle! déclara-t-il avec une totale sincérité.

— Merci.

—Les invités de lord Kenwick en sont au dessert et on ne devrait pas tarder à nous demander de commencer le spectacle. Le pianiste est déjà en place...

— Eh bien, allons-y !

Tout en descendant un escalier de service, le magicien donna quelques instructions à Julia.

— Cette fois, comme vous ne porterez pas d'autre perruque sous votre perruque blanche, vous pourrez l'ôter en un éclair, ainsi que le masque. Plus la transformation est rapide, plus elle est frappante...

— Je m'en doute !

— Maintenant... chut! Plus un mot!

Ils venaient d'arriver sur l'espèce de scène qui s'élevait au fond de la salle à manger d'honneur du château. Un peu inquiète, la jeune fille contempla la petite tente dorée autour de laquelle le magicien avait habilement disposé de nombreuses lumières.

«Seigneur! Mais dans quelle folle entreprise me suis-je lancée?» se demanda-t-elle, en proie à une soudaine anxiété.

Derrière les lourds rideaux en velours bleu nuit soigneusement tirés, on entendait un brouhaha ponctué d'exclamations et de rires.

Julia alla jeter un coup d'œil discret entre les interstices et vit qu'il y avait au moins une vingtaine de convives autour de la longue table

en acajou.

«Tous des messieurs ! »

Les domestiques, auxquels leur maître avait donné l'autorisation d'assister au spectacle, étaient en train de se rassembler silencieusement au bout de la pièce.

Les invités de lord Kenwick avaient terminé leur dessert et en étaient maintenant au porto ou au cognac. La plupart avaient allumé de gros cigares, si bien qu'un épais nuage de fumée s'élevait autour de la table et que l'on n'y voyait pas grand-chose.

Julia regrettait de ne pas avoir demandé à la femme de charge le nom de toutes les personnes qui se trouvaient là ce soir.

« Ce serait terrible si l'un de ces messieurs était déjà venu à Clayton et me reconnaissait! Pas sous mon masque de vieille femme, naturellement ! Mais dès que je me mettrai à danser et à chanter... »

Elle tenta de se rassurer en se disant que, puisque lord Kenwick passait la plus grande partie de son temps à Londres, ses hôtes devaient tous être des Londoniens.

Le magicien la rejoignit sur la pointe des pieds.

— Mademoiselle Julia ? Il faut vous préparer...

Docile, la jeune fille alla s'asseoir sous la petite tente dorée. Le magicien l'aida à mettre le masque, la perruque blanche, le châle et la jupe noire qu'elle devait seulement se contenter de draper devant elle.

A ce moment-là, un valet arriva sur la scène en passant par-derrière.

— Milord me charge de vous dire que vous pouvez commencer, dit-il au magicien.

— Très bien.

Il fit signe au pianiste qui se mit à jouer un air assez funèbre. Puis il se tourna vers le valet.

— Ouvrez les rideaux, s'il vous plaît!

Un grand silence se fit dans la salle à manger, tandis que, sous la tente, Julia se sentait envahie par un terrible trac.

« Pourvu que je ne commette pas d'erreur ! »

Le magicien agita sa baguette.

— Abracadabra!

Le spectacle se déroula sans la moindre anicroche. Julia récita son petit poème d'une voix chevrotante, puis pendant que les lumières se mettaient à clignoter et que le magicien déclamait des formules incantatoires en grec, elle s'empressait d'ôter son déguisement de vieille femme.

Quand elle apparut dans toute sa splendeur, le pianiste attaqua une gigue et il y eut un « oh ! » d'admiration dans la salle.

Julia se mit ensuite à chanter un air populaire. Elle avait une très jolie voix et son père avait souvent dit qu'elle aurait pu rivaliser avec

des chanteuses d'opéra. Lorsqu'elle termina sa chanson, les invités de lord Kenwick et les domestiques du château applaudirent à tout rompre. Mais quand elle tournoya au rythme d'une valse, ce fut du délire...

Le magicien lui prit ensuite la main et ils s'inclinèrent tous les deux devant les spectateurs qui leur firent une véritable ovation.

A un signe du majordome, les domestiques quittèrent la salle à manger sur la pointe des pieds. Il ne restait plus qu'à fermer les rideaux... Le valet s'apprêtait à se charger de cette tâche quand lord Kenwick s'approcha de la scène.

C'était un homme d'une trentaine d'années assez séduisant, mais au visage un peu mou, déjà marqué par l'abus d'alcool.

— Bravo ! s'exclama-t-il. Et maintenant, je vous invite tous les deux à sabler le champagne avec nous.

Comme il n'avait pas jugé utile de convier le pianiste, celui-ci continua à jouer — mais en sourdine, cette fois.

Lord Kenwick prit la main de Julia et la garda plus longtemps qu'il ne convenait dans la sienne.

— Vous avez été extraordinaire ! J'ai rarement autant apprécié un spectacle... Mes amis étaient ravis. Mais permettez-moi de vous les présenter. Voici le marquis de Milburn...

La jeune fille ne fit pas attention aux autres noms que citait lord Kenwick. Tout s'était mis à tourner autour d'elle... Car le marquis de Milburn n'était autre que le séduisant cavalier avec lequel elle avait fait la course dans les bois !

— Que l'on apporte des sièges ! ordonna lord Kenwick.

Sans s'occuper du magicien, il fit asseoir la jeune fille entre lui et le marquis.

— Nous nous retrouvons donc ! déclara celui-ci très bas. Je commençais à penser que vous n'étiez qu'un songe, un produit de mon imagination...

— Oh, non, je suis bien réelle ! Dites-moi, avez-vous essayé de sauter ce fameux tronc une seconde fois ?

— Non, mais je suis retourné là-bas tous les jours, dans l'espoir de vous retrouver. Si j'avais pu deviner que vous faisiez partie de la troupe d'un cirque !

Lord Kenwick se leva, un verre à la main.

— Mes amis, nous allons boire à la santé de cette très vieille dame et du magicien qui a si bien su la transformer en jolie fille !

Tout le monde leva son verre, tandis que Julia inclinait la tête en signe de remerciement.

Lord Kenwick se rassit lourdement.

— J'ai peine à comprendre comment un aussi beau brin de fille n'ait pas trouvé mieux à faire dans la vie que de se produire dans un

cirque !

— Mais j'aime beaucoup cette existence itinérante, prétendit Julia.

— Comment vous appelez-vous, ma jolie ?

— Pandore.

Il s'esclaffa.

— Pandore! Ah, ah, ah! Je parie qu'il s'agit d'un nom de scène.

Quel est votre véritable nom ?

— Pandore.

Lord Kenwick se remit à rire et, au grand soulagement de la jeune fille, n'insista pas. Jugeant cependant plus sage de changer de sujet de conversation, Julia déclara :

— J'ai appris que vous aviez eu un *steeple-chase* cet après-midi. Qui l'a gagné ?

— Une jolie fille qui s'intéresse aux chevaux!

— Mais oui! Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce fait?

Lord Kenwick haussa les épaules.

— Les jeunes personnes préfèrent en général les toilettes ou les bijoux...

— J'aime les chevaux et je suis sûre que vous en avez de très beaux.

— Ma foi, c'est la vérité. Malheureusement le cheval que je montais cet après-midi a été battu par celui de mon ami Charles de Milburn !

Julia n'en fut pas autrement étonnée, mais elle se garda bien de faire le moindre commentaire.

Lorsque lord Kenwick se tourna vers son voisin de gauche, qui venait de lui poser une question, le marquis en profita pour se pencher vers Julia.

— Thunderbolt ferait-il aussi partie de votre spectacle ?

Julia ne put s'empêcher de rire.

— Oh, non ! Thunderbolt n'a rien d'un cheval de cirque !

— Je dois dire qu'il n'en avait pas l'air!

Le marquis baissa la voix.

— Depuis que je vous ai vue, savez-vous que je n'ai cessé de penser à vous ?

« Moi aussi ! » eut envie de répondre la jeune fille.

Mais elle demeura silencieuse — se contentant de rougir.

— Vous hantiez mes jours et mes nuits... poursuivit le marquis.

« Vous aussi ! »

Il était encore plus beau que dans ses souvenirs et son élégant habit du soir lui allait peut-être encore mieux que sa tenue d'équitation...

Soudain, lord Kenwick se mit debout.

— Mademoiselle Pandore, je vais vous emmener au salon.

J'aimerais que vous chantiez encore pour mes hôtes et pour moi-même...

Voyant la jeune fille hésiter, il ajouta :

— Si vous acceptez, je doublerai la somme que j'ai promis de remettre au directeur de votre cirque !

Julia retint sa respiration. Il lui suffisait donc d'interpréter une ou deux chansons de plus pour que M. Hooper gagne soixante livres sterling?

« Je ne peux pas refuser cela ! »

Elle se leva gracieusement et posa la main sur le bras que lui offrait lord Kenwick.

— Mes amis, déclara ce dernier, vous pourrez dire que je vous ai offert une soirée autrement plus divertissante que tout ce que l'on peut trouver à Londres !

Pendant que tout le monde applaudissait, Julia accompagna lord Kenwick au salon. Elle remarqua qu'il marchait d'un pas mal assuré.

« Il a dû un peu trop boire... » se dit-elle.

A vrai dire, il n'était pas le seul à tituber ! La plupart de ses amis avaient du mal à tenir debout. Ce qui n'était pas le cas du marquis de Milburn ! Ce dernier faisait partie des rares invités à ne pas avoir abusé d'alcool.

Le musicien, comprenant que la soirée allait se prolonger et sachant que si le cachet promis à M. Hooper serait doublé le sien le serait aussi, s'empessa de courir jusqu'au salon.

Dès que tous les invités de lord Kenwick se trouvèrent rassemblés, le majordome et trois valets arrivèrent avec des plateaux chargés de boissons.

Le pianiste s'installa devant le grand piano à queue et, avec un visible plaisir, fit courir ses doigts sur les touches d'ivoire et d'ébène.

Julia réussit à dégager sa main de la main moite de lord Kenwick et alla rejoindre le pianiste.

— Avez-vous une idée ? lui demanda-t-elle à mi-voix. Que pourrais-je chanter ?

Le musicien n'hésita pas une seconde.

— Quelque chose de gai. Ils ont tous trop bu et ce n'est pas le moment d'interpréter des lieder de Schubert ! Il faudrait trouver un air facile dont ils pourraient reprendre le refrain en chœur.

Là-dessus, il plaqua quelques accords.

— Connaissez-vous celui-ci ?

— Oui !

Julia proposa ensuite deux chansons que tout le monde fredonnait dans les rues.

— Parfait ! s'exclama le pianiste.

La jeune fille se plaça à côté du grand piano — exactement comme

elle l'avait souvent fait au château pendant les longues soirées d'hiver. Mais à ce moment-là, c'était son père qui jouait... et elle n'avait jamais eu un auditoire d'hommes un peu ivres !

Le souvenir de son père l'aida à se comporter de manière très naturelle. Ce fut sans la moindre timidité qu'elle interpréta une première chanson.

Les invités de lord Kenwick l'applaudirent à qui mieux mieux, et quand ils réclamèrent autre chose, la jeune fille s'exécuta sans se faire prier.

Les applaudissements retentirent de nouveau.

— Merci, dit-elle en saluant ses auditeurs. Et maintenant, j'aimerais que vous chantiez avec moi ! A vous de me distraire, messieurs !

— Pour vous distraire, ma jolie, j'aimerais mieux être seul avec vous ! s'exclama un monsieur qui semblait avoir bu encore plus que les autres.

Julia fit mine de ne pas avoir entendu.

«Ils sont tous à moitié ivres... et cela ne va pas s'arranger si l'on continue à les servir ! »

Elle avait remarqué que le majordome et un valet ne cessaient d'aller et venir en proposant à boire aux invités de leur maître. Dès qu'un verre se vidait, il était aussitôt rempli...

Pendant que la jeune fille chantait et que des voix souvent avinées reprenaient le refrain, lord Kenwick fit signe à son majordome et, à mi-voix, lui donna quelques instructions qui semblaient très urgentes.

Après avoir écouté attentivement, le domestique hocha la tête et quitta le salon.

Julia termina par une chanson très romantique que lui avait apprise sa mère :

*Et les cloches de l'église du village où je suis née
Sonneront à toute volée,
Quand je chanterai: « Je vous aime, mon amour»,
Et que vous répondrez: «Je vous aime pour toujours !»*

Là-dessus, la jeune fille s'inclina encore une fois, saluée par de nouveaux applaudissements.

— Merci beaucoup, déclara-t-elle. Et maintenant je dois vous quitter car le cirque part demain matin...

— Restez avec nous ! cria un invité.

Elle s'inclina de nouveau en souriant avant d'aller saluer son hôte.

— Vous avez été merveilleuse, Pandore !

— Je viens vous faire mes adieux, milord.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Vos adieux? Oh, ce n'est qu'un au revoir, ma belle !

— Peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir l'année prochaine? rétorqua-t-elle d'un ton neutre avant de sortir.

Le marquis de Milburn, qui l'avait suivie dans le couloir, lui demanda :

— Est-il vrai que vous partez demain ?

— Mais oui. Le cirque va se produire au bourg voisin, qui n'est distant que d'une vingtaine de kilomètres de Little Medwell.

Le marquis lui prit les mains.

— Il faut que je vous revoie !

C'était ce que la jeune fille espérait secrètement... Mais elle se rendit soudain compte qu'elle ne pouvait à aucun prix dévoiler son identité car, si le marquis savait *qui* elle était en réalité, il serait horriblement choqué par sa conduite...

«Je ne pourrai jamais le revoir!» pensa-t-elle avec désespoir.

Le majordome s'approcha d'eux à ce moment-là, et le marquis ne put faire autrement que de lâcher les mains de la jeune fille.

— On m'a prié de vous dire, mademoiselle, qu'il y a eu une chute de suie dans la cheminée de votre chambre, qui est devenue inhabitable, déclara le majordome.

— Mon Dieu! J'espère que mes vêtements ne sont pas trop abîmés !

— La femme de charge vous a préparé une autre chambre, elle va vous y conduire. Si vous voulez bien me suivre...

Lui qui estimait que les saltimbanques n'avaient droit qu'à l'escalier de service lui fit emprunter cette fois l'escalier d'honneur.

Mme Shepherd les attendait sur le palier du premier étage.

— Il paraît que de la suie est tombée de la cheminée ! s'exclama Julia. Pourvu que mes affaires ne soient pas devenues toutes noires !

— Vous trouverez tout en ordre, déclara la femme de charge d'un ton sec.

Elle ouvrit la porte de l'une des chambres réservées aux invités de marque et, sans un mot — sans même dire bonsoir à la jeune fille —, s'éloigna.

Julia était stupéfaite.

«Pourquoi me traite-t-elle ainsi maintenant? Elle était si aimable tout à l'heure... »

Après un instant de réflexion, elle crut comprendre les raisons de l'attitude de Mme Shepherd.

«Il est déjà tard et elle est fâchée d'avoir dû préparer une autre chambre alors qu'elle aurait voulu aller dormir... »

La jeune fille contempla le grand lit à baldaquin drapé de rideaux de soie et sourit.

— C'est ce que je vais faire, moi aussi ! mur-mura-t-elle. Comme je serai bien dans cette belle chambre...

Avisant son sac de voyage, qui avait été posé sur une chaise, elle s'empessa de l'ouvrir et constata avec soulagement que rien ne semblait avoir été sali par la suie.

« J'ai eu de la chance ! » pensa-t-elle.

Tout en mettant la jolie chemise de nuit en soie que sa mère lui avait fait confectionner, elle pensait au marquis.

« J'aurais dû deviner qu'il séjournait au château de Kenwick ! »

Son cœur s'alourdit tandis qu'elle se redisait qu'elle n'aurait probablement jamais l'occasion de le revoir. Et pourtant, comme elle aurait aimé aller se promener à cheval avec lui et le défier de nouveau dans une course folle !

« Je ne pourrai même pas lui faire mes adieux au moment du petit déjeuner, pour la bonne raison que l'on n'invite pas des saltimbanques à la table du maître de maison... De toute manière, nous devons regagner Little Medwell de bonne heure. Je sais que, à peine arrivé au village, M. Hooper voudra aussitôt repartir. »

Un sourire lui vint aux lèvres, tandis qu'elle s'allongeait entre les draps ornés de précieuses dentelles.

« Je lui aurai permis d'économiser dix livres sterling... et d'en gagner soixante ! Il ne peut pas se plaindre de moi ! »

Soudain, on frappa à sa porte et, avant même qu'elle ait eu le temps de répondre, une femme de chambre fit irruption dans la pièce. Elle paraissait mal réveillée et ne s'était même pas donné la peine de poser son bonnet en broderie anglaise sur ses cheveux en désordre.

— On m'a tirée de mon lit pour vous remettre ceci, dit-elle en posant une enveloppe sur les genoux de la jeune fille. J'espère que c'est important et que l'on ne m'a pas fait perdre mon temps !

— Merci beaucoup. Je suis navrée que l'on ait dû vous réveiller et...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage : la femme de chambre avait déjà quitté la pièce.

Julia s'empessa de décacheter l'enveloppe et y trouva ce message :

Je crains que lord Kenwick n'essaie de nous persuader de rester pour que nous donnions un autre spectacle demain à l'heure du déjeuner.

Aussi nous avons intérêt à quitter le château de très bonne heure. Soyez prête à six heures et demie.

Merci pour tout et à demain,

S. Hooper

Julia, qui avait déjà éteint les bougies des candélabres en argent qui se trouvaient sur la cheminée et la commode, souffla celles de sa table de nuit. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'habituer à l'obscurité — obscurité toute relative car un rayon de lune éclairait la

pièce d'une lueur argentée.

«C'est bien joli ici, pensa-t-elle. Si mon cousin avait assez d'argent pour restaurer les chambres d'honneur du château, elles pourraient être encore plus belles que celles du château de Kenwick ! »

Hélas, ce n'était qu'un rêve ! Sir Ewen ne dépenserait pas un *penny* pour entretenir la demeure qui était devenue la sienne et celle-ci, forcément, allait peu à peu se détériorer...

«Un beau jour, elle s'écroulera et il ne restera plus qu'un tas de pierres à l'emplacement de l'un des plus beaux châteaux de tout le royaume ! Mon Dieu, quel dommage ! Quel gâchis, aussi...»

La jeune fille était sur le point de s'endormir quand elle entendit un bruit de voix : lord Kenwick et ses invités venaient se coucher.

«Je n'ai pas fermé ma porte à clé ! » pensa soudain Julia avec inquiétude.

Certes, personne ne risquait de se tromper de chambre et d'entrer dans la sienne !

«Je n'ai rien à craindre au château», tenta-t-elle de se persuader.

Elle n'était cependant pas très rassurée. Les mains de lord Kenwick étaient tellement moites, et il la regardait d'une si déplaisante manière...

«C'est parce qu'il avait trop bu», se dit-elle encore.

Avec ses amis, il avait dû vider encore quelques bouteilles après son départ... Il suffisait d'écouter ces voix avinées et ces lourds éclats de rire pour s'en convaincre.

Heureusement, les hommes ne tardèrent pas à rentrer l'un après l'autre dans leurs chambres respectives et peu à peu, le silence se fit.

Avertie par un sixième sens, Julia tendit l'oreille et perçut une sorte de halètement dans le couloir. Submergée de terreur, elle se mit à trembler de tous ses membres.

« Mon Dieu ! Il y a quelqu'un derrière ma porte ! »

Un homme aux aguets, prêt à entrer et à lui faire subir de force les pires outrages !

Terrifiée, la jeune fille se dressa dans le grand lit à baldaquin.

Dans un éclair, elle comprit ce qui avait dû se passer. Jamais il n'y avait eu de chute de suie dans la cheminée de la chambre qu'on lui avait tout d'abord attribuée... Il s'agissait d'un prétexte pour la transférer ici, à deux pas des appartements du maître de maison !

«C'est pour cela que Mme Shepherd, qui me croyait consentante, s'est montrée si froide ! »

La poignée de la porte se mit à tourner lentement. Alors, sans réfléchir, Julia se précipita en bas du lit, souleva la draperie qui en faisait le tour et se glissa dessous.

La porte s'ouvrit et un homme — lord Kenwick, vraisemblablement — entra d'un pas lourd. La bougie qu'il avait à la main projetait sur le

lapis un rond de lumière jaunâtre.

Julia n'osait plus respirer... Elle entendit les pas s'approcher du lit et devina que lord Kenwick était tout près, maintenant. Si près qu'elle vit soudain ses grands pieds à quelques centimètres de son visage...

— Où... où est-elle, la... la jolie pe... petite blonde ? bredouilla lord Kenwick.

A ce moment-là, quelqu'un d'autre entra dans la chambre.

— Que faites-vous ici, Kenwick ? demanda le marquis avec le plus parfait naturel. J'allais vous dire bonsoir...

— Co... comment saviez-vous que... que vous alliez me trouver ici ? Ce... ce n'est pas ma chambre !

— Je le sais. Et si vous me permettez un conseil, laissez cette fille tranquille.

— Et pour... pourquoi donc ?

— Méfiez-vous ! Si vous offensez les gens du cirque, vous le regretterez !

— Pour... pourquoi donc ? répéta lord Kenwick d'une voix pâteuse.

— Parce que la vengeance des gens du voyage peut être terrible !

— Quelle bêtise ! C'est une jo... jolie fille. Une très jo... jolie fille, je... j'ai envie de l'embrasser...

— Cela semble difficile puisqu'elle n'est pas là.

— Et pour... pourquoi n'est-elle pas là ? J'ai ordonné que... qu'on la mette dans cette chambre ! D'ailleurs, re... regardez ! Sa va... valise est là !

— Mais pas elle. Je suppose qu'elle est allée dormir avec le magicien qui, m'a-t-on dit, est aussi son mari.

— Je... j'ai ordonné qu'on la mette dans cette chambre ! répéta lord Kenwick avec l'obstination des ivrognes.

— Je vous dis qu'elle est allée dormir avec son mari.

— C'est une très... très jolie fille et je... je la veux.

Le marquis laissa échapper un rire bref.

— Je suis sûr que la plupart de vos invités oui dû penser la même chose. Mais ils ont été assez sages pour se renseigner avant... et, quand ils ont appris qu'elle était mariée, ils ont compris qu'il valait mieux ne pas insister.

— Je... je ne savais pas que les saltimbanques se... se mariaient.

— Allons, venez, Kenwick ! Je vais vous aider à vous mettre au lit. Si vous voulez monter à cheval demain matin, vous avez intérêt à dormir un peu.

D'un pas mal assuré, lord Kenwick se décida enfin à faire demi-tour et se dirigea vers le couloir.

— Je... j'avais pourtant ordonné qu'on la mette ici !

Avec soulagement, Julia entendit le bruit de ses pas s'éloigner tandis qu'il continuait à se plaindre.

— Pour... pourquoi ne m'a-t-on pas obéi? C'est une très... très jolie fille...

— Allons, venez, Kenwick! redit le marquis avec une pointe d'impatience.

La porte se referma enfin. L'alerte avait été chaude et, sous le lit, Julia n'osait toujours pas bouger...

— Vous pouvez sortir! lança le marquis. Vous n'avez plus rien à craindre.

Elle comprit qu'après avoir accompagné lord Kenwick hors de la chambre, il y était revenu... Elle rampa hors de sa cachette.

— Comment avez-vous deviné que j'étais là? demanda-t-elle d'un air piteux.

— C'était facile...

Elle frissonna.

— J'ai eu si peur ! J'ai eu horriblement peur !

— Je m'en doute.

— Jamais je n'aurais pu imaginer qu'un gentleman était capable de se conduire de la sorte !

— Vous avez bien fait de vous cacher sous le lit. Cela dénote beaucoup de présence d'esprit de votre part.

Se jugeant hors de danger, la jeune fille se redressa. Mais quand elle s'aperçut qu'elle était seulement vêtue de sa légère chemise de nuit, elle devint cramoisie.

— Mettez-vous au lit, fit le marquis avec indulgence. Je ne regarde pas. Quand je pourrai me retourner, vous me le direz.

Julia s'empessa de se glisser sous les couvertures qu'elle tira jusqu'à son menton.

— Vous... vous pouvez vous retourner.

Le marquis la contempla en souriant.

— Comme vous êtes jeune !

Après un silence, il ajouta :

— Je suppose que c'est la première fois que vous êtes logée dans une demeure aussi impressionnante...

Julia ne répondit pas.

— Vous risquez d'avoir des ennuis de ce genre à l'avenir si vous ne prenez pas la précaution de fermer votre porte à clé, reprit le marquis.

— C'était mon intention... Et puis j'ai oublié quand une femme de chambre est venue m'apporter un message pour m'apprendre que nous partirions demain matin à six heures et demie.

— Si tôt que cela ?

— Oui.

— Quand vous reverrai-je ?

L'espace d'un instant, Julia fut tentée de lui dire que c'était bien facile... Puis elle baissa la tête.

« Mieux vaut qu'il continue à penser que je fais partie du cirque... » pensa-t-elle.

A voix haute, elle déclara :

— Je ne sais pas. Ce n'est pas moi qui déride de l'itinéraire du cirque.

— Vous n'avez pas l'air d'une...

Le voyant hésiter, la jeune fille vint à son secours.

— D'une saltimbanque ? lança-t-elle avec ironie.

Se disant qu'elle perdait ainsi toutes ses chances de voir un jour le marquis de Milburn s'intéresser *vraiment* à elle, elle enchaîna :

— C'est pourtant ce que je suis.

— J'ai peine à vous imaginer vivant au milieu de gens assez... hum, assez rustres.

— Ils ne le sont pas ! protesta Julia avec véhémence. Il ne faut jamais juger sans savoir. Je peux vous dire que M. Hooper est très gentil. Quant au magicien, c'est un homme relativement cultivé.

Avec un petit soupir, elle ajouta :

— Oubliez le cirque ! Souvenez-vous seulement du moment où vous m'avez rencontrée dans les bois...

— Nous avions fait la course... et nous sommes arrivés *ex aequo* !

— Je me demande vraiment pourquoi je n'ai pas gagné ! s'exclama Julia avec indignation.

Le marquis sourit.

— Je me suis posé exactement la même question.

Redevenant sérieux, il déclara :

— Je ne comprends pas pourquoi vous menez ce genre d'existence.

— Parce que cela me plaît !

Le marquis soupira.

— Eh bien... Pandore, il ne me reste plus qu'à vous laisser dormir.

— Après toutes ces émotions, je me sens un peu fatiguée, admit-elle.

— Vous n'avez plus rien à craindre, mais il est quand même préférable que vous fermiez votre porte.

— N'ayez crainte ! Je n'oublierai plus jamais !

La jeune fille leva vers lui de grands yeux pleins d'émotion.

— Merci ! Merci de m'avoir sauvée... Si vous saviez comme j'avais peur !

— Je m'en doute.

Il hésita.

— J'aimerais beaucoup vous embrasser pour vous dire bonsoir, jolie cavalière mystérieuse... mais je ne voudrais pas vous effrayer.

Julia le regarda avec stupeur. Mais quand leurs yeux se rencontrèrent et qu'elle sentit les battements de son cœur s'affoler, elle perdit la tête.

— On... on ne m'a encore jamais embrassée, balbutia-t-elle. Mais j'ai l'intuition que... que ce serait merveilleux...

Le marquis se pencha et ses lèvres effleurèrent celles de la jeune fille dans un très léger baiser.

Il n'en fallut pas plus pour que Julia se sente infiniment troublée. Elle avait la délicieuse impression d'être transportée au septième ciel...

Déjà, le marquis s'était redressé.

— Bonne nuit.

Quelques instants plus tard, il avait disparu. Julia contempla la porte qui venait de se refermer. Son cœur battait toujours la chamade et elle avait l'impression qu'un événement extraordinaire venait d'avoir lieu.

«Est-ce cela, l'amour?» se demanda-t-elle.

«Est-ce cela, l'amour?» se redemanda Julia en se levant, le lendemain matin.

Sa première pensée avait été pour le marquis...

«Je ferais mieux de l'oublier puisque je ne le reverrai jamais de ma vie... » se dit-elle avec amertume.

Après s'être habillée, elle plia soigneusement la robe blanche de sa mère et la mit dans son sac de voyage, au-dessus de ses vêtements de nuit.

Quand elle arriva dans le hall à six heures vingt-cinq, elle le trouva désert. Le majordome n'était pas encore descendu, les valets qui étaient de faction pendant la journée n'avaient toujours pas pris leur poste, quant à ceux qui tenaient le rôle de veilleurs de nuit, ils avaient déjà dû aller dormir. Et pourtant la porte d'entrée était grande ouverte !

La jeune fille pensait trouver en bas du perron la voiture quelque peu brinquebalante qui les avait amenés au château de Kenwick. Mais personne ne l'attendait...

«Je suppose que je trouverai M. Hooper, le magicien et le pianiste aux écuries... se dit-elle. Ou bien devant la porte des cuisines ! »

Elle s'apprêtait à faire le tour du château pour jeter un coup d'œil à l'entrée de service quand elle vit la voiture de M. Hooper sortir du passage voûté qui permettait d'accéder à la cour des écuries.

Julia alla à sa rencontre et, lorsque le cocher — l'un des clowns, en l'occurrence — s'arrêta devant elle, elle dit :

— Vous ne pourrez pas m'accuser de vous avoir fait attendre ! Il est à peine six heures et demie !

M. Hooper sourit.

— Je le sais, mademoiselle Julia. Et je serais fort mal venu de vous faire des reproches ! Si j'ai pu gagner une somme rondelette, c'est bien grâce à vous !

En guise de réponse, la jeune fille lui adressa un sourire forcé. Elle comprenait maintenant que, lorsqu'il avait proposé de doubler la somme promise au directeur du cirque, lord Kenwick n'avait pas l'intention de se contenter de quelques chansons... Il avait tout autre chose en tête ! Mais cela, M. Hooper comme le magicien l'ignoraient.

« Il est inutile de les mettre au courant des affres que j'ai vécues cette nuit, jugea la jeune fille. D'autant plus que, grâce au ciel, tout s'est bien terminé ! »

Elle s'apprêtait à monter en voiture quand un cheval lancé au triple galop apparut au bout de l'allée.

Julia le reconnut immédiatement.

— Thunderbolt!

Son cheval préféré était monté par Ben, le vieux palefrenier.

Ce dernier s'arrêta devant la jeune fille.

— Mon... monsieur Benson m'a demandé de vous dire, ma... mademoiselle Julia, que... que...

Il était hors d'haleine et s'interrompit un instant pour reprendre son souffle.

— Dites-moi, Ben!

— Qu'il faut que vous reveniez immédiatement au château avec Thunderbolt. Cela ira plus vite qu'en voiture...

— Mais pourquoi ?

— C'est qu'il s'est passé des choses terribles là-bas !

— Lesquelles?

Ben mit pied à terre et se frictionna les reins.

— Ah, mon pauvre dos! Il y avait bien longtemps que je n'avais pas galopé comme cela !

— Qu'est-il arrivé à Clayton, Ben? demanda Julia en s'emparant des rênes que lui tendait le palefrenier.

Avec soulagement, elle constata que ce dernier avait mis à Thunderbolt la selle d'amazone qu'elle utilisait d'ordinaire.

— Monter à califourchon sur une selle d'amazone... s'apitoya-t-elle. Je comprends que vous ayez mal au dos, mon pauvre Ben !

— Mademoiselle Julia, prenez Thunderbolt et retournez immédiatement au château !

Tout en se mettant en selle — grâce au ciel, sa jupe était suffisamment large pour lui permettre de monter à cheval —, la jeune fille reprit:

— Mais que...

Elle s'interrompit en voyant un grand étalon gris sortir des écuries. Celui-ci était monté par le marquis...

Le cœur battant la chamade, Julia oublia de questionner Ben pour regarder s'approcher au grand trot le seul homme au monde dont les lèvres avaient frôlé les siennes.

Le marquis ôta son chapeau en arrivant devant la jeune fille.

— Bonjour... Pandore. Je savais que vous deviez partir de bonne heure et je ne voulais pas vous laisser partir sans vous dire au revoir.

Agacé parce que M. Hooper et le magicien écoutaient leur conversation, il baissa la voix.

— Où pourrions-nous aller pour discuter tranquillement sans être dérangés ?

— Je n'ai malheureusement pas le temps de vous parler maintenant. Je viens de recevoir un message me disant qu'il me faut regagner d'urgence le... euh, mon domicile.

La jeune fille se tourna vers le palefrenier d'un air interrogateur.

— Et vous, Ben, comment allez-vous retourner là-bas ?

— M. Benson m'a dit de revenir dans la voiture de M. Hooper.

Sans perdre de temps, la jeune cavalière rassembla ses rênes et se dirigea vers la grille du château de Kenwick.

— Je suis désolée, dit-elle au marquis qui l'avait suivie. Il semblerait qu'il y ait eu un drame au... euh, chez moi. Il faut que j'aille là-bas tout de suite !

— Je vous accompagne, décida le marquis sans une seconde d'hésitation.

— Mais...

— Si vous avez des ennuis, vous aurez peut-être besoin de moi.

La jeune fille qui, dix minutes plus tôt encore, pensait ne jamais le revoir, se sentit submergée d'une joie presque insoutenable.

Ils se mirent à trotter côte à côte. Julia, qui depuis l'arrivée de son cousin au château avait toujours vécu dans l'angoisse du lendemain, se sentait soudain apaisée.

«C'est la présence du marquis qui a cet effet sur moi... pensa-t-elle. Lui saura me protéger, j'en suis sûre ! Et cela, quoi qu'il arrive ! »

Mais que s'était-il passé exactement au château ? L'arrivée inattendue du marquis l'avait tellement troublée qu'elle avait oublié de poser d'autres questions à Ben.

«Je suppose que mon cousin a encore fait des siennes! Mais cette fois, il a dû commettre une incroyable bêtise pour que Benson m'envoie chercher d'urgence... »

Elle aurait aimé se confier au marquis, mais leurs chevaux allaient trop vite pour qu'ils puissent avoir une conversation sérieuse.

Lorsque le marquis se rendit compte que la jeune fille était dans un état de nervosité terrible, il s'efforça de la tranquilliser.

— Calmez-vous, je vous en supplie ! Je suis là...

— Je le sais, mais...

— J'empêcherai que l'on vous fasse mal ou que l'on vous cause des ennuis. Après ce qui s'est passé cette nuit, vous devriez savoir que vous pouvez compter sur moi !

La jeune fille se sentit rougir au rappel de cet épisode dont elle n'avait pas lieu d'être fière.

Le marquis l'avait sauvée des griffes de lord Kenwick... Mais il la prenait toujours pour une petite saltimbanque menant une existence errante... et n'ayant peut-être pas beaucoup de principes. Quand il

découvrirait qu'elle n'était autre que la fille de sir Stephen de Clayton, il serait horrifié !

« Il est certain que jamais une demoiselle de bonne famille n'aurait accepté de se produire dans un tour de magie comme je l'ai fait hier... »

Si le marquis la suivait jusqu'au château de Clayton, comment lui expliquerait-elle les raisons qui l'avaient amenée à aider M. Hooper et le magicien ?

« Il ne pourra jamais comprendre ! Jamais... Même si je lui dis que c'était pour permettre à M. Hooper de gagner soixante livres sterling. D'autant plus que, pour un homme fortuné comme semble l'être cet aristocrate, cette somme ne doit pas représenter grand-chose ! »

Le premier instant de désarroi passé, la jeune fille releva fièrement la tête.

« Qu'il me juge mal, cela m'est égal ! J'ai ma conscience pour moi ! Au diable les principes ! D'ailleurs, depuis que mon cousin m'a mise à la porte de la demeure où j'ai toujours vécu, ne suis-je pas libre de faire ce qui me plaît ? »

Pour gagner du temps, Julia avait choisi de couper par les bois. Thunderbolt ne demandait qu'à galoper. Il avait déjà fait le chemin en sens inverse, mais il ne marquait pas le moindre signe de fatigue.

Pendant qu'il allait bon train, la jeune fille continuait à se demander ce qui avait pu se passer au manoir.

« Il faut dire que tant de choses peuvent arriver ! Le plafond s'est peut-être effondré sur la galerie de tableaux ? Ce serait dramatique car il y a là des œuvres des plus grands peintres ! Ou bien la grosse tour d'angle qui menaçait ruine si l'on n'en rejointoyait pas les briques s'est écroulée ? Et s'il y avait eu un incendie ? »

Le feu avait pu prendre dans la cuisine et gagner la poutre maîtresse à laquelle Mme Benson suspendait le gibier ou les chapelets d'oignons...

La jeune fille ne cessait de faire mille suppositions.

« A moins, tout simplement, que mon cousin n'ait inventé une nouvelle mesure... et que les villageois ne se soient révoltés. Tout est possible, tout ! »

Elle laissa échapper un soupir de soulagement en apercevant les grilles en fer forgé du château. Dans l'herbe des pelouses — qu'elle avait pris l'habitude de faire tondre par les vaches ou les chèvres du fermier voisin —, les massifs de fleurs qu'elle entretenait de son mieux formaient des taches régulières de couleurs vives. Au loin, on apercevait le château dont toutes les fenêtres étincelaient dans les rayons du soleil levant.

Le marquis y jeta un coup d'œil admiratif.

— Quel magnifique demeure !

A mi-voix, comme pour lui-même, il ajouta :

— Le corps principal de ce bâtiment a dû être construit à l'époque de la reine Élisabeth...

— Au XVI^e siècle, c'est exact, fit machinalement la jeune fille.

Le marquis lui adressa un coup d'œil stupéfait.

Il parut encore plus étonné lorsque, au lieu de prendre la route du village pour aller retrouver les gens du cirque, Julia franchit la grille qui restait grande ouverte de jour comme de nuit depuis que le concierge avait dû quitter sa loge dont le toit s'était affaissé.

Ils longèrent le lac et se dirigèrent droit vers les écuries. Le premier instant de surprise passé, le marquis semblait avoir décidé de ne faire aucun commentaire. Il se contentait de suivre la jeune cavalière qui avait mis Thunderbolt au petit trot.

Benson, qui devait les guetter, leur fit de grands signes avant de dévaler les marches du perron, suivi par Grant, le vieux jardinier. Julia obliqua donc vers le château.

« Seigneur ! Qu'a-t-il donc bien pu arriver pour que Benson soit dans un pareil état ? »

Le majordome leva les bras au ciel.

— Vous voici enfin, mademoiselle Julia ! Si vous pouviez deviner avec quelle impatience j'attendais votre retour !

— Que se passe-t-il donc, Benson ? demanda la jeune fille en se laissant glisser en bas de sa selle.

Le vieux Grant s'empara aussitôt des rênes.

— Je vais conduire votre cheval à l'écurie, mademoiselle Julia.

— Il faudra lui donner à boire.

— N'ayez crainte, mademoiselle Julia. Je sais m'occuper d'un cheval ! N'ai-je pas commencé à Clayton comme apprenti palefrenier ? J'ai travaillé pendant deux ans aux écuries jusqu'à ce que mon cousin, qui était chef jardinier à l'époque, me propose de l'aider à entretenir le parc. Alors je me suis dit : « Ma foi, pourquoi pas ? »

Le marquis mit pied à terre à son tour et tendit les rênes de son pur-sang au jardinier. Les deux chevaux, que leurs cavaliers avaient fait galoper pendant presque tout le chemin, étaient couverts de sueur. Pas fâchés d'avoir un peu de repos, ce fut au pas qu'ils suivirent Grant qui les emmenait vers les communs.

— Que se passe-t-il donc ici, Benson ? redemanda Julia. Pourquoi avez-vous envoyé Ben me chercher d'urgence ? Il faut que la situation soit grave...

— Grave ? Mais c'est terrible ! Oui, c'est terrible ce qui nous arrive, mademoiselle Julia !

Le majordome avait l'air bouleversé.

— Je ne sais par où commencer...

Le marquis, qui était resté debout à côté de la jeune fille sans rien

dire, prit soudain la parole.

— Si vous avez quelque chose de très important à annoncer à... à mademoiselle Julia, nous serions peut-être mieux à l'intérieur.

Il prit la jeune fille par le coude et la guida vers les marches du perron. Malgré son inquiétude, Julia ne put s'empêcher d'être envahie par un trouble sans nom en le sentant si proche d'elle.

«C'est presque comme s'il m'embrassait...» pensa-t-elle avec émotion, tandis que les battements de son cœur s'accéléraient follement.

Benson les précéda dans le hall, puis dans un large corridor. La jeune fille se dit alors qu'il allait les introduire dans le bureau. Et à cette pensée, une certaine inquiétude l'envahit.

« Comment va réagir mon cousin en me voyant accompagnée ? »

Fataliste, elle se dit que tout cela avait bien peu d'importance. Son cousin la jugeait mal... et le marquis allait lui aussi la juger très mal quand il apprendrait qui était en réalité celle qui s'amusait à se produire dans un cirque.

«Tant pis pour moi, pensa-t-elle avec résignation. Il faut que j'apprenne à faire face aux conséquences de mes actes irréflechis ! »

Au lieu de se diriger vers le bureau, Benson ouvrit la porte du salon rouge. Cette pièce, que la mère de Julia affectionnait particulièrement, avait été condamnée depuis des années parce qu'elle était beaucoup trop vaste et aussi parce le brocart rouge qui tapissait les murs s'en allait en lambeaux.

On y trouvait de magnifiques tableaux que, avant l'arrivée de son cousin, la jeune fille allait souvent admirer.

La première chose qu'elle remarqua en entrant fut que le grand tableau connu sous le nom de *La Madone de Lucque* avait disparu. Ce tableau datant du XVe siècle — l'un des chefs-d'œuvre de Jan Van Eyck —, se trouvait au-dessus de la cheminée et représentait une vierge au pur visage vêtue d'une robe écarlate.

Julia devint toute pâle et porta la main à sa bouche.

— Mon Dieu! fit-elle d'une voix étranglée. Benson, où est le Van Eyck?

Un soupçon terrible l'envahit.

— Mon cousin l'aurait-il vendu ?

— Non, mademoiselle Julia. Ce sont des voleurs qui l'ont emporté. Et... et... regardez!

Julia suivit le regard du majordome et vit, près de l'une des portes-fenêtres dont les doubles rideaux en brocart rouge laissaient filtrer un rayon de soleil, une masse immobile sous une couverture sombre. Point n'était besoin d'être un grand devin pour comprendre que cette masse n'était autre qu'un cadavre !

La pâleur de la jeune fille s'accrut encore et elle eut un brusque

mouvement de recul. L'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait s'évanouir... Comprenant son désarroi, le marquis la prit par la taille pour la soutenir.

— Que s'est-il passé ici? demanda-t-il à Benson d'une voix ferme.

— Les... les voleurs ont emporté le tableau cette nuit et ils... ils ont tué sir Ewen.

Julia laissa échapper une exclamation horrifiée. Sans la lâcher, le marquis se tourna vers le majordome.

— Avez-vous appelé la police ?

— Pas encore. Je me suis dit qu'il fallait d'abord prévenir Mlle Julia.

— Vous... vous avez bien fait, Benson, balbutia la jeune fille.

Elle n'osait plus se tourner vers les portes-fenêtres et gardait les yeux obstinément fixés sur l'emplacement où était suspendu autrefois le merveilleux tableau de Jan Van Eyck. Machinalement, elle constata que, sous cette grande toile, le brocart cramoisi était resté presque intact.

— Est... est-il vraiment mort? interrogea-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Oh, oui, mademoiselle Julia! Il est mort et bien mort... Les voleurs l'ont lardé de coups de couteau. Grant et moi n'avons pas compté moins d'une douzaine de blessures !

Julia sentit ses jambes se dérober sous elle. Si le marquis ne l'avait pas soutenue, elle se serait probablement effondrée sur le tapis d'Aubusson.

— Mais c'est... c'est épouvantable! Mon Dieu, quelle horreur...

— Quand cela s'est-il passé ? demanda le marquis.

— Cette nuit, monsieur. Je me suis réveillé en entendant une voiture et je me suis dit que je rêvais. Qui pouvait bien venir au château à une heure pareille, en effet ? Par acquit de conscience, je suis quand même allé jeter un coup d'œil à la fenêtre. Et j'ai vu une voiture partir...

— Combien y avait-il de voleurs ?

— Je n'en sais rien. Deux ou trois, peut-être... Comment y voir en pleine nuit? C'est difficile... Je suis allé secouer ma femme qui dormait toujours à poings fermés et je lui ai raconté ce qui venait de se passer. Elle a haussé les épaules en disant! «Bah, s'ils s'en vont...» Et puis elle s'est retournée et s'est rendormie.

Benson secoua la tête.

— Mais moi, j'avais l'intuition que quelque chose de grave avait eu lieu. J'ai donc allumé une chandelle et je suis descendu sans faire de bruit. J'ai trouvé la porte d'entrée grande ouverte et celle du salon rouge aussi. Le tableau que j'avais toujours vu au-dessus de la cheminée avait disparu et sir Ewen gisait là où il est toujours, dans

une mare de sang.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille d'une voix blanche.

Sans réfléchir, elle enfouit son visage au creux de l'épaule du marquis. Ce dernier resserra encore son étreinte.

— Avez-vous fait le tour des autres pièces ? interrogea-t-il. Ont-ils volé autre chose que le tableau ?

— Non, monsieur. Je suppose qu'ils ont pris peur après avoir assassiné sir Ewen...

— Il ne manque donc que le tableau qui se trouvait au-dessus de la cheminée ?

— C'était le tableau préféré de milady. Mlle Julia l'aimait beaucoup, elle aussi.

La jeune fille se redressa.

— Il faut absolument le retrouver ! Il s'agit d'une œuvre de grande valeur signée par Jan Van Eyck. Mon père disait toujours que c'était la plus belle pièce de sa collection.

Le marquis n'hésita pas.

— Il faut immédiatement prévenir la police. Qui pourrait s'en charger ?

Benson sortit la montre à gousset en argent dont il était si fier.

— Il va être bientôt huit heures. M. Clow, le charpentier, doit déjà être à la petite maison des douairières...

— Certainement ! fit Julia. Il est toujours très ponctuel.

— On pourrait le prier d'aller prévenir le commissaire de police.

— Celui-ci habite-t-il loin du château ? demanda le marquis qui semblait décidé à prendre la direction des opérations.

— Oh, non ! Sa maison se trouve à peine à un quart d'heure d'ici !

— Allez donc trouver ce M. Clow et dites-lui de se rendre d'urgence chez le commissaire de police.

— Bien, monsieur.

— Dites-lui qu'un meurtre vient d'être commis au château de... euh, de...

— De Clayton.

— Et que...

Le marquis hésita pendant une fraction de seconde avant d'ajouter :

— ... que Mlle Julia l'attend.

Avec gêne, Julia se dit que le marquis ne connaissait toujours pas son véritable nom. Pas plus qu'il ne savait qui était sir Ewen...

« Il pense peut-être que c'est mon père qui gît sous cette couverture... »

Elle attendit le départ du majordome pour déclarer :

— Je m'appelle Julia de Clayton. Mon père, sir Stephen de Clayton, était le neuvième baronnet. Voici maintenant deux mois qu'il est mort

d'une crise cardiaque... Mon cousin sir Ewen, qui vient d'être tué, était le dixième baronnet.

Le marquis la regarda avec stupeur.

— Cette maison est donc la vôtre ?

— Cette maison *était* la mienne, dit la jeune fille avec amertume.

Le marquis l'entraîna vers la porte.

— Allons dans une autre pièce. Nous n'allons pas attendre l'arrivée de la police à côté d'un cadavre !

Lorsque Julia l'emmena dans le bureau, le marquis jeta un coup d'œil étonné aux superbes tableaux de Stubbs qui décoraient les murs ainsi qu'au beau mobilier d'époque Régence.

— Cette demeure est magnifique, fit-il à mi-voix, comme pour lui-même. Et elle est emplie de véritables trésors !

Il fit asseoir la jeune fille sur un canapé et prit place à côté d'elle.

— Maintenant nous allons pouvoir parler tranquillement. Commençons par le commencement... Expliquez-moi tout d'abord ce que faisait la fille d'un châtelain dans un petit cirque de village !

Julia devint écarlate.

— Eh bien, le cirque de M. Hooper — que mon père et moi connaissions bien — était venu donner comme tous les ans quelques représentations à Little Medwell...

— Jusque-là, rien de surprenant !

— Puis la femme du magicien s'est fait une entorse. Elle ne pouvait plus participer au spectacle, ce qui tombait très mal car M. Hooper venait de se faire engager pour une représentation exceptionnelle au château de Kenwick. M. Hooper était désolé de devoir renoncer à un gain appréciable. Il est venu me trouver pour me demander si je connaissais une jeune villageoise susceptible de remplacer la femme du magicien. Comme, à part moi, personne à Little Medwell n'était capable de danser et de chanter...

En baissant la tête, la jeune fille termina :

— ...j'ai proposé de lui rendre ce petit service.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? demanda le marquis avec sévérité. Vous auriez dû deviner que vous risquiez des ennuis !

La rougeur de Julia s'accrut encore.

— J'avoue ne pas avoir une seconde pensé à cela...

— Et pourquoi ne pas m'avoir dit qui vous étiez quand nous nous sommes rencontrés dans les bois ?

— J'avais honte, fit la jeune fille d'une voix presque inaudible.

— De quoi donc, grand Dieu ? Qui peut avoir honte d'être la fille de sir Stephen de Clayton et de vivre dans le plus beau château de la région ?

— Mais à Kenwick, vous m'avez prise pour une artiste de cirque...

— Comment aurais-je pu deviner *qui* vous étiez en réalité ?

D'un ton plein de reproche, il ajouta :

— Et vous vous êtes bien gardée de m'éclairer !

— J'avais peur que vous ne soyez choqué. D'ailleurs, vous l'êtes en ce moment !

Le marquis se radoucit.

— Choqué ? Non, je ne le suis pas vraiment. Je suis surtout effrayé...

— Effrayé ?

— A la pensée de ce qui aurait pu se passer la nuit dernière si je n'avais pas été là !

Julia revit lord Kenwick faisant irruption dans sa chambre en titubant... Envahie de terreur rétrospective, elle se mit à frissonner.

— Oublions tout cela ! s'empressa de dire le marquis. Je ne suis pas mécontent d'avoir pu apprendre que vous deviez quitter le château de très bonne heure... Sinon, vous aurais-je jamais retrouvée ?

— Probablement pas...

— Si, car je serais allé interroger M. Hooper...

— Qui avait pour consigne de ne révéler mon identité à personne !

Le marquis hocha la tête.

— J'ai bien fait de me lever de bonne heure ! Mais j'aimerais que vous m'expliquiez comment votre cousin a pu être assez inconscient pour vous permettre de partir avec un magicien au château de Kenwick — où ne se trouvaient que des messieurs seuls, par-dessus le marché !

— Il n'était pas au courant.

— Mais il a dû se rendre compte de votre absence !

— Non, pour la bonne raison que je ne vivais plus au château depuis l'arrivée de mon cousin. En effet, ce dernier estimait que je n'avais aucun droit. C'était un homme dur et sans cœur que tout le monde craignait, aussi bien les domestiques que les fermiers ou les villageois.

— Je ne comprends pas... Pourquoi n'habitez-vous plus au château ?

— Parce que sir Ewen, un cousin que je n'avais jamais vu, m'avait mise à la porte. Je suis allée vivre dans la maison des douairières... qui était dans un état lamentable car elle avait été laissée à l'abandon depuis au moins un demi-siècle !

— C'est insensé ! Comment cet homme a-t-il pu vous traiter ainsi ?

— Il me haïssait... et je le lui rendais bien ! A peine avait-il pris possession des lieux qu'il diminuait de moitié les gages de Benson, le majordome, et de sa femme, la cuisinière !

— C'est insensé ! répéta le marquis.

— Je me sentais très seule dans cette petite maison isolée... De plus,

moi qui adore la lecture, je m'en trouvais privée car mon cousin m'avait interdit de prendre des livres dans la bibliothèque.

— Insensé !

— J'ai été ravie quand le cirque est arrivé. Cela me faisait un peu de distraction. Peut-être ai-je agi de manière irréfléchie en aidant M. Hooper? J'avoue que, pas une seule seconde, je n'ai imaginé que j'allais au-devant de graves problèmes si je me rendais au château de Kenwick... N'étais-je pas chaperonnée par M. Hooper et le magicien ?

— Seigneur! Ah, j'espère que vous ne ferez plus jamais de pareilles sottises! Les choses auraient pu tourner très mal !

— Je m'en rends compte maintenant!

Le marquis attira la jeune fille contre lui.

— Nous allons nous marier le plus vite possible. Comme cela je serai toujours là pour vous empêcher, le cas échéant, de faire d'autres bêtises.

Julia leva vers lui ses grands yeux couleur saphir.

— Ai-je bien entendu? Vous... vous voulez m'épouser?

— Je vous aime, répondit-il avec simplicité. Je suis tombé amoureux de vous dès le premier instant. Et je vous respecte, aussi! Cette nuit, j'aurais pu profiter de la situation, surtout lorsque je croyais que vous étiez une saltimbanque... Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que j'estimais que vous méritiez mieux que cela.

Julia lui adressa un sourire mutin.

— Soit, vous m'avez respectée hier... Qu'en aurait-il été aujourd'hui si vous m'aviez retrouvée dans une roulotte? J'ai peine à croire que le marquis de Milburn aurait eu l'idée saugrenue de demander en mariage une femme travaillant dans un cirque et habitant une roulotte !

— Les miens auraient été horrifiés, je l'admets.

— Si j'avais vraiment été une artiste de cirque, rien n'aurait été possible entre nous.

— Je savais que vous ne faisiez pas partie de la grande famille du cirque.

— Comment cela ?

— La jeune cavalière qui montait Thunderbolt ne pouvait être qu'une aristocrate. Vous ai-je dit que je retournais dans les bois tous les matins avec l'espoir de vous retrouver ?

— J'étais loin de penser que vous pouviez souhaiter me revoir! Quant à moi, je rêvais de vous, nuit et jour...

— Moi aussi, je rêvais de vous, fit le marquis avec émotion.

Il lui prit les mains.

— Et je me demande si tout cela n'est pas un songe... Je crains de me réveiller et de découvrir que vous avez de nouveau disparu.

— Je ne partirai plus, maintenant que j'ai retrouvé ma maison.

— Comment cela?

— Le château m'appartient désormais, comme tout ce qu'il contient.

— Est-ce possible ?

— Les voleurs viennent de tuer le dernier baronnet de Clayton. Or mon père disait toujours qu'il n'avait plus qu'un seul héritier, sir Ewen, et que si ce dernier n'avait pas de fils le titre disparaîtrait. A ce moment-là, il ne serait plus question d'inventaire et tout me reviendrait légalement.

Après un silence, le marquis remarqua :

— Je n'ai encore vu que deux pièces, mais j'ai déjà pu me rendre compte qu'il y a beaucoup de travaux à faire dans cette demeure.

— Je le sais !

— Et pourquoi votre majordome a-t-il dû faire appel au charpentier pour prévenir le commissaire de police? Un valet n'aurait-il pas pu être chargé de cette tâche ?

— Non, pour la bonne raison que nous n'avons pas un seul valet.

— Il n'y a pas un seul valet? répéta le marquis avec incrédulité. Dans un château aussi vaste, comment est-ce possible ?

— Mon père n'était pas riche et nous devons faire attention à tout ce que nous dépensions. Pour nous aider, nous n'avions que Benson, sa femme, Ben le palefrenier, Grant le jardinier... et la femme de chambre de ma mère, Eileen — que mon cousin s'est empressé de renvoyer.

— Comment entretenir un pareil château avec un nombre aussi réduit de domestiques ?

— Nous avons été obligés de fermer la plupart des pièces. Par exemple, plus personne n'allait dans le salon rouge — la pièce où sir Ewen s'est fait tuer.

— Comment pouviez-vous vivre pauvrement au milieu de ces trésors ?

— N'oubliez pas que tous ces trésors figuraient à l'inventaire ! Mon père ne pouvait rien vendre.

Elle laissa échapper un petit soupir.

— Cela ne nous empêchait pas d'être très heureux... jusqu'à l'arrivée de sir Ewen, qui était un homme avare, dur et mesquin.

— J'ai l'impression de lire un roman...

Le marquis pressa les mains de la jeune fille.

— Mon amour, je suis riche et je peux me permettre de restaurer cette magnifique demeure!

Julia n'osait en croire ses oreilles.

— Est-ce possible? Ce serait merveilleux...

— Il y a certainement beaucoup à faire. Mais ce sera un travail que j'entreprendrai très volontiers — surtout avec votre aide !

— Mais n'avez-vous pas de maison à vous?

Le visage du marquis s'assombrit.

— Le château de Milburn a été complètement détruit par un incendie au début de l'année.

— Oh!

— Je cherchais à acheter une belle demeure ancienne pour m'y installer. Une propriété que j'aurais la fierté de transmettre à mes enfants et aux générations futures...

— Et le... le château de Clayton...

— Représente exactement ce dont je rêvais.

Le marquis se pencha et déposa un léger baiser sur les lèvres de la jeune fille.

— Mais je ne veux pas du château si sa propriétaire refuse de devenir ma femme !

Julia rougit.

— Comment pourrais-je dire non? Je vous aime ! Je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Quand je vous ai vu dans les bois, j'ai su que vous étiez l'homme que j'attendais depuis toujours, celui qui m'était destiné... Et en même temps, je me rendais compte que rien n'était possible.

— Pourquoi?

Elle soupira.

— Je ne connaissais pas votre nom, vous ignoriez le mien... et je me sentais terriblement humiliée.

— Pourquoi?

— Parce que l'on m'avait mise à la porte de la demeure où j'avais toujours vécu... et que j'étais obligée de mettre en gage les bijoux de ma mère pour pouvoir manger.

— C'est votre cousin qui aurait dû avoir honte ! Mais il a été bien puni.

Julia eut un petit frisson.

— Oui, il a été bien puni, fit-elle en écho.

Il y eut un silence. Puis la jeune fille esquissa un léger sourire.

— Je me souviens que Benson a dit un jour qu'il faudrait qu'un monsieur jeune, riche et séduisant tombe par la cheminée et vienne demander ma main... Je ne croyais pas un tel miracle possible, et pourtant vous êtes arrivé !

Le marquis lui baisa le bout des doigts.

— Julia, mon amour... oui, je suis là et je ne vous quitterai plus jamais.

Elle eut un rire nerveux.

— Vous n'êtes quand même pas passé par la cheminée !

Le marquis sourit.

— Nous nous sommes retrouvés grâce à un tour de magie ! dit-il en

l'attirant contre lui.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser tout d'abord très tendre qui se fit de plus en plus passionné. Les yeux clos, Julia répondait à ce baiser avec une délicieuse expérience.

Combien de temps demeurèrent-ils ainsi blottis dans les bras l'un de l'autre? La jeune fille aurait été bien incapable de le dire...

Ils furent ramenés à l'instant présent par un bruit de voix. Sans perdre une seconde, le marquis lâcha Julia et se leva. Il se tenait debout devant la cheminée d'un air désinvolte quand Benson ouvrit la porte.

— Sir Trevor Watkins, mademoiselle Julia.

Cette dernière connaissait bien le commissaire de police qui venait souvent rendre visite à son père. Elle lui tendit la main.

— Merci d'être venu aussi vite.

— Ma chère Julia, je suis désolé d'apprendre ces mauvaises nouvelles. Dès que j'ai su ce qui s'était passé au château, j'ai fait atteler ma voiture.

— Merci. Connaissiez-vous le marquis de Milburn ?

Le commissaire de police sourit au marquis.

— Lorsque j'étais dans la région de Liverpool, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de votre père. Je vous ai vu quand vous deviez avoir cinq ou six ans... mais je ne pense pas que vous vous souveniez de moi !

— J'avoue que non! Je suis navré que nous nous retrouvions dans d'aussi tragiques circonstances.

— Le majordome m'a expliqué ce qui s'était passé et m'a déjà montré le lieu du crime. Je vais faire tout ce que je pourrai pour retrouver le Van Eyck... J'ai toujours beaucoup admiré ce tableau. Ceux qui volent des œuvres de ce genre sont en général déjà connus des services de la police. Si nous déployons tous les moyens mis à notre disposition, nous devrions pouvoir résoudre rapidement cette affaire. D'autant plus que ces bandits sont maintenant non seulement sous le coup d'une accusation de vol, mais aussi de meurtre!

— Tout ceci est fort déplaisant, dit le marquis. Je ne voudrais pas que Julia soit obligée d'aller devant les tribunaux pour témoigner.

— Cela me semble difficile à éviter.

— J'en ai trouvé le moyen !

Le commissaire parut surpris.

— Comment cela ?

— Julia et moi allons nous marier immédiatement! Ainsi, c'est moi qui m'occuperai de toute l'affaire.

Le commissaire sourit.

— Vous avez trouvé la solution idéale ! Si vous voulez, je peux envoyer l'un de mes hommes chercher une licence spéciale à Londres.

Et je suis sûr que le pasteur du village, qui connaît Julia depuis toujours, ne demandera pas mieux que de célébrer la cérémonie dès que l'on vous apportera les papiers nécessaires...

— Je vous remercie vivement pour votre aide.

— C'est bien naturel! Je suis si heureux que Julia se marie... J'avoue que je me faisais beaucoup de soucis pour son avenir. Déjà, du temps où vivait encore sir Stephen, elle n'avait pas l'occasion de rencontrer beaucoup de jeunes gens dans la région. Et son père — hélas ! — n'avait pas la possibilité matérielle de l'emmener à Londres pour y faire son entrée dans le monde.

Sir Trevor Watkins consulta sa montre.

— Le médecin légiste ne devrait pas tarder. Après cela, on emportera le corps de sir Ewen...

Il regarda la jeune fille avec inquiétude.

— Julia, il vaudrait mieux que vous ne quittiez pas cette pièce. A moins que vous ne préfériez aller vous promener dans le parc ?

— J'ai une bien meilleure idée! répondit-elle. Nous n'avons pas encore eu le temps de prendre notre petit déjeuner, mais je ne voudrais pas déranger Mme Benson qui a eu assez d'émotions comme cela, aussi je vais emmener le marquis dans la petite maison des douairières...

Voyant le visage surpris du commissaire, elle expliqua :

— Sir Ewen m'avait mise à la porte du château...

— Quoi? Je n'étais pas au courant! Seigneur, est-ce possible ? Quelle honte !

— Je suis donc allée m'installer au fond du parc. Vous saurez où nous trouver si vous avez besoin de nous.

— Très bien.

Suivie par le marquis, la jeune fille s'apprêtait à quitter la pièce quand le commissaire les retint.

— Autre chose! Milburn, étant donné que sir Stephen n'est malheureusement plus là pour le faire, me permettez-vous de conduire la mariée à l'autel ?

Le marquis s'inclina légèrement.

— Watkins, nous en serions tous les deux très honorés.

— Du haut du ciel, si mes parents peuvent voir tout cela, ils doivent être bien heureux en ce moment ! fit Julia avec émotion.

— J'ai laissé mes hommes chercher des indices dans le salon rouge, déclara le commissaire. Il faut maintenant que j'aille les rejoindre...

Restée seule avec le marquis, Julia leva les yeux vers lui.

— Dites-moi que je ne rêve pas...

Il lui prit les mains.

— Tout est bien réel, mon amour. Nous allons nous marier dans les

plus brefs délais.

La jeune fille eut un rire heureux.

— Je n'ose y croire !

— N'en profitez pas pour oublier vos obligations, mademoiselle de Clayton! fit le marquis d'un air faussement sévère.

— Mes... mes obligations? Lesquelles?

— Vous m'aviez promis un substantiel petit déjeuner !

— C'est vrai! Il faut que j'aille demander à Benson s'il a des œufs.

Le majordome en donna à Julia une demi-douzaine, ainsi que du bacon et la moitié d'un pain frais que le boulanger venait de livrer.

Tout en se dirigeant vers la petite maison des douairières, le marquis déclara :

— Je ne suis pas mécontent d'apprendre l'existence de cette demeure.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous n'avez pas de chaperon. Tant que la licence spéciale nous permettant de nous marier sans délai ne sera pas arrivée, il ne faudra surtout pas que nous dormions sous le même toit !

Avec ironie, il ajouta :

— Il faut bien que je prenne soin de votre réputation ! J'ai déjà pu me rendre compte que je ne dois pas trop compter sur vous pour cela.

Julia éclata de rire.

— Tant pis pour ma réputation...

Le marquis fit mine de paraître choqué.

— Julia!

— Honnêtement, je préférerais être avec vous.

— Vous le serez dès que je vous aurai passé une bague au doigt. D'ici là, la future marquise de Milburn se conduira avec toute la dignité voulue.

— Bah!

— Je ne veux pas qu'elle ait besoin de se cacher sous son lit parce qu'un individu pris de boisson la poursuit de ses assiduités déplacées !

Julia pâlit.

— J'ai eu très peur, je l'avoue... Mais vous étiez là pour venir à mon secours !

— Le fond du problème, c'est que vous êtes beaucoup trop jolie. Vous allez être courtisée par tant de jeunes gens que je vais devoir me battre à chaque instant !

— Vous... vous battre?

— Je vous préviens, je serai un mari très jaloux ! Si un homme a le malheur de vous serrer de trop près, je le provoquerai immédiatement en duel !

La jeune fille poussa un cri d'horreur.

— Non, je ne veux pas que vous vous battiez ! J'aurais bien trop

peur! Et si vous étiez blessé?

Elle se jeta dans les bras du marquis.

— C'est vous que j'aime et que j'aimerai toute ma vie ! Je n'accorderai pas un seul regard aux autres !

— Serai-je toujours le premier dans votre cœur?

— Naturellement!

— Comme vous serez toujours la première dans le mien...

En arrivant devant la petite maison des douairières, le marquis laissa échapper une exclamation de stupeur.

— Votre cousin vous a obligée à venir vivre ici ?

— Oui. Et vous voyez cette demeure en bien meilleur état qu'elle ne l'était au début. Grâce au charpentier du village et à ses ouvriers, elle est désormais habitable.

En parcourant les pièces dont la plupart étaient encore laissées à l'abandon, le marquis fit la grimace.

— Comment votre cousin a-t-il osé vous jeter hors du château ?

— Celui-ci était désormais sa propriété et il n'avait aucune envie de subir ma compagnie. Au début, il ne voulait même pas que j'habite ici car il espérait pouvoir louer cette maison. Mais quand il a vu l'état dans lequel elle se trouvait, il a compris que personne n'accepterait de s'y installer.

— Quel homme méprisable !

— Je suis presque sûre qu'il m'aurait réclamé un loyer dès que M. Clow aurait terminé les travaux.

— Il n'aurait pas osé faire une chose pareille !

— On voit bien que vous ne l'avez pas connu! Oui, il m'aurait réclamé un loyer et, comme je me serais trouvée dans l'impossibilité de lui payer ce qu'il demandait, il m'aurait dit de partir pour installer ici des locataires.

— Ce n'est pas possible !

— Hélas!

— Vous faites le portrait d'un homme incroyablement avare, égoïste et impitoyable !

— Mais il était tout cela — et davantage !

Le marquis secoua la tête.

— Je ne sais que dire. Les mots me manquent !

Après un silence, il déclara :

— Il est hors de question que vous restiez seule dans cette maison.

— J'en ai l'habitude !

— Vous retournerez au château, où vous retrouverez votre chambre de jeune fille. Quant à moi, je dormirai ici.

— Ce n'est pas très confortable, objecta Julia.

— Bah! J'ai fait la guerre... j'en ai vu d'autres ! Et ce ne sera que

pour une nuit ou deux, certainement pas davantage.

Il sourit.

— Je parie que Benson trouvera le moyen de me faire apporter un bain !

— Comment voulez-vous que le pauvre Benson ait la force de monter des cruches d'eau chaude ?

— Pas lui, mais ses valets.

— Ses valets ?

— Benson va avoir carte blanche pour engager autant de personnel qu'il le juge nécessaire.

Lorsque, un peu plus tard, le marquis apprit cela au vieux majordome, celui-ci fut tellement sidéré qu'il faillit s'évanouir.

Ce moment de stupeur ne dura pas. Benson, qui était un organisateur-né, prit immédiatement les choses en main.

— Laissez-moi m'occuper de tout, milord ! Je vais vous trouver des domestiques courageux, pleins de bonne volonté et n'ayant pas peur de se mettre à l'ouvrage ! Vous verrez que nous accomplirons des miracles !

— J'en suis persuadé.

Benson et sa femme semblaient avoir rajeuni de dix ans. Jamais Julia ne les avait vus aussi heureux... Le majordome semblait être partout à la fois pour surveiller les domestiques qu'il s'était empressé d'aller engager au village.

D'ailleurs, on aurait cru que tous les habitants de Little Medwell étaient montés au château pour le nettoyer en grand, de la cave au grenier !

M. Clow était ravi, lui aussi. Le marquis l'avait envoyé en ville acheter du matériel de bonne qualité et embaucher des artisans de métier. Le charpentier était chargé de surveiller les travaux de restauration du château, ceux de la loge du concierge et ceux de la petite maison des douairières, que le marquis avait décidé de remettre complètement à neuf, elle aussi.

On avait enterré sir Ewen très discrètement un matin de bonne heure.

— J'assisterai seul à la cérémonie, avait dit le marquis à Julia.

La jeune fille n'avait pas protesté. Son cousin lui avait fait tant de mal qu'elle ne se jugeait pas obligée de 4e pleurer.

— Dieu ait pitié de son âme, dit-elle seulement.

Le marquis avait jugé plus sage de ne pas ébruiter la nouvelle de la mort du dixième baronnet.

— Les gens risqueraient de trouver bizarre que nous célébrions notre union tout de suite après un enterrement...

— De plus, je suis toujours en deuil de mon père.

Le mariage devait être célébré très discrètement dans la petite église du village. Seul Benson, sa femme, Grant et Ben y assisteraient — ainsi, bien entendu, que sir Trevor Watkins, le commissaire de police qui s'était proposé pour conduire la fille de son ami à l'autel.

Julia avait décidé de mettre la merveilleuse robe de mariée en satin ivoire de sa mère. Elle avait même retrouvé, soigneusement plié dans un tiroir, le voile en précieuses dentelles qu'avaient porté sa mère, sa grand-mère et plusieurs de ses aïeules.

La fameuse licence spéciale permettant de célébrer le mariage sans délai venait enfin d'arriver. La cérémonie devait être célébrée le lendemain...

— Tout de suite après, je vous emmènerai à Paris en voyage de noces, Julia, décida le marquis. Je veux vous offrir une garde-robe digne de vous. Et où trouve-t-on de meilleurs couturiers qu'à Paris ?

La jeune fille joignit les mains.

— Paris ! J'ai toujours rêvé de voir la Ville lumière... en me disant que je n'aurais probablement jamais l'occasion de voyager aussi loin !

— Nous ferons de bien plus grands voyages, mon amour. J'aimerais vous faire découvrir le monde...

— Le monde ! répéta la jeune fille, émerveillée. Je verrai donc la Grèce, l'Égypte, l'Italie, les Indes...

— Et bien d'autres pays encore.

— Je n'ose y croire.

Le marquis l'enlaça.

— Je vous promets que je vous emmènerai loin, très loin, mon amour ! Mais notre séjour à Paris sera relativement bref. Nous avons tant à faire ici...

— En effet.

— Benson et Clow m'ont dit que si nous partions pendant quinze jours, nous reconnaîtrions à peine le château à notre retour.

Julia savait que le marquis avait déjà commandé des tapis et des rideaux. Il avait également laissé Mme Benson moderniser les cuisines à sa guise — ce qui n'était pas superflu, car les fourneaux dataient d'au moins cent ans !

La jeune fille était chaque jour un peu plus amoureuse du cavalier que, par un beau matin d'été, elle avait rencontré par hasard dans les bois. Non seulement le marquis de Milburn était l'homme le plus beau et le plus intelligent qu'elle ait jamais vu, mais il était également cultivé et plein d'humour.

« Et comme il est gentil et compréhensif ! se dit-elle avec émotion. Il comprend tout, il pense à tout — même au bien-être des villageois !

»

Le marquis avait en effet chargé M. Clow, transformé en

entrepreneur, de rénover, outre le château et la petite maison des douairières, tous les cottages de Little Medwell. La plupart avaient besoin d'être repeints et certains nécessitaient des réparations urgentes.

Avec candeur, Julia déclara :

— Vous êtes un homme extraordinaire! Oh, j'ai tant de chance!

— Moi aussi...

—Le soir, quand je ressentais le poids de la solitude, je me disais que je resterais probablement seule toute ma vie et que je ne pourrais jamais rencontrer quelqu'un d'aussi intelligent et instruit que mon père... et vous êtes venu! Est-ce le hasard qui a voulu que nous nous rencontrions ? Ou bien le destin ? La providence ?

— Rien de tout cela !

— Mais... commença-t-elle, interloquée.

Le marquis lui effleura les lèvres d'un léger baiser.

— Le magicien m'a sorti de son chapeau, dit-il en riant.

Le lendemain matin, le mariage du marquis Charles de Milburn et de lady Julia de Clayton fut célébré dans la petite église du village, qui était pour l'occasion remplie de fleurs blanches.

La cérémonie, à laquelle n'assistaient que sir Trevor Watkins et les fidèles domestiques du château, fut très courte mais très émouvante.

Après avoir prononcé les paroles sacramentelles, le pasteur déclara avec gravité :

— Je vous déclare unis par les liens du mariage ! Lorsque le marquis passa au doigt de celle qui venait de devenir sa femme une étroite alliance en or, un rayon de soleil traversa les vitraux et vint nimer le visage de Julia.

Ébloui, le marquis pressa la main de la nouvelle marquise.

— Je vous aime, fit-il très bas.

Elle le regarda avec adoration.

— Moi aussi, je vous aime, murmura-t-elle.

Quelques minutes plus tard, alors qu'ils sortaient de l'église, deux policiers s'approchèrent du commissaire de police et eurent avec lui un bref conciliabule.

Sir Trevor Watkins hocha la tête d'un air entendu avant de rejoindre les jeunes mariés.

— Il semblerait que le Van Eyck ait été retrouvé. Les voleurs ont été arrêtés au moment où ils embarquaient à bord d'un *steamer* à destination des Pays-Bas.

Il se tourna vers Julia.

— *La Madone de Lucque* retrouvera bientôt sa place au-dessus de la cheminée du salon rouge !

— J'en suis si heureuse !

—Vous n’auriez pas pu nous offrir un plus beau cadeau de noces ! dit le marquis en souriant.

Tout le monde rentra à Clayton dans deux superbes calèches découvertes que le marquis venait d’acheter. Les garçons d’écurie que Ben avait maintenant sous ses ordres y avaient attelé de jeunes anglo-arabes vigoureux — qui étaient arrivés la veille du mariage dans les écuries du château.

Jugeant que ce serait de mauvais goût de préparer la réception dans la pièce où sir Ewen avait été tué, Benson avait ouvert le grand salon bleu, qui se trouvait juste en face.

Plusieurs bouteilles de champagne attendaient le jeune couple et les rares personnes qui avaient assisté au mariage.

Après avoir fait honneur à la pièce montée que Mme Benson avait tenu à confectionner de ses propres mains, le marquis et Julia s’installèrent sur les banquettes capitonnées d’une confortable berline de voyage tirée par quatre chevaux. Ils devaient embarquer le jour même à Douvres et, une fois arrivés à Calais, prendre le train pour Paris.

Julia se rapprocha de celui qui venait de devenir son mari.

— Je vous aime... Je vous aimerai toute ma vie !

— Mon amour...

Elle ferma les yeux.

— Je n’ose croire en mon bonheur... Moi qui devais vivre au milieu de la poussière, des gravats et des toiles d’araignées, voilà que j’évolue soudain dans un véritable conte de fées ! J’ai épousé l’homme que j’aime, le château m’est revenu presque comme par miracle, et je n’aurai plus jamais de soucis d’argent, alors que je ne sortais pas un seul *penny* de ma bourse sans longuement réfléchir !

— Moi aussi, je vis un conte de fées. Celle que je prenais pour une artiste de cirque est devenue ma femme ! Ah, Julia, mon amour...

Il l’enlaça et leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin, tandis que les chevaux, lancés au grand trot par un cocher en élégante livrée marine et or, parcouraient à toute allure les kilomètres qui les séparaient de la côte.

Fin